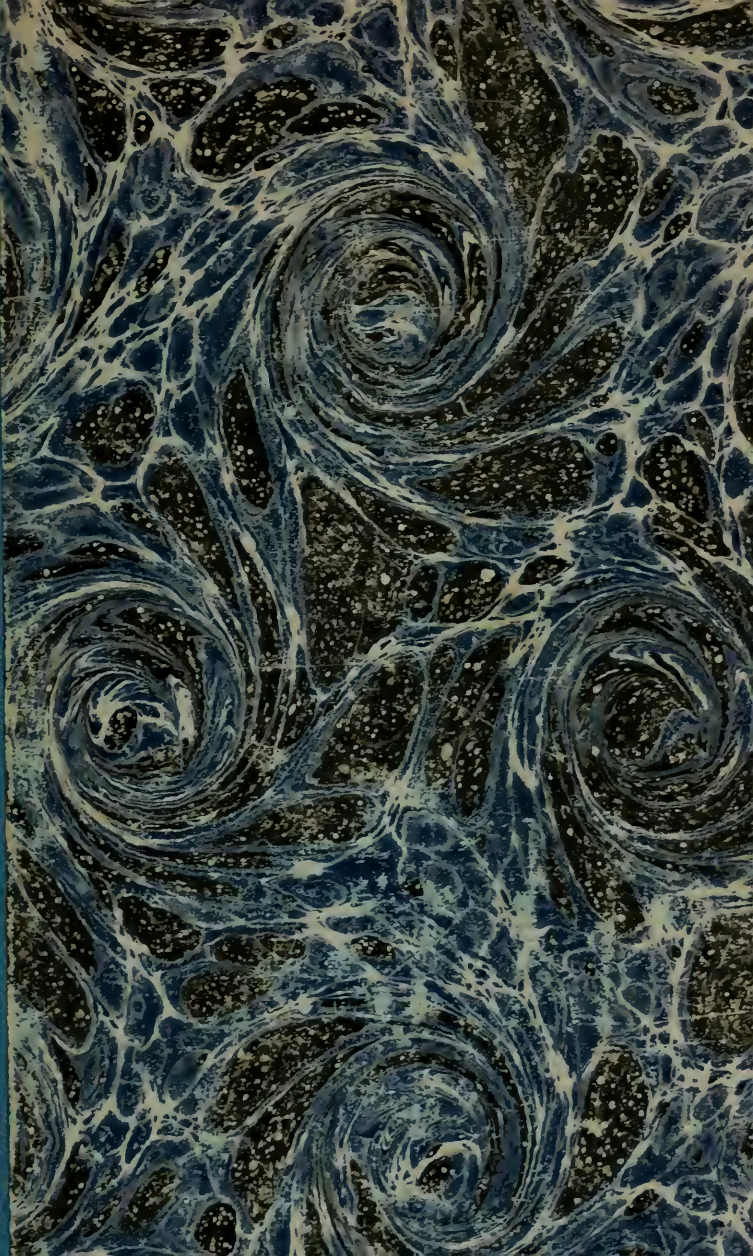


PQ
2412
.A4
B3
1897
SMRS

Classes correspondence
de G. Sand

EDMOND PLAUCHUT

AUTOUR DE NOHANT

LETTRES DE

BARBÈS A GEORGE SAND

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1898

PRIX : 20 f.

AUTOUR DE NOHANT

Vie intime de G. S. à Nohant pp. 3-8
+ les "Socialisme"
(pp 83 à 221 sans intérêt!)

CALMANN LÉVY ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-18.

LES ARMÉES DE LA CIVILISATION . . . . . 1 vol.
LE TOUR DU MONDE. . . . . 1 —

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGERE, 20, PARIS. — 23792-12-96. (Encre Lorilleux).

EDMOND PLAUCHUT

AUTOUR DE NOHANT

LETTRES DE

BARBÈS A GEORGE SAND

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1897

I

GEORGE SAND A NOHANT

Peu de jours après une reprise au Théâtre-Français de *François le Champi*, après en avoir entendu les airs berrichons qui, si discrètement se mêlent aux propos échangés entre Madeleine Blanchet et la pimpante Sévère, j'ai voulu revoir cette partie du Berry dont la paix profonde, le ciel calme et les horizons bleuâtres plaisaient tant à l'esprit méditatif du romancier illustre qui les a décrits. J'ai tenu à revoir tout ce dont George Sand a parlé avec tant de charme, depuis la cabane du Bénédict de *Valentine*, jusqu'au gué de l'Indre où, sous les trembles et les frênes, la petite Fadette trouva son Sylvinet tout en pleurs. J'ai suivi de nouveau les traquettes des terres labourées qui, par de douces graduations, s'élèvent

du bourg de Nohant jusqu'au château d'Ars, plaines ou chottes, comme on les nomme ici, riches en fossiles, sur lesquelles la mer roulait autrefois ses vagues; où ondoient maintenant, à la saison d'été, les flots dorés des blés mûrs et des orges. J'ai revu aussi les *traînes* berrichonnes, ces sentiers pleins d'ombre, tapissés d'herbe et de pâquerettes, où les jeunes paysans de la Vallée-Noire, autrement chastes que les brutes de *La Terre* découverts par M. Émile Zola, continuent, ainsi qu'au temps de la jeunesse de George Sand, à conter fleurette à leurs fiancées; et, enfin, le château de Nohant, si château il y a, mais, à coup sûr, demeure hospitalière, où des peintres, Delacroix et Fromentin, des philosophes comme Pierre Leroux et Lamennais, des artistes lyriques et dramatiques, Pauline Viardot, Bocage et Dorval, des littérateurs comme Balzac, Flaubert, Tourguéneff, Paul Meurice et Dumas fils, des musiciens, Liszt et Chopin, des poètes, Théophile Gautier et Armand Silvestre, de brillants esprits, de grands orateurs comme Michel de Bourges et le prince Napoléon, des intimes, Duvernet, Maxime Planet, Henri Amic, à leur arrivée à Nohant toujours acclamés, venaient écouter la voix amie qui dissipait leur défaillance, recueillir le *sursum corda* que la muse timide et le génie naissant qui dou-

tent de leur destinée ont besoin d'entendre. Cher Nohant! Autrefois si brillant, si plein de vie, si largement ouvert aux proscrits, aux indigents, aux amis malades, si triste depuis que s'est éteinte celle qui en fut la lumière, depuis que Maurice Sand est allé aux régions bénies où les fils retrouvent leurs mères[1].

1. Le château de Nohant et ses dépendances ont été définitivement achetés par madame Maurice Sand et sa fille Gabrielle, en 1891.

I

D'après les chroniques du Berry, Nohant ne fut jamais qu'un fief sans importance, mouvant de Saint-Chartier, forteresse féodale longtemps occupée en force par les Anglais, et qu'ils ne quittèrent qu'après une prise d'assaut par Du Guesclin.

A la date du 13 août 1393, selon un parchemin que j'ai pu consulter, la famille de Villalumini en était propriétaire. Il ressort ainsi de ce respectable document que le château de Nohant, dont il ne reste plus qu'une tour où des pigeons roucoulent aujourd'hui, fut construit par un membre de cette ancienne famille, le noble homme Charles de Villalumini, écuyer. En l'an 1529, ladite terre passa des mains de ses descendants en celles du

« hault et puissant seigneur messire Philibert de Beaulieu, baron de Lignières, seigneur de Barroy, de Chaudemont-Meillant et autres lieux », ainsi qu'en celle de « haulte et puissante » dame, Catherine d'Amboise, sa consorte et dame desdits lieux. Il n'y eut point vente, mais échange de la seigneurie de Nohant contre celle de Lestour, sise en pays de Beaujolais. Ces grands personnages, humiliés probablement de payer, tous les ans, une pension de la valeur de douze boisseaux de blé à leur curé, lui abandonnèrent en toute propriété un presbytère qui leur appartenait, mais à la condition de n'avoir plus à lui payer une si mince redevance.

Par suite de décès, mutations et échanges, la seigneurie de Nohant avec ses droits de haute, moyenne et basse justice, ses hommes et femmes-serfs, et de serve condition, y compris leurs postérités et séquelles, rentes, redevances, et, à la condition de rendre foi et hommage aux seigneurs de Saint-Chartier, tomba aux mains de messire Olivier Guérin, seigneur de la Beausse, puis en 1604, en celles de deux demoiselles, Catherine et Madeleine de Rochefort. L'une d'elles, Catherine, s'étant mariée à Jean Catin, seigneur de Plotard Champigny et Chillon, en Berry, elle apporta pour dot à son époux la seigneurie dont elle était restée

seule propriétaire par la mort de sa sœur. Une fille unique était née de ce mariage; elle épousa le seigneur Guillaume de Sève, conseiller du roi en ses conseils, et Nohant passa aux mains de ce couple en l'année 1620. Guillaume de Sève n'eut également qu'une fille, qu'il maria au chevalier Girard comte de Villetaneuse. La comtesse de Villetaneuse, sa femme, qui mourut veuve et sans enfants, légua au marquis maréchal de Billancourt, et à son frère le comte de Billancourt brigadier des armées du roi, Nohant et ses terres. Les deux gentilshommes vivaient largement, si largement que l'héritage fut saisi par leurs créanciers. Le 10 novembre 1767, un écuyer, Pierre-Philippe Pearron, ancien seigneur de Serennes, « gouverneur pour le roi de la ville et château de Vierzon », s'en rendit acquéreur au prix de soixante-dix-huit mille six cents livres. Dans cette somme figuraient trois mille six cents livres données comme « épingles », selon l'usage du Berry, à la femme du très noble acquéreur.

Lorsque la Révolution de 1789 éclata, M. Pearron de Serennes était donc propriétaire de Nohant; de l'ancien château construit par Charles de Villalumini il ne restait que des ruines, à l'exception pourtant d'une tour que son possesseur restaura le mieux possible afin de donner à sa gentilhom-

mière un caractère féodal qui lui manquait complètement. Sur ces ruines, M. de Serennes construisit la maison d'habitation telle qu'elle est aujourd'hui; mais, au moment où il faisait poser des verroux aux doubles portes bardées de fer d'une prison que l'on peut voir encore, l'attitude des paysans ses vassaux, auxquels cette prison était destinée, lui parut si menaçante, qu'il émigra, et l'on n'a jamais su — du moins en Berry — ce qu'il était devenu. Ses biens ne furent pas confisqués, car c'est la grand'mère de George Sand, Marie-Aurore, fille du maréchal de Saxe, veuve en premières noces du comte de Horn[1] et veuve une seconde fois de Claude Dupin de Francœuil, receveur général des finances de Metz et Alsace, qui, par acte notarié fait à Paris le 23 août 1793, acheta Nohant et ses dépendances au prix de deux cent trente mille livres. A cette date, les assignats ne devaient pas avoir perdu toute valeur, puisqu'il est fait mention dans l'acte de vente qu'au moment où cet acte se signait, M. de Serennes recevait un acompte de cent soixante et

1. Le comte de Horn, fils naturel de Louis XV, gouverneur d'Alsace, n'épousa jamais sa femme — du moins de fait. Il fut tué en duel, la nuit même de ses noces, à Strasbourg, pendant que ses invités et sa jeune femme dansaient. Comme pour le maréchal de Saxe, tué en duel également, le nom du meurtrier est resté inconnu.

onze mille livres « en assignats ayant cours, comptés, nombrés et réellement délivrés à la vue des notaires. »

Madame Dupin avait fait cette acquisition dès que, sauvée de l'échafaud par le 9 thermidor elle put se retirer en Berry, dont son second mari avait été, depuis son retour d'Alsace, l'un des plus brillants fermiers-généraux. Elle fit combler les fossés dont M. de Serennes avait entouré le château, puis elle en exhaussa le sol de façon qu'il formât terrasse du côté du couchant. Quatre murailles grises, d'aspect rébarbatif, entouraient de toute part l'habitation; elle fit jeter par terre le pan faisant face au midi, et dès lors, de ses fenêtres ouvrant dans cette direction, il lui fut possible d'embrasser d'un coup d'œil les collines boisées d'où se détachent les toitures rouges du village de Laleuf et les coteaux derrière lesquels s'élèvent les belles ruines du donjon de Sarzay.

Afin d'égayer la retraite où elle comptait finir les jours d'une existence bien tourmentée déjà, madame Dupin, grande dame dans ses goûts et ses actions, car elle avait été élevée par la dauphine Marie-Joséphe, créa un parc, un verger, des serres et un jardin; elle traça des allées soigneusement sablées et des charmilles; elle planta à profusion des tilleuls, des peupliers, des mar-

ronniers, des ormes, dont les cimes élevées et massives donnent aujourd'hui à Nohant le caractère de résidence seigneuriale qu'il n'eut jamais au temps de la féodalité.

L'entrée du château est précédée d'une cour plantée d'acacias et de lilas ; elle fait face à la petite place du bourg ombragée par des ormeaux plus que centenaires. Une haute grille en fer, deux niches à chiens et le logement d'un concierge s'élèvent à l'entrée de cette cour comme pour en défendre l'accès aux vagabonds ; mais la grille est rarement fermée, il n'y a pas de chien de garde et, grâce au ciel, il n'y a jamais eu de concierge. Au rez-de-chaussée se trouve une belle salle à manger aux riches boiseries de chêne ; c'est la première pièce dans laquelle on pénètre après avoir franchi un grand vestibule. A droite, est le salon ; il a toujours eu grand air avec son plafond élevé d'où descendait un beau lustre de Venise, ses larges fenêtres ouvrant sur le parc, ses vieux meubles Louis XVI, ses tapisseries disparaissant sous des appliques dorées d'un grand style, sous des tableaux dont les plus remarqués étaient des esquisses de Delacroix et un portrait au pastel du maréchal de Saxe par Latour. Sur la cheminée, des fleurs et des branchages renouvelés souvent, deux vases en porcelaine blanche,

très vieux chine; dans les angles, deux pianos de Pleyel; l'un fort ancien, très simple, fut souvent touché par Chopin quand, malade, il vint à Nohant, dans l'espoir d'y guérir la phtisie qui le minait dès l'enfance et dont il devait bientôt mourir; l'autre, très grand, de fabrication récente, sur lequel chanta madame Pauline Viardot et où ses filles, Marianne et Claudie, très jeunes, *piochèrent* leurs premières gammes.

Mais le meuble principal du salon, celui qui attirait les yeux, c'était une table, la table de Pierre Bonnin, le menuisier à vie du château de Nohant. « Oh ! quelle table! a dit de ce meuble George Sand ; elle est longue et elle est ovale, il est vrai, mais il y a de la place autour pour beaucoup de monde ; elle a des pieds à mourir de rire, des pieds qui ne pouvaient sortir que du cerveau de Pierre Bonnin, grand inventeur de formes incommodes et inusitées. Enfin, c'est une table qui ne paye pas de mine, mais c'est une solide, une fidèle, une honnête table. Elle n'a jamais voulu tourner, elle ne parle pas, elle n'écrit pas, elle n'en pense peut-être pas moins... Elle a prêté son dos patient à tant de choses ! Écritures folles ou ingénieuses, dessins charmants de caricatures échevelées, peintures à l'aquarelle ou à la colle, maquettes de tout genre, études de fleurs

d'après nature, croquis de chic ou souvenir de promenade du matin, cartonnages, copie de musique, prose épistolaire de l'un, vers burlesques de l'autre, amas de laine, de soies de toute couleur pour la broderie, costumes de marionnettes, parties d'échecs et de piquet, que sais-je ? et tout ce que l'on peut faire à la campagne et en famille, à travers la causerie, durant les longues veillées de l'automne et de l'hiver. Que faire sans la table du soir, même les soirs d'été, quand l'orage emplit le ciel et que la pluie précipite au dedans de la maison des hôtes et des papillons de nuit ? Alors chacun apporte son travail et son délassement, et l'on se serre pour que tout tienne sur la grande table. On a parlé quelquefois d'en avoir plusieurs petites, mais la grand'mère a repoussé cette innovation perverse. Le feu pétille dans l'âtre. Le vent chante dans les arbres ; des phalènes ou la grêle battent les vitres. Quelque cricri vient, aux jours d'hiver, jusque sous la table pour applaudir à sa manière... »

A la gauche et à la droite de la salle à manger se trouvent la cuisine, cuisine de grande liesse jadis, une salle de bains, une chambre à coucher de vaste dimension, et, enfin, la salle de spectacle où madame Arnould Plessy, les comédiens Bocage, Clerh, Porel, Thiron, Sully, et autres artistes de

talent jouèrent la comédie. Tout à côté, Maurice Sand installa son théâtre de marionnettes, vers 1848.

Par un escalier de pierres blanches journellement lavées et bien éclairées, on arrive, du rez-de-chaussée au premier étage, à un corridor dallé de briquettes rouges et s'étendant en ligne droite dans toute l'étendue du logis. Sur ce corridor s'ouvrent sept chambres à coucher et la pièce qui fut, à la fois, le cabinet de travail de George Sand, son herbier et sa bibliothèque.

Sur la fenêtre de sa chambre à coucher, on peut encore, mais non sans peine, déchiffrer les lignes qu'on va lire. Elles sont en anglais et écrites par la jeune Aurore en 1829, soit à l'âge de vingt-cinq ans:

« *Go, fading sun! hide thy pale beams behind the distant trees. Nightly Vesperus is coming to announce the close oh the day. Evening descends to bring melancholy on the landscape. With thy return, beautiful light, nature will find again mirth and beauty, but joy will never comfort my soul. Thy absence, radiant orb, may not increase the sorrows of my heart: they cannot be softened by thy return*[1]! »

1. « Disparais, ô soleil! cache tes pâles rayons derrière les arbres lointains. Le nocturne Vespérus va venir pour annoncer la fin du jour; le soir descend apportant la mélancolie sur le paysage. A ton

Au-dessus des chambres formant l'unique étage du château, s'étendent de vastes greniers bourrés jadis de décors, de costumes militaires de la Grande Armée, de collections géologiques et entomologiques, et un immense atelier dans lequel Eugène Lambert croqua son premier chat, Édouard Cadol pleura sur la mort violente de l'héroïne de son premier roman, et où Delacroix esquissa quelques-unes de ses toiles. Lambert, compagnon de classe de Maurice, venu à Nohant pour y passer les vacances, y resta *quinze* ans. Cadol n'y resta que onze mois.

Je fus aussi fréquemment, de 1868 à 1876, année de la mort de l'illustre écrivain, l'hôte de Nohant. Je dirais en temps et lieu à quelle circonstance vraiment providentielle j'en suis redevable. On pardonnera, si, à ce propos, j'aurai à parler de moi ; mais il faut que l'on sache quelle grave influence peut parfois avoir le génie jusque dans les pays les plus éloignés de toute civilisation.

retour, lumière splendide, la nature retrouvera encore la beauté et l'allégresse ; mais la joie ne consolera jamais mon âme. Ton absence, orbe radieux, peut ne pas accroître les chagrins de mon cœur ; ils ne peuvent pas être adoucis par ton retour. »

II

Aurore Dupin, depuis George Sand, ne vint à Nohant avec sa mère et son père, — l'un des plus brillants et des plus jeunes aides de camp de Murat, — qu'en août 1808, à la fin de la désastreuse guerre d'Espagne. La péninsule ne leur avait pas été hospitalière, et quand l'enfant — elle avait quatre ans — fut placée dans le lit de sa grand'mère, le soir même de son arrivée, « cela lui fit l'effet d'un paradis ». Songez donc : ce lit, en forme de corbillard orné de grands panaches aux quatre coins, avait de doubles rideaux, des lambrequins découpés et des oreillers bordés de dentelles, mais ceux-ci en si grand nombre, que toutes les têtes des frères du Petit Poucet eussent pu s'y rouler à l'aise. Combien

la jeune voyageuse dut se sentir loin des *posadas* d'Espagne et de la vermine qui faillit l'y dévorer!

Fortement constituée, la petite Aurore devint bientôt le boute-en-train des petits gars et des fillettes du bourg. Chaussée de légers sabots et les cheveux au vent, elle partait avec les camarades de son âge à la découverte des nids, à la récolte de prunelles qu'elle disputait aux grives, et des mûres parfumées qui, sur les grands chemins, s'entremêlent aux chèvrefeuilles. S'il y avait une fête patronale à Vic, à Launières ou à Sarzay, elle s'y rendait de son pied léger pour y danser, sous la ramée, des bourrées tellement endiablées qu'elle en revenait brisée de fatigue.

Ces escapades causaient de vives inquiétudes au château. Un vieux précepteur, Deschartres, secrétaire de madame Dupin, à laquelle il avait sauvé la vie sous la Terreur en brisant des scellés sous lesquels se trouvaient des correspondances compromettantes, était vertement sermonné pour son manque de surveillance. La grand'mère était d'autant plus courroucée qu'elle voulait toujours voir sa petite-fille bien attifée, gantée, bien chaussée, avec un grand usage des belles manières, tout cela en vue d'alliances aristocratiques qu'une descendance illustre justifiait.

A vingt pas du château, on trouve un petit

bois planté de charmilles, d'érables, de frênes et de lilas, tapissé au printemps de pervenches bleues et rampantes. C'est là que la petite Aurore apprit ses premières leçons, jusqu'au jour où il lui fallut partir pour Paris afin de compléter son éducation au couvent des Anglaises. Enfant, jeune fille, mère ou grand'mère, il n'est guère de jours où elle n'ait parcouru les allées fraîches et riantes de ce bois. A l'endroit le plus fourré, là où s'élèvent des buis arborescents et où le pied heurte des cercueils en pierre de l'époque gallo-romaine, on verra un amoncellement de pierres moussues et de quartz étincelants; ils furent enlevés par elle aux rives de l'Indre. De ces cailloux elle faisait, étant jeune fille, de légères constructions qu'elle appelait son petit Trianon ou le palais de la *Belle au bois dormant*. Il eût été intéressant de savoir par quels romantiques personnages ces belles demeures étaient habitées. Sûrement, c'est sous ces charmilles et dans la solitude délicieuse qui y règne que furent composées les premières Nouvelles à jamais inédites de l'auteur d'*Indiana*.

Avant de quitter ce parc, je dois dire qu'il court sur lui, dans le pays, d'étranges légendes et des histoires fantastiques, telles que l'imagination des gens de la campagne sait en créer.

Des paysans, qui à l'heure de minuit passaient non loin des haies dont il est clos, et qui s'en revenaient un peu ivres d'une foire des environs, prétendaient que le château et le bois étaient hantés par des esprits et que « ça y revenait ». Il s'en échappait à « nuitée », disaient-ils, des cris furieux et des plaintes, des voix qui riaient, qui chantaient, puis des coups de feu, le son d'un tambour battant la charge, des bruits de batailles et des instruments de musique jouant, — le diable seul savait pour qui. Les paysans de ce temps-là ne savaient pas encore ce qu'était un théâtre; ils ignoraient que tous les soirs, ou plutôt chaque nuit, on jouait la comédie ou le drame au château, et que c'étaient des voix d'artistes, des soli de piano ou de violon qui, par les fenêtres ouvertes, se répandaient dans la campagne silencieuse. Il est d'autres légendes plus comiques. Il en est une, entre autres, très insignifiante il est vrai, mais qui amusait beaucoup les peintres, hôtes de Nohant, lorsqu'elle leur était racontée.

Un jour, Eugène Delacroix était venu se placer devant un orme vénérable, avec l'intention de le peindre, lorsqu'il vit Sylvain, le vieux et fidèle cocher de George Sand — il survit encore à ses maîtres — qui, armé d'une hache, se disposait à

l'abattre. L'arbre était mal placé, mais il était si beau que le grand artiste intervint chaudement en sa faveur. « Mais quand je vous dis, monsieur Delacroix, que madame m'a dit hier : Sylvain, faut que tu f.... cet arbre par terre !... » Inutile d'ajouter quel est le synonyme du verbe « jeter » dans les campagnes du Berry, et, qu'en faveur du mot que madame Sand n'a jamais prononcé, le bel ormeau ne fut pas abattu.

Il fallut faire sortir la jeune pensionnaire du couvent des Anglaises par suite d'une trop grande invasion dans son esprit du sentiment religieux. Comment ne pas reproduire cette page admirable où elle raconte qu'elle entendit la voix céleste qu'entendirent saint Paul sur le chemin de Damas et Saint-Augustin dans les jardins d'Hippone ? « L'église, dit-elle dans l'*Histoire de ma vie*, n'était éclairée que par la petite lampe d'argent du sanctuaire, dont la flamme blanche se répétait dans les marbres polis du pavé, comme une étoile dans une eau mobile. Son reflet détachait quelques pâles étincelles sur les angles des cadres d'or, sur les flambeaux ciselés de l'autel et sur les lames d'or du tabernacle. La porte placée au fond de l'arrière-chœur était ouverte, à cause de la chaleur, ainsi qu'une des grandes croisées qui donnaient sur le cimetière. Les parfums du chè-

vrefeuille et le jasmin couraient sur les ailes d'une fraîche brise. Une étoile perdue dans l'immensité était encadrée par le vitrage et semblait me regarder attentivement... Je ne sais ce qui se passait en moi. Je respirais une atmosphère d'une suavité indécible et je la respirais par l'âme plus encore que par les sens. Tout à coup, je ne sais quel ébranlement se produisit dans mon être : un vertige passe devant mes yeux comme une lueur blanche dont je me sens enveloppée. Je crois entendre une voix murmurer à mon oreille : « *Tolle, lege.* Je me retourne, croyant que c'est Marie-Alicia qui me parle. J'étais seule. »

Quoique très exaltée, la jeune fille se rendit bien compte de l'espèce d'hallucination où elle était tombée ; elle n'en tira aucune vanité ; mais la grand'mère, effrayée d'un grand trouble d'esprit qu'elle remarquait dans les lettres de sa petite-fille, vint la chercher et la reconduisit à Nohant, où, de nouveau, elle dormit délicieusement dans l'immense lit en forme de corbillard, aux plumets de plus en plus rongés par les mites, aux grenades dorées, rêvant de la première nuit qu'elle y passa peu de temps après son retour d'Espagne.

C'était au printemps de 1820 ; le jardin était un immense bouquet. Aurore Dupin le parcourut

avec une joie d'enfant, accablée de caresses par les grands chiens du château qui l'avaient reconnue, entourée de paysans et de jeunes et vieux domestiques qui venaient lui faire fête. Les voix des laboureurs dont elle entendait au loin le briolage, sorte de chant cadencé, résonnèrent à son oreille comme un air oublié depuis l'enfance et tout à coup retrouvé. Le pédagogue Deschartres, toujours vêtu de sa même veste chamois, de ses grandes guêtres marron, de sa casquette à soufflet, était dans le ravissement en voyant combien, en trois ans, son élève s'était fortifiée. Il ne se décidait pas à la traiter comme autrefois et l'appelait « Mademoiselle ». Pour elle seule, l'omnicompétent Deschartres, qui

Comme du fumier regardait tout le monde,

abandonnait son air rogue. Entêté, pédant, bourré de grec et de latin, s'il faisait souvent le bien, c'était toujours en grognant. Avec ça, excellent musicien et habile chirurgien. Un paysan se brisait-il les côtes en tombant du haut d'un arbre ou d'une charrette à foin, le bonhomme, avec une grande patience, remettait le blessé sur pied ; mais malheur à celui-ci lorsque pour témoigner de sa gratitude, il apportait à son sauveur des

poulets, un lièvre saisi au collet ou des oiseaux pris à la pipée. Deschartres le bourrait de coups de poings, le mettait à la porte en lui jetant volaille et gibier à la tête, en le traitant de mal-appris et de butor !

Les trois années passées à Paris furent, à Nohant, considérées comme années perdues, et, dans la crainte que la jeune fille ne gardât le secret désir de se cloîtrer, la grand'mère lui mit entre les mains, et tout à la fois, les œuvres de Chateaubriand, Gerson, Mably, Locke, Condillac, Montesquieu, Bacon, Aristote, Leibnitz, Pascal et Montaigne, dont les chapitres à passer étaient soigneusement indiqués. Puis, ce fut le tour des poètes et des moralistes : Virgile, Dante, Milton, La Bruyère, Pope ; en un mot, tous les chefs-d'œuvre qu'une femme lettrée du XVIIIe siècle et de haute naissance devait avoir dans sa bibliothèque. Jean-Jacques Rousseau, qui avait été grand ami de M. Dupin de Francœuil, fut le point d'arrêt de tant de travaux d'esprit. A dix-sept ans, Aurore Dupin avait tout lu avec une facilité d'intuition qu'elle m'a dit avoir perdu quand vint l'âge mûr. La langue de Rousseau et la forme de ses déductions s'emparèrent d'elle « comme d'une musique superbe éclairée d'un grand soleil... » Elle le comparait à Mozart. Ceux qui ont lu les premières œuvres

du grand écrivain dont j'esquisse la vie, constatèrent bien vite l'influence qu'exercèrent sur son style et ses idées le philosophe et le prosateur genevois.

Debout dès l'aube, elle montait sa jument Colette et ne rentrait au château qu'après avoir fait cinq ou six lieues en pleine campagne, et juste à temps pour partager le déjeuner de sa grand'mère. Maurice Dupin était mort d'une chute de cheval tout auprès de la Châtre, et l'on faisait parfois remarquer à la mère de Maurice qu'il serait prudent de ne pas exposer Aurore au sort de son père.

— Où sont donc morts vos parents? disait alors madame Dupin avec quelque impatience.

— Mais dans leur lit, répondait-on.

— En ce cas, à votre place, je ne me mettrais jamais au lit.

Les journées s'écoulaient en lecture; parfois, la grand'mère faisait jouer par sa petite-fille, sur le piano et sur la harpe, des fragments des maîtres préférés, Gluck, Mozart, Paisiello. Le soir, on faisait un grabuge jusqu'à dix heures. C'était le moment où Deschartres, plaisanté par les deux femmes, se retirait boudeur et majestueux dans ses appartements. La vieille dame regagnait également les siens, mais souriante de

la mine refrognée de son fidèle intendant. La jeune fille en faisait autant, heureuse, elle aussi, d'avoir contribué à exaspérer le grand homme. Jamais, du reste, même dans sa vieillesse, madame Sand ne se priva du plaisir de taquiner ceux qu'elle aimait le plus. Que de fois n'a-t-elle pas jeté dans le lit d'Eugène Lambert et d'Édouard Cadol les brosses de leur table de toilette, ou retardé d'une bonne heure la pendule de la cuisine, pour les faire pester contre la lenteur du temps. Combien de fois aussi, un livre lancé très adroitement par sa petite main n'est-il pas tombé sur mon nez, lorsque, à l'époque de la chasse, je m'assoupissais, sans respect pour mes hôtes, autour de la fameuse table de Pierre Bonnin ? Toutes ses malices étaient enfantines, et celle qui se les permettait les rachetait par tant de bontés, qu'on était malheureux dès qu'on n'en était plus la « victime ».

Je l'ai vue pourtant se moquer assez crûment des importuns qui s'obstinaient à forcer sa porte lorsque, malade ou très occupée, elle refusait de les recevoir. C'est ce qui arriva à une Anglaise ; circonstance aggravante, cette Anglaise devait lui remettre une décoration et le titre d'adhérente à une société humanitaire quelconque.

— Interrogez-moi donc, finit par dire avec

résignation madame Sand à ce reporter en jupons qui, le carnet à la main, s'était présentée dix fois chez elle en deux jours.

— A quelle heure travaillez-vous, madame ?

— Jamais je ne travaille.

— Ho ! mais vos livres... quand les faites-vous ?

— Ils se font d'eux-mêmes, le matin, le soir et la nuit.

— Quel est votre roman préféré ?

— *Olympia.*

— Ho ! je ne le connais pas.

— Peut-être ne l'ai-je pas fait encore.

Et ce fut tout, car madame Sand se leva, prête à éclater, en voyant que ses réponses allaient être consignées sur le carnet que l'Anglaise tenait toujours à la main.

Lorsque madame Dupin et le bonhomme Deschartres avaient quitté le salon, la jeune fille rentrait dans sa chambre pour y lire et résumer sur le papier ses lectures du jour, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Et il en fut à peu près ainsi pendant toute sa vie. Afin de pouvoir remplir sa tâche d'écrivain et de châtelaine hospitalière, elle s'était astreinte à ne consacrer que cinq heures au sommeil.

III

C'est dans les sorties du matin, le plus souvent au galop de chasse de sa jument Colette, que la jeune femme, qui plus tard devait idéaliser le Berry, comme Walter Scott idéalisa l'Écosse, se sentit devenir poète. Les idées sérieuses qui lui restaient de ses lectures de la nuit se dissipaient aux rayons du soleil s'élevant à l'horizon des chottes. Elle explorait vallons et plaines au hasard, toujours à l'aventure, tantôt passant le gué de l'Indre bordée de menthe et de saponaires qui la menait chez le meunier d'Angibault, tantôt s'enfonçant dans les bois du Magnier à la recherche de la légendaire Mare au Diable. Elle se plaisait aux endroits les plus déserts, les plus désolés, dans les sentiers étroits et pleins d'ombres, les

traînes, là, surtout, où une croix placée comme celle des Bossons de la *Petite Fadette* à la jonction de quatre chemins lui signalait un lieu hanté par les sorciers. Au pas de son cheval, elle errait aussi dans les solitudes de la *brande*, vastes étendues de terres stériles s'étendant de Corley à Issoudun. Dans ces brandes couvertes de bruyères et d'ajoncs se rencontrent d'anciennes mardelles, refuges de tribus nomades disparues, et qui servirent de retraites aux royalistes de *Nanon*, l'un de ses derniers romans.

A l'opposé de ces landes, s'élève le château de Briantes, modeste construction encore debout; c'est là que les Beaux messieurs de Bois-Doré donnaient leurs fêtes imitées de celles que mademoiselle Scudéry mettait dans ses romans. Au milieu d'un bois de chênes et de châtaigniers, à peu de distance de Sainte-Sévère, la vieille tour Cazeau ensevelie sous le lierre recevait fréquemment sa visite. Le refuge qu'y trouva la belle Edmée de Mauprat l'a rendue à jamais célèbre en Berry. Le petit bois de Vavray, placé sur la route de Nohant à Châteauroux, l'attirait beaucoup; des hauteurs sur lesquelles il étend son sombre feuillage se découvre l'un des plus beaux points de vue qu'il soit possible de rêver. Il n'est guère de site plus magnifique. Imaginez, avec cinquante

lieues d'horizon, un amoncellement de champs, de prairies, de taillis sombres, de haies entre lesquelles scintillent les eaux argentées de quelque ruisseau. On n'y voit point de grands fleuves, de montagnes aux blanches aiguilles, mais un ensemble harmonieux bordé de lointains bleuâtres. Là se trouve, au pied de la montée de Corlay, l'auberge à la toiture de chaume qui servait d'abri à l'amazone les jours d'orage, la ferme dont le lait lui plaisait, et où, plus tard, Bénédict aima si passionnément Valentine. Ces promenades se terminaient inévitablement par un retour au château des Désertes, lequel n'est autre, si on lit avec attention les descriptions du roman qui porte ce titre, que le château de Nohant.

Dès que la jeune femme écrivit de façon à reproduire ses impressions, elle tint un journal qui ne se termina que lorsque sa vie s'éteignit; vie si laborieuse, qu'on peut la comparer à celle de ces nobles bœufs du Berry, qui, malgré vents ou tempêtes, soleil embrasé ou pluie battante, creusent, doux, bons et patients, leur sillon journalier, jusqu'à la mort...

Les promenades matinales dont j'ai parlé furent consignées dans ce journal, et lorsque, en 1850, elle publia ses romans champêtres, elle dut emprunter aux souvenirs de sa jeunesse, les

fraîches descriptions qui sont le charme de ces idylles.

C'est en raison d'œuvres politiques et de psychologie qu'il a été dit que la plupart des livres de George Sand avaient un reflet des individualités qui vivaient autour d'elle. Comme tous les philosophes, comme tous les romanciers, madame Sand a dû étudier certains caractères, se les assimiler, mais pour en faire des héros de roman dépassant de cent coudées leurs terrestres modèles. Relisez *Lelia*, et demandez-vous s'il y a jamais eu dans la pléiade des plus brillants poètes une nature aussi idéale que celle de Stenio. Il en est de même des autres personnages de ses œuvres. Elle était le sculpteur qui, d'un bloc de marbre brut, crée une figure idéale. Certes, elle a poétisé ses paysans du Berry; mais entrez dans les chaumières de ces braves gens, asseyez-vous à leurs foyers, faites-les parler, et, s'ils ne croient pas que vous voulez les berner, vous les quitterez frappé de leur retenue, de la finesse de leur réponse, touché du maintien réservé de tous ceux, jeunes et vieux, que vous y trouverez. Est-il besoin, à ce propos, de dire que la plume de George Sand ne s'est jamais laissé entraîner à la recherche du laid, de l'ignoble, à la description réaliste des vices de notre siècle? L'illustre femme n'en suivit pas moins les mou-

vements philosophiques de son temps, et, tout en aidant à la marche du progrès, elle ne voulut voir que ce qu'il y avait de noble et de beau dans l'être humain. Sentant bien qu'elle était une des dernières lueurs d'une grande époque, il lui répugnait de s'égarer dans des ténèbres qui lui étaient odieuses et dont son âme élevée ne voulait pas soupçonner l'existence. « On n'en est que plus estimable moralement pour n'être point allé jusque-là », a dit Sainte-Beuve de d'Ampère, qui, lui aussi, n'avait voulu jamais pénétrer dans certaines couches de la pensée de la bête humaine. Lorsque la plume s'échappa de la main blanche et inerte de l'auteur de *Consuelo* et de *François le Champi*, la muse qui la lui avait confiée put la reprendre sans rougir, mais non sans un sanglot, sans admirer la sérénité de l'âme qui s'envolait vers de plus hautes sphères. Et qui sait? peut-être vers cette étoile bleue, seul témoin de sa prière dans la chapelle du couvent des Anglaises, étoile à laquelle elle avait voué un culte et contemplé toujours depuis lors avec attendrissement.

Et c'est ici le lieu de se demander, avec tant d'autres, quel pouvait bien être l'état d'âme de ces compilateurs besogneux, de ces détrousseurs de correspondances intimes, croque-morts et gamins de lettres qui, en ces temps derniers, ont

ameuté la foule autour des tombes de George Sand et d'Alfred de Musset.

Déchirant de leurs mains sacrilèges le linceul de celui qui fut et est resté le poète de la jeunesse, déployant le suaire de la petite-fille du maréchal de Saxe, vainqueur de Fontenoy, d'une femme qui fut et reste toujours l'une de nos plus grandes gloires littéraires, ils ont étalé en quelque sorte au grand jour les ossements de ces morts illustres, conviant la foule avide de scandales à y chercher avec eux une étincelle du feu divin qui jadis les embrasa.

Sans souci du dégoût que soulevait leur macabre exhibition, on les a vus courir de carrefour en carrefour, de librairie en librairie, dans les brasseries, sur les boulevards, dans les bureaux d'omnibus et de rédaction, exhibant des manuscrits immondes qu'avec une fourberie criminelle ils donnaient comme authentiques. Ne publiant que ce qui favorise la mémoire du poète des nuits, ils tiennent caché ce qui peut justifier l'abandon que fit George Sand de celui-ci à Venise. Eût-elle pu supporter, sans y perdre sa dignité de femme, le libertinage malsain auquel, de son propre aveu, il se laissait entraîner?

Et ce n'est pas tout : franchissant les monts au cours de ce steeple-chase au scandale, ils en

sont arrivé à déshonorer les cheveux blancs d'un vieillard jusque-là galant homme ; ils lui ont persuadé qu'il ne perdrait rien de la considération dont ses concitoyens et sa famille l'entouraient s'il mettait sous les yeux du public les trophées de ses juvéniles et bonnes fortunes ! Et il le fit ! Comme si, en Italie de même qu'en France, les délateurs des faiblesses d'amour n'ont pas une place à part et ne voyaient pas leurs mains repoussées par qui se flatte d'être un galant homme.

Mais, c'est déjà peut-être trop de lignes consacrées à de tels personnages.

De 1820 à 1831, George Sand resta à Nohant.

IV

Armée pour des luttes intellectuelles qu'elle ne croyait pas si prochaines, trop franche pour se tenir en garde contre ceux qui se font de la chute d'une femme en vue un sujet d'orgueil ou une réclame, elle vint à Paris rompant avec une union qui, depuis treize ans, blessait sa fierté et sa pudeur.

Les arrêts de la Cour de Bourges l'en vengèrent. Elle savait peindre à l'aquarelle, et de ce talent elle croyait pouvoir vivre. M. Jules Simon, présidant une école professionnelle d'orphelines, a raconté avoir autrefois vécu dans le voisinage d'une jeune femme dont la mansarde aux rideaux bleus se trouvait un peu trop près des neiges du toit en hiver, et un peu trop échauffée à la manière

des plombs de Venise en été; de sa fenêtre, le futur académicien s'émerveillait de la voir constamment peindre et coudre. C'était George Sand... avant la lettre. Il la cita à son jeune auditoire comme un exemple de ce que peuvent la volonté et la persévérance féminines. Mais combien de privations n'eût-elle pas à supporter! Elle m'a raconté à cette occasion n'avoir eu à dépenser très souvent que douze sous par jour pour sa nourriture.

« J'apprenais mon métier de littérateur, disait-elle, en allant alors fréquemment au théâtre, mais comme je n'étais pas assez riche pour m'offrir un fauteuil d'amphithéâtre ou une loge, j'avais pris le parti de me déguiser en étudiant, persuadée que je serais plus respectée au parterre sous mes vêtements d'homme, qu'en première loge sous un vêtement de femme. Les poètes de l'école romantique, dont Théophile Gautier était le chef, portaient les cheveux bouclés et tombants sur les épaules. Cela donnait à ces jeunes gens une apparence des plus efféminées, et, c'est certainement à cette mode que je dus de ne pas être reconnue au théâtre, même par mes compatriotes. Dans le jour, je m'habillais tout naturellement comme mes semblables. Dans le Tyrol, en Suisse — mais

là seulement, — je pris la blouse, et toujours, parce que n'ayant pas assez d'argent pour aller en poste, il me fallait bien aller à pied [1]. »

Un de ces hasards comme la Providence en fait naître pour les artistes pauvres d'argent mais riches en dons du ciel, la mit en relation avec le poète berrichon Delatouche. Ce versificateur, qui grâce à cette rencontre devra de passer à la postérité, lui demanda pour son journal *le Figaro* quelques articles de critique littéraire ou politique. Elle les donna sans les signer ; ils étaient

1. C'est au cours de ces excursions, faites le bâton de touriste à la main, et qui nous valurent les *Lettres d'un voyageur*, que se passa un fait peu connu et tout en l'honneur de madame Sand et de M. F. Buloz, le célèbre fondateur de la *Revue des Deux Mondes*, qui me l'a raconté lui-même.

Elle se trouvait à Venise avec quelques-uns de ses compatriotes, lorsque l'un d'eux, et non le moins aimé, fut entraîné dans une maison de jeu où il perdit jusqu'à dix mille francs. L'imprudent joueur n'était pas, en ce moment-là, en situation d'acquitter cette dette d'honneur : il ne lui restait d'autre alternative que le suicide ou le déshonneur. Madame Sand n'hésita pas un instant : elle écrivit au directeur de la *Revue* de lui prêter cet argent. Par retour du courrier, M. F. Buloz, qui avait pour son collaborateur une véritable affection, envoya la somme demandée, n'y mettant qu'une seule condition, c'est que cet argent lui serait remboursé en copie. L'auteur de *Valentine* se mit au travail et, successivement, envoya de Venise à Paris plusieurs romans. « Je fus tellement touché, m'a dit M. Buloz, de l'énergie de George, — il ne l'appelait jamais autrement, — émerveillé de la valeur littéraire de ses romans, que je ne voulus jamais qu'elle payât sa dette.

frappés au coin d'une spirituelle gaieté, mais gaieté tellement satirique que Dame Censure — en ce temps-là fort susceptible, — se fâcha; la jeune femme dut cesser cette collaboration. Cette causticité des jeunes années ne s'est reproduite que bien rarement dans ses écrits; on la retrouvait dans quelques-unes des scènes de son théâtre champêtre, et aussi dans sa correspondance intime, mais alors, elle se trouve toujours mitigée par quelques mots de tendresse enjouée.

Le succès au *Figaro* de ses articles anonymes, lui indiquèrent la voie dans laquelle elle pouvait entrer. C'est donc à cette époque, qu'en collaboration avec un autre de ses compatriotes, Jules Sandeau, elle écrivit *Rose et Blanche*, péché de jeunesse dont ni l'un ni l'autre n'aimait le souvenir. La collaboration se rompit brusquement. Elle eût été durable, si celui à qui elle devait être doublement précieuse ne l'eût étourdiment et pour toujours brisée, par sa faute, faute dont il eut des regrets jusqu'à sa mort. Faut-il le regretter au point de vue littéraire? Non, certes, car chacune de ces éminentes personnalités a largement récolté sa moisson de succès et de renommée.

On touchait à l'heure où l'école dite romantique rompait brusquement avec la grande littérature

du passé. Sans renier les maîtres dont son esprit était nourri, George Sand se mit avec les novateurs, attirée, comme toujours, vers ce qui lui paraissait jeune, progressif et militant. Elle se laissa entraîner dans l'orbe d'une pléiade brillante entre toutes, et dont l'éclat se perpétuera longtemps après qu'aura disparu le siècle qui en vit les premières étoiles.

Indiana et *Valentine* furent des essais qui furent ses coups de maître.

Des théories sur le mariage, exposées avec une trop virile amertume, attirèrent la foudre sur la jeune romancière. Elle y fut sensible, et s'excusa en prétextant son inexpérience. Un esprit fin d'alors, littérateur distingué, M. Désiré Nisard, lui reprocha dans un article de critique célèbre, d'avoir fait de la haine du mariage le but de ses livres, ajoutant « qu'il eût été plus héroïque à qui n'avait pas eu le bon lot de ne pas scandaliser le monde avec son malheur ». Conseils aisés à suivre si la perfection était notre partage, et si les cœurs hautement placés ne ressentaient pas plus vivement l'injure et l'oppression que les âmes viles.

Et en réalité, le roman d'*Indiana* peut ne pas être considéré comme une apologie de l'adultère, puisqu'il n'y eut pas d'adultère commis; de même pour le *Secrétaire Intime*, *Simon*, *André* et *Valen-*

tine. Dans ce dernier, a dit l'auteur avec raison, « la fatalité intervient pour empêcher la femme coupable de jouir par un second mariage d'un bonheur qu'elle n'avait pas su attendre ». Il ne dépendait en effet que du romancier qu'il en fût autrement. Feuilletez *Lelia*, et dans ces pages d'un lyrisme exalté, vous ne trouvez aucune allusion au mariage. Reste *Jacques*, étude toute de sentiment sur laquelle les opinions ont différé et différeront toujours.

« Il faut des époux assortis », assure un vieil adage, et la loi récente du divorce semble avoir été édictée pour venir en aide à quiconque en méconnaît la sagesse. George Sand, dans sa jeunesse, n'a pas vu différemment que nos législateurs d'aujourd'hui. « Je ne veux pas le mariage autrement que l'a voulu Jésus, Saint Paul et le chapitre VI du titre V du Code civil », disait-elle à ceux qui ne pénétraient pas sa pensée. Et pour conclure, n'a-t-elle pas fait dans *Mauprat* la plus belle apologie du mariage?

Quand elle écrivit *Lelia*, George Sand avait atteint le point culminant d'où l'âme tombe dans une catastrophe finale ou s'élève par un vigoureux coup d'aile vers les régions sereines que ne troublent plus ni les orages de la foi, ni les tourmentes du cœur. Les maladies les plus cruelles ont aussi

parfois de ces phases : après la crise la plus effrayante, la guérison se fait tout à coup, comme par miracle.

Avant ce paroxysme d'une souffrance morale qui la fit songer au suicide, elle avait donné ses premières *Lettres d'un Voyageur*. Oh ! comme elle se trouve tout entière dans ces pages d'une fougueuse éloquence et d'un lyrisme inimitable. De quelles lueurs n'est pas illuminé ce cœur qu'enflamme à la fois et les beautés de la nature alpestre et l'amour qu'elle ressent pour un grand poète ! Qui ne se la représente alors, jeune, belle et pleine de sève, enthousiaste de l'Apennin, du flot bleu qui déferle sur les lagunes de l'Adriatique, et de Musset qu'elle aime d'une tendresse à laquelle, comme dans toutes les affections féminines, se mêle quelque chose de maternel.

« Quand nous nous sommes quittés, écrit-elle de Venise à l'auteur des *Nuits*, j'étais fière et heureuse de te voir rendu à la vie, attribuant à mes soins la gloire d'y avoir contribué. » Et de quelle auréole n'entoure-t-elle pas le front de cet enfant du siècle, qui, comme Pulchérie, la sœur de *Lelia*, croyait que volupté et plaisir étaient synonymes d'amour. Avec l'espoir de l'éloigner du sentier où une rechute semblait inévitable, elle lui rappelle ce qu'il a été et ce

qu'il aurait pu être : « Tu te sentais jeune, tu croyais que la vie et le plaisir ne doivent faire qu'un. Toutes les pierres précieuses de la couronne que Dieu t'avait mise au front, la force, la beauté, le génie et jusqu'à l'innocence de ton âge que tu voulus fouler aux pieds, enfant superbe! Tu abjuras en vain le culte de la vertu; tu aurais été le plus jeune des lévites; tu aurais desservi ses autels en chantant sur une lyre d'or les plus divins cantiques, et le blanc de la pudeur aurait paré ton corps frêle d'une grâce plus suave que le masque et les grelots de la vie... »

A cette évocation d'un passé et d'un avenir radieux, la muse du poète répondit par des sanglots :

« Il en est d'immortels. »

Lelia fut écrit en 1833. Œuvre de larmes, de désespoir et de désenchantement amer; colère d'une âme blessée s'exhalant contre ceux qui, l'ayant aimée l'avaient trahie; révolte contre elle-même et révolte contre Dieu, contre l'homme et ses lois égoïstes; anathèmes d'un tel lyrisme qu'on en oublie l'audace insensée pour ne plus en admirer que la poésie. Son grand cœur avait aimé comme les grands cœurs aiment : largement et sans compter. Son erreur fut de vouloir chérir des êtres parfaits lorsqu'il n'y a que des

hommes à aimer; de chercher presque un Dieu dans un amant, lorsqu'il n'y a ici-bas ni amour entièrement idéal, ni nature humaine qui soit divine.

V

C'est à Nohant, son port de refuge dans les crises morales, qu'elle se retire alors et veut mourir. Sous les frais tilleuls où s'écoula son enfance, elle désire, oiseau blessé, se recueillir, puis en finir brusquement avec la vie. Là, dans cette calme campagne, se trouvent la tombe de son père, celle de la grand'mère qui l'éleva, de ceux qui l'avaient réellement aimée.

Elle avait écrit à la plupart de ses amis de l'oublier; et à d'autres, elle demanda d'accourir pour en faire les dépositaires de ses dernières volontés. Tous vinrent et lui firent entendre le sévère langage du devoir, ce que l'abandon de deux enfants qu'elle aimait aveuglément aurait d'odieux, la perspective d'une grande place à

prendre dans les questions sociales qui, à cette époque troublée, de tous côtés se posaient.

En ce moment suprême, un philosophe, Pierre Leroux, vient fraternellement s'asseoir à son foyer. Il trouve en elle un auditeur attentif, un disciple qui, bientôt, devient plus ardent que le maître. Jean Reynaud découvre à ses yeux des perfections nouvelles, en lui envoyant son beau livre *Ciel et Terre*. Le sombre visage de Lamennais s'éclaire et s'adoucit aux appels que lui fait George Sand, esprit toujours religieux mais prompt aux réformes. Guéroult, au nom d'une secte nouvelle, celle de Saint-Simon, accourt, explique sa doctrine et la supplie de joindre son nom à ceux d'un groupe d'hommes, jeunes, obscurs, mais qui, un jour, seront célèbres. Elle ne veut appartenir à aucune Église, mais elle promet de combattre pour tout ce qui sera progrès. Des prolétaires, conduits par Agricol Perdiguier, un ouvrier représentant du peuple à l'Assemblée constituante, lui font un émouvant récit des sanglantes rivalités du Compagnonnage en France ; ils s'engagent à les faire cesser, si elle veut les y aider en prêchant dans un beau style la concorde et la fraternité. Ils voient George Sand attendrie, et ils se retirent sûrs de son appui. Puis, c'est Néraud, le mystérieux Mal-

gache des *Lettres d'un Voyayeur*, qui lui apporte ses belles collections de la flore tropicale, et la botanique devint aussitôt chez elle un entraînement. C'est un sage, voisin de campagne, Rollinat, conseiller de toutes les heures, son Pylade, comme elle aimait à l'appeler, qui, pour être le plus persuasif de ses amis, n'eut qu'à faire vibrer les cordes de son cœur, plus ouvert aux effusions maternelles qu'à celles de l'esprit et des sens.

Alors, plus d'hésitation. Éloignant d'elle les sombres voiles qui l'attristent, refoulant dans un oubli profond ce que son passé a de douloureux, elle scelle comme dans un tombeau qu'on n'ouvrira plus, ce qu'elle sent encore en elle de dangereux élans et de juvénile passion.

De même que la cire reproduit un module en en faisant mieux ressortir le fini, George Sand s'assimile les idées nouvelles et passe avec une imperturbable facilité, d'une période littéraire à une période philosophique et socialiste. Si peu nombreux sont les réformateurs, que le gouvernement paternel de Louis-Philippe, plus amusé qu'effrayé de leur audace, les laisse dire. Le nouvel apôtre trouve plaisant de publier dans *l'Époque*, feuille ministérielle, *le Péché de monsieur Antoine*, un roman préconisant les associations ouvrières

et les désignant déjà comme la seule voie de salut ouverte aux travailleurs. Le *Globe*, journal saint-simonien, publie de belles lettres à Marcie. Le *Prince* paraît dans la *Revue des Deux Mondes* et va stigmatiser comme d'un fer rouge Talleyrand dans son château de Valençay. *Spiridion*, commencé à Nohant, est achevé dans la chartreuse de Valdemosa de l'île Mayorque. Il est dédié à Pierre Leroux, « ami et frère par les années, père et maître par les vertus et la science ». Cette dédicace en dit assez clairement les tendances. Selon sa promesse à Perdiguier et ses amis, elle écrit *le Compagnon du tour de France;* les rixes d'ouvriers cessent comme par enchantement. Une confraternité touchante lui succède.

Grande fut la surprise des hommes de 1848, époque à laquelle nous arrivons, lorsque la République, leur rêve, devint une réalité. Ils s'y attendaient si peu, que le pouvoir en leur tombant des nues les prit au dépourvu. Ils l'avaient souhaité vaguement ce pouvoir, pour mettre en pratique leurs nébuleuses conceptions; l'ayant, il ne servit qu'à leur confusion.

On vit, en 1848, ce qui ne se verra sans doute jamais plus en France : un poète gouverner tout un peuple en ébullition par la seule éloquence; une femme de lettres glorifier ce peuple pour mieux

le maîtriser en lui disant qu'il était grand et bon; des avocats obscurs, de très honnêtes hallucinés transformés du jour au lendemain en Lycurgues et en Solons.

Lorsque les prolétaires virent s'évanouir le mirage que des rêveurs imprudents avaient fait apparaître à leurs yeux, la misère et la colère les jetèrent dans l'émeute. Ils firent les sanglantes journées de Juin malgré les voix amies et désolées qui leur criaient de se résigner et d'espérer. Oh! combien profonds furent les regrets de ceux qui, de bonne foi, avaient cru qu'il suffisait de tenir en main les rênes d'un attelage pour éviter les bornes du chemin!

George Sand versa des larmes silencieuses, larmes de sang, sur son peuple mitraillé « auquel pourtant, disait-elle, il fallait pardonner son égarement, puisque Dieu permettait qu'il se trompât ».

Comme autrefois, comme toujours, elle avait cru rencontrer la perfection dans les hommes. Ceux de 48 furent intègres, mais incapables, en tant qu'hommes politiques. Elle rejeta loin d'elle la plume qui l'avait trahie, et, fuyant Paris fumant et ensanglanté, elle vint demander une fois encore aux ombrages du Berry la paix dont son cœur avait tant besoin.

En 1850, elle vint donc à Nohant, profondé-

ment attristée de voir la République de 1848, un instant son idéal, tuée par ceux-là mêmes qui l'aimaient le plus, par des républicains d'une haute intégrité, mais absolument dépourvus de science politique. « Vous me demandez, m'écrivait-elle de Nohant, le 24 septembre 1848, dans quel journal j'écris. Je n'écris nulle part en ce moment, du moins je ne puis dire ma pensée sous l'état de siège. Il faudrait faire aux prétendues nécessités du temps des concessions dont je ne me sens pas capable. Mon âme a été brisée, découragée pendant quelques jours; elle est encore malade, et je dois attendre qu'elle soit guérie. » Autre lettre, du 13 février 1849 : « Quant à moi, je ne veux pas écrire au courant de la plume pour le public en ce moment-ci, et c'est précisément pour ne pas me laisser entraîner par l'émotion. Je ne suis pas toujours aussi calme que je le parais. J'ai du sang dans les veines tout comme un autre, et il y a des jours où l'indignation me ferait manquer à mes principes, à la religion qui est au fond de mon âme. J'obéis donc à la prudence, comme vous le dites fort bien, mais ce n'est pas à cause de moi; je n'ai pas cette qualité-là en ce qui concerne ma sécurité personnelle; mais la passion fait du mal aux autres : elle est un mauvais enseignement, un

magnétisme funeste. J'ai assez de vertu pour me taire, mais je n'en aurais pas assez pour parler toujours avec douceur et charité. Croyez-bien que la charité seule peut nous sauver. »

Comme c'est en ce moment que, par lettres, commencèrent mes rapports avec l'illustre femme, je dirai, ainsi que je l'ai indiqué plus haut, quelle fut l'origine bien étrange de l'affection presque filiale dont elle m'honora en 1860, c'est-à-dire dix ans après ma première épître à Nohant.

A la suite d'une collaboration trop passionnée, sans doute, dans un journal créé expressément dans la Charente, pour soutenir la candidature du général Cavaignac, je dus, volontairement, quitter la France, dans la crainte d'être, comme tant d'autres, envoyé en exil ou déporté à Lambessa. De 1848 à 1850, avec l'audace du jeune âge, j'avais écrit à George Sand sans avoir eu jamais l'honneur de lui être présenté. Elle avait daigné me répondre plusieurs fois, et, en m'embarquant, à Anvers, pour les Indes orientales, sur le navire belge, *le Rubens*, j'emportai avec moi ses lettres qui furent la seule compensation que j'aie jamais obtenue de mes campagnes politiques.

Un mois après mon départ d'Anvers, le *Rubens*

se perdait totalement sur les récifs des Iles du Cap-Vert. La catastrophe eut lieu pendant une nuit de Noël, à trois heures du matin. Par un hasard miraculeux, je sauvai mes autographes. Le sinistre avait été complet, si complet que, lorsque à Port-Praya, l'une des îles de l'archipel, je me présentai devant un jeune Portugais, Francisco Cardozzo de Mello, j'étais aussi peu vêtu qu'au moment où le *Rubens* s'était perdu.

— N'avez-vous rien sauvé? me dit en très bon français M. de Mello.

— Rien, répondis-je, sauf ceci.

Et je lui tendis les lettres de madame Sand dans l'espoir que ce nom pouvait bien ne pas être inconnu à un étranger dont la connaissance de notre langue paraissait parfaite.

A peine eut-il jeté les yeux sur les signatures, que ses yeux s'animèrent; il battit des mains joyeusement, puis remettant les lettres dans leurs enveloppes, il me prit par le bras en disant : « Je vous enlève; vous êtes mon hôte. Ces papiers prouvent que vous avez été distingué par le plus grand littérateur de votre pays, par un génie pour lequel, mon père, mort ici dans la déportation en raison de ses idées avancées, professait une ardente admiration. En vous accueillant, en vous donnant les moyens, ainsi qu'à vos com-

pagnons d'infortune, de vous embarquer de nouveau, j'honorerai la mémoire d'un père que je chérissais et qui eût agi comme je vais le faire moi-même. »

Grâce à cet homme excellent, je revins en Europe. Je ne fis que traverser Paris pour aller prendre à Southampton un des bateaux de la malle des Indes. Madame Sand était à Nohant, mais je ne manquais pas, avant de quitter la France, de lui écrire comment, grâce à son nom, j'avais pu ainsi que l'équipage du *Rubens* échapper aux fièvres mortelles des îles du Cap-Vert.

Onze ans plus tard, dont dix passés hors de France, je lui fus enfin présenté à Tamaris, où, grâce au soleil de la Provence, elle se remettait d'une attaque de fièvre typhoïde qui avait failli l'emporter.

En 1865, elle m'invita à aller la voir en Berry. Pendant une longue période, à chaque anniversaire de mon naufrage, aux joyeux réveillons de Noël, au milieu des plaines couvertes de neige qui entouraient le vieux château de Nohant, dans le silence du dehors, et quand le feu pétillait dans l'âtre, George Sand, déjà plusieurs fois grand'mère, aimait que je racontasse à ses petits enfants les péripéties de mon naufrage. Combien,

alors, je me trouvai loin de l'Archipel du Cap-Vert, et depuis, hélas! combien d'années sans qu'elle ait souri à mon récit!

Il nous faut revenir à 1850.

VI

Ce fut aussitôt après l'élection de Louis-Napoléon-Bonaparte, et pour écarter les pensées amères dont les lettres que j'ai citées sont remplies, qu'elle commença la publication de ses romans champêtres. Ils ramenèrent à la muse du Berry, bien des esprits qui s'étaient éloignés de l'Egérie politique. En 1861, malade de la fièvre typhoïde, elle vint à Tamaris, près de Toulon, où elle composa le roman qui porte ce nom. La convalescence fut longue, et elle l'employa à herboriser, à faire des excursions sur les côtes de la Méditerranée, visitant les gorges d'Ollioules, Saliès-Pont, Carquénanne, et jusqu'à la riante chartreuse de Mont-Rieux, placée dans l'un des sites les plus heureux et les plus fertiles de la Provence. Elle

faisait ces promenades en voiture, conduite par un homme du pays à la fois cocher et propriétaire d'un cheval que son maître appelait M. Botte. Bête et cocher s'adoraient, et c'était justice, car M. Botte traînait la voiture dans des endroits où des chevaux de prix eussent lâché pied. Un jour, m'a raconté madame Sand, arrivée au sommet d'un escarpement qui avait fait suer la bête, je dis à mon cocher :

« — Allez me chercher tout de suite du lait dans cette maison que vous voyez là-bas.

» — Je le ferais avec plaisir, madame, répondit celui-ci, dans le cas où M. Botte n'aurait pas besoin de mes soins; mais il a chaud, ce pauvre ami, et avant que d'aller chercher votre lait, il faut que je le bouchonne... à moins que madame ne veuille bouchonner M. Botte.

» — Comment! tu voudrais me faire étriller ton cheval?

» — *Té*, et pourquoi pas?... Alors, pas de lait.

» — Donne-moi de la paille, lui dis-je; tu es un brave homme, ton cheval est une bonne bête, et... je veux boire.

» Et pendant que le cocher allait chercher le lait, je frottai consciencieusement M. Botte, car j'ai toujours eu la passion des bêtes!... Beaucoup d'autres passions n'ont pas été si heureuses, et

j'en sais qui m'ont coûté fort cher... Combien j'en suis punie par qui parle de moi sans me connaître, sans savoir ce que, jeune femme, j'ai souffert; sans le moindre souci de ma vie laborieuse et de mon dévouement aux causes généreuses, lorsqu'il y avait quelque mérite à en avoir ! »

C'est à ses romans champêtres et à son théâtre que George Sand devra sa gloire littéraire la plus pure et la moins contestée. Si le *Mariage de Victorine*, cette touchante conclusion du *Philosophe sans le savoir* de Sedaine, *François le Champi*, *Claudie*, le *Marquis de Villemer*, apparaissent rarement sur l'affiche du *Théâtre-Français*, c'est parce que presque tous leurs premiers interprètes ont disparu, et que la nature se montre avare de grands comédiens.

Héros du livre ou de la scène, elle les peignit non tels qu'ils sont, mais comme ils devraient être. C'est la perfection qu'elle cherchait toujours dans l'humanité, persuadée que si celle-ci vaut moins qu'on ne le pense, elle est supérieure à ce que l'on en dit. Otant leurs manteaux de pourpre aux rois de la tragédie comme aux héros des poèmes épiques, elle en a couvert les robustes épaules des laboureurs et des simples filles des champs. Francois Millet fit plus par un beau soir d'été, lorsque l'Angélus tintait de village en village

sur la campagne déjà assombrie : il divinisa un couple de moissonneurs. C'est du ciel vers lequel les natures d'élite ont souvent les yeux fixés, que l'inspiration descend sur les passionnés de l'idéal et les rend immortels.

Et à propos de ces humbles travailleurs des champs, il convient de citer ce passage de Tolstoï : « Je voulais me tuer, — a-t-il écrit, quand lui aussi eut ses moments de défaillance, — lorsque j'eus l'idée de regarder vivre l'immense majorité des hommes, ceux qui ne se livrent pas, comme les classes soi-disant supérieures, aux spéculations de la pensée, mais qui travaillent et souffrent, qui pourtant, sont tranquilles et résignés sur le but de la vie. Je compris qu'il fallait vivre comme cette multitude, rentrer dans sa foi simple ».

Après 1848, nous avons vu que George Sand s'était remise elle aussi à voir vivre le paysan et elle y gagna cette paix morale qui ne la quitta plus. C'est encore une partie de son existence qu'elle nous fit connaître, lorsque, lassée et désabusée, elle abandonna les études philosophiques et sociales pour s'adonner aux récits champêtres et à des contes de grand'mère. Jeune fille, elle avait connu plus d'un Landry et plus d'une petite Fadette en les traitant de pair et compagnon dans les jeux de son enfance. Et c'est aussi pourquoi

l'analyse de son œuvre, quoi qu'on fasse, aboutira toujours à une inévitable biographie!

En 1864, les charges du château et de ses dépendances devenant trop lourdes malgré un travail incessant, elle acheta à Palaiseau, une petite propriété qu'elle abandonna bien vite après y avoir dépensé des sommes énormes en frais d'installation.

Cette fois, elle rentra pour toujours dans son cher Nohant, là où était la tombe de son père, celle de la grand'mère qui l'avait élevée, celle aussi de l'irascible Deschartres, et où, elle-même souhaitait reposer à jamais. Dans le cours du procès en séparation, qu'elle plaida et gagna sans difficulté, elle faillit perdre cette retraite si chère.

Quel cri de douleur ne fit-elle pas entendre alors! Il sera impossible de le passer sous silence toutes les fois qu'on parlera de Nohant. « O grand'-mère, s'écrie-t-elle, lève-toi et vient me défendre! Déroule ce linceul où j'ai enseveli ton corps brisé par son dernier sommeil! Que tes vieux os se redressent; viens me secourir ou me consoler. Si je dois être à jamais bannie de chez toi, suis-moi au loin. Comme les sauvages du Meschacébé, je porterai ta dépouille sur mes épaules, et elle me servira d'oreiller dans le désert. »

Nohant lui resta : « Ces sillons de terres brunes

et grasses; ces gros noyers tout ronds, ces petits chemins ombragés, ces buissons en désordre, ce cimetière plein d'herbes, ce petit clocher couvert de tuiles, ce porche de bois brut, ces grands ormeaux délabrés, ces maisonnettes de paysans entourées de leurs jolis enclos, de leurs berceaux de vigne et de leurs vertes chènevières, tout cela, disait-elle, devient doux et cher à la pensée quand on a vécu longtemps dans ce milieu calme et silencieux. »

VII

La guerre de 1870, lui valut de mortelles tristesses. Le bourg de Nohant et une partie du Berry fut atteint par la peste noire. En voyant passer sur la route boueuse et glacée qui borde son parc, de jeunes conscrits à peine vêtus, pieds nus parfois, sans notion du métier des armes, elle eut des mots cruels à l'adresse de ceux qui avaient fait aboutir à une telle guerre. Elle traita aussi durement ceux qui envoyaient tant d'innocentes victimes en captivité ou à la mort.

Avant tout, par-dessus tout, George Sand était mère, et quel cœur de mère française ne fut alors brisé par la douleur? Son jugement sur Gambetta, sévère d'abord, se modifia par la suite, et, l'une des premières, elle reconnut que le siège de

Paris si héroïquement supporté par une population que le froid et le manque de vivres décimaient, avait sauvé l'honneur de la France.

« ... Tout semble perdu, fors l'honneur », m'écrivait-elle après Sedan.

Voici l'extrait d'une autre lettre inédite, datée du 2 février 1871, c'est-à-dire cinq jours après la lever du siège. On y verra combien elle était préoccupée de la situation où se trouvaient ceux qu'elle aimait :

« N'aie pas de chagrin, n'en ayez pas, vous avez tous fait votre devoir, et le monde entier, même la nation qui combat contre vous, vous rend hommage et justice. Le malheur ne tache pas et si la France est dans le sang, elle n'est pas dans la boue. Je t'écris comme je pense, et je dois t'envoyer ma lettre ouverte : c'est la consigne militaire; cela ne me gêne pas. Je n'ai rien à dire, moi, que je ne puisse dire au monde entier.

» A présent, il faut faire la paix, l'obtenir la meilleure possible, mais ne pas s'obstiner à la guerre par colère et par vengeance de nos malheurs. Il y aurait bien des choses à dire sur les causes multiples de tant de revers; ce n'est pas le moment. Je n'ai pas voulu publier une ligne contre qui que ce soit, mais je sais bien que tout eut mieux marché si nous avions eu un gouver-

nement régulier en province. Le pays réclame ses droits, il faut les lui rendre. Il votera bien, je l'espère, il voudra ce que veulent l'équité et l'humanité.

» Écris-moi bien vite; j'ai reçu ta lettre du 17 par ballon; celle d'Harrisse après, et ce matin une de Berton. Son fils est cruellement malade. Le pauvre cher enfant! Que je vous aime tous, mes pauvres amis! Que je désire la paix, que j'ai besoin de vous serrer contre mon cœur déchiré et meurtri par l'inquiétude! Nous ne dormions plus, nous mangions en nous reprochant d'avoir encore du pain quand vous n'en aviez plus.

» Je suis inquiète de Marchal; inquiète aussi de M***, dont tu ne me parles pas. Et Eugène Lambert! Tu m'as dit qu'ils avaient déménagé à temps, mais l'enfant n'est-il pas malade par suite des privations! Oh! que d'innocents sont morts de misère et de maladie, sans compter les bombes! Cruelle, atroce chose que la guerre. Harisse m'a raconté votre dîner chez Magny le jour où tu as reçu ma lettre t'annonçant que le colonel, ton frère et son fils, étaient prisonniers à Coblentz. Ce brave Magny, dis-lui mes amitiés et à madame Lambquin aussi si bonne pour les blessés et à Sarah si dévouée pour eux. Je suis inquiète de Clerh; il était malade au commencement du siège.

Et Raymond? J'ai vu son nom dans les journaux, mais depuis? Et la pauvre B***, dans quelle misère elle doit être? Je dois avoir quelques sous chez Boutet. Porte-lui quelque chose, *délicatement!* Il faudrait savoir aussi si M*** a de quoi manger. Et Fréville? Peut-être mort de faim? Que de malheureux sans ouvrage et sans ressources? Enfin donne pour moi quelques secours à ceux qui sont trop fiers pour demander. Je me demande, moi, si toi-même tu n'es pas au dépourvu! Prends, puise, tant qu'il y aura de l'argent dans ma petite bourse; ici, nous n'avons *rien*, que des impôts à payer... Vois les Boutet, dis leur que je les aime; dis à Cadol que sa femme et son enfant vont bien, que je leur ai cautionné un crédit à Bruxelles chez un banquier. J'espère qu'au *moment même* ou tu seras libre, tu arriveras chez nous.

» GEORGE SAND. »

VIII

Je n'ai point à parler ici de toutes les idées que George Sand a effleurées, des sciences naturelles qu'elle a étudiées, du bien qu'elle a fait, des proscriptions dont elle préserva des républicains de 1848 — grâce à son intervention auprès du prince Napoléon — et enfin des pays qu'elle a si poétiquement décrits et de ceux qu'elle a devinés sans les voir. Poésie, science, philosophie, arts, George Sand aborda tous les genres, et il lui a suffi de toucher de son style d'or à un sujet quelconque, pour l'idéaliser et lui donner un caractère de grandeur indélébile. Je me bornerai à dire comment sa vie s'écoulait à Nohant.

A neuf heures du matin, été comme hiver, une domestique berrichonne, au tablier imma-

culé et à la coiffe bien épinglée, entrait dans la chambre de George Sand pour la réveiller, lui servir un très léger déjeuner, du café, et pour lui remettre ses lettres, ses journaux et les livres que des auteurs inconnus ou célèbres lui envoyaient.

George Sand lisait tout, répondait à tout, n'encourageait jamais un débutant qu'elle jugeait incapable d'écrire; mais elle conseillait à chacun de travailler, « le travail étant, disait-elle, une nécessité et un bienfait ».

A midi, elle descendait dans la salle à manger, où sa jeune famille et ses invités prenaient leur repas. Cette famille se composait de son fils Maurice, de madame Maurice Sand, petite-fille de Houdon et de Raoul Rochette, de deux fillettes, Aurore et Gabrielle, leurs enfants. Après de tendres embrassades aux siens, une cordiale poignée de main aux amis, une caresse à son vieux chien Fadet, une mie de pain aux oiseaux, madame Sand conviait les personnes présentes à une promenade dans le jardin ou dans le bois. Elle visitait une à une les fleurs qu'elle aimait, leur parlait quelquefois, recommandant bien de ne pas les couper, de les laisser vivre ! On restait dehors en s'entretenant toujours gaiement jusqu'à deux heures. Elle rentrait alors dans sa bibliothèque

pour donner une leçon à ses fillettes ou travailler, calme et souriante, au milieu de leurs jeux. Sa table de travail était encombrée de poupées et de joujoux. Quoique souvent perdue dans ses rêveries, elle n'en suivait pas moins de son regard tendre les ébats des enfants; Fadet y jouait un rôle. Plus les jeux étaient fous et bruyants et plus le visage de la grand'mère rayonnait de joie et de bonheur intérieur.

A six heures précises, le dîner. L'été, après une nouvelle visite aux fleurs du jardin, on rentrait au salon, où madame Sand faisait danser les enfants jusqu'au moment du coucher. Souvent, elle restait devant son piano sans s'inquiéter des personnes présentes. Elle jouait de préférence du Mozart, des airs d'Espagne ou encore de vieux refrains berrichons qu'elle avait appris dans son enfance lorsque, avec son frère Hippolyte, elle allait danser la bourrée aux fêtes des villages voisins.

Les enfants couchés, et après une partie de dominos et de cartes, elle confectionnait avec une adresse de fée des robes pour les poupées d'Aurore et de Gabrielle, ses deux petites-filles, ou des costumes pour les marionnettes de son fils. Parfois aussi, elle faisait des dendrites, sorte d'aquarelles imitant les dessins que l'on trouve

sur les pierres carbonisées, ou encore des patiences jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Pendant quelques-unes de ces silencieuses veillées, lorsque la neige tombait sur la campagne déserte ou quand, au printemps, par les fenêtres entr'ouvertes, les chants du rossignol se mêlaient aux causeries, Flaubert, Tourgueneff et bien d'autres personnages en renom, lurent plusieurs de leurs œuvres inédites. Dumas fils y apporta son manuscrit de l'*Affaire Clémenceau.* En échange de quelques belles pages purement descriptives faites par George Sand pour ce roman, Dumas émailla la comédie du *Marquis de Villemer* des épigrammes du duc d'Aléria. Elle y lisait aussi elle-même, et très rapidement, à ses enfants et à ses amis en villégiature, les romans qu'elle venait d'achever. Un jour, après une œuvre de longue haleine, un ami l'engagea à prendre quelques jours de repos. « Bah! lui répondit-elle, à quoi bon? Le cerveau est un mécanisme qu'il faut toujours tenir en activité. Quand je finis un livre, je dis adieu à mes personnages, et je me console de leur départ en me créant de nouveaux amis. » Pourtant, après le roman de *Cadio*, la transition ne se fit pas aisément. L'action se passe en Vendée, au temps des noyades sur la Loire, « le fleuve révolutionnaire », ainsi que le désigna l'infâme Car-

rier. L'auteur pleura, souffrit si bien en s'identifiant aux victimes innocentes des noyades de Nantes, que, son livre terminé, elle fut comme brisée et malade pendant plusieurs jours.

Voici un touchant incident de l'une de ces soirées intimes. Un soir, après dîner, madame Sand nous dit qu'elle allait lire *l'Éléphant blanc* ou *la Fleur sacrée*, un conte moitié réel, moitié fantastique, qu'elle avait terminé dans la journée.

Lorsque, à neuf heures, la lecture commença, les deux petites filles n'étaient pas encore couchées. La plus jeune, Gabrielle qu'on engagea à se retirer, demanda à rester. Chacun pensa qu'elle allait s'endormir, car l'introduction la fit beaucoup bâiller. Mais, dès que le récit devint plus vif, elle écouta avec une attention qui étonna tout le monde. La chose finie, elle dit bonsoir à sa grand'mère en lui disant que c'était bien joli, puis elle alla tomber dans les bras de sa mère en sanglotant. Qu'y avait-il ? On fut inquiet. Était-elle malade ? S'était-elle fait mal ? Non, c'était la mort de l'éléphant qui brisait son petit cœur, et la mère pleurait aussi.

— Quel succès, ô mes amis ! nous dit George Sand. Il fallait bien cela pour me payer de ma peine, car les recherches qu'il m'a fallu faire à

l'appropriation d'un sujet fantastique à la réalité scrupuleuse m'a beaucoup fatiguée.

Les veillées littéraires étaient des exceptions, car en dehors des heures du travail, il était interdit de parler littérature autour de la table de Pierre Bonnin. L'auteur de *Salammbô*, que madame Sand affectionna comme on aime un fils malade, comme elle avait aimé le graveur Manceau, Chopin, qui partit irrité de Nohant parce que madame Sand lui refusa sa fille le sachant depuis longtemps condamné à une mort prématurée, avait seul le privilège de tout dire contre ses confrères, les gens en place, les Bouvards et les Pécuchets.

Un jour que Flaubert s'était exaspéré plus que de coutume contre ses éditeurs ou un « bourgeois » quelconque, Maurice Sand, qui voyait sa mère fatiguée, imagina, en ma compagnie et celle de ses fillettes, d'organiser un charivari dans la salle à manger, voisine du salon où se trouvait le pourfendeur des bourgeois. Au premier coup frappé sur les pincettes, Flaubert vint vers nous, bondissant, indigné, criant qu'on ne s'entendait plus et que nous étions d'un bas comique. Madame Sand, qui le suivait, avait, de son côté, pris une pelle et s'était, pleine d'entrain, jointe à nous. Flaubert prit la fuite comme un homme qu'on

assassine, mais pour revenir au plus vite, costumé en femme andalouse, un tambour de basque à la main et dansant le plus désordonné des fandangos.

C'était dans le calme profond dont Nohant est enveloppé la nuit qu'il fallait entendre l'auteur des *Lettres d'un voyageur* parler des hommes et des choses de son temps. Elle le faisait avec une grande élévation d'idées et une épuisable indulgence. Silencieuse toujours devant une personne qui lui était étrangère, elle s'animait et devenait communicative dans l'intimité. Qui ne l'a jamais entendue, à l'heure des veillées, avec deux personnes tout au plus autour d'elle, ne l'a jamais connue. Nullement pessimiste, heureuse de vivre, elle était persuadée que nous valions, sinon mieux du moins autant que nos pères. Ses luttes contre les désespoirs de Flaubert étaient continuelles. On a pu voir, par les lettres maternelles qu'elle lui adressait, son désir de relever le moral de ce grand écrivain, qui ne voulait voir de notre planète que ce qu'elle a de triste et de misérable. La littérature naturaliste, qui commençait à s'affirmer chez quelques auteurs d'un grand style, l'affligeait, car elle croyait y trouver un signe de décadence. Le groupe Carpeaux, placé en plein Paris et décorant extérieurement le grand Opéra,

lui fournit une nouvelle preuve de cette chute future : «Jamais, disait-elle, Taglioni n'eut cessé de protester contre une telle personnification de son art. »

Elle avait aussi tout un trésor de souvenirs se rapportant aux croyances populaires, trésor dans lequel elle puisait pour distraire ses petites-filles et même les grandes personnes, quand les soirées d'hiver étaient longues et que le vent gémissait au dehors.

IX

Sa réserve vis-à-vis des hommes qui lui étaient présentés par ses meilleurs amis lui valut beaucoup de faux jugements sur son caractère. Ces personnes ont pu croire qu'elle se défiait outre mesure de ces oisifs qui s'attachent aux littérateurs connus et auxquels ni le temps ni la raison ne permettent de prêter attention. Il n'en était rien : une timidité insurmontable l'empêchait de parler à ceux qui l'approchaient pour la première fois. Un jour, Dumas fils conduisit Théophile Gautier à Nohant, et le premier soir que le poète y passa s'écoula sans que madame Sand, qui fumait une cigarette sans fin, prît part à la conversation. A minuit, tout le monde quitta le salon. A peine Dumas fut-il dans sa chambre,

qu'il vit apparaître Gautier, coiffé d'un bonnet dantesque. Théo lui déclara qu'en raison de l'accueil glacial qui lui avait été fait, il partirait dès le lendemain matin, sans prendre congé de personne.

— Tu es fou, cher ami, lui dit Dumas.

Et, le prenant par le bras, il le conduisit bon gré mal gré dans la bibliothèque où madame Sand, penchée sur le papier, s'était déjà mise au travail.

— Voilà Gautier, s'écria Dumas qui veut partir tout de suite parce que vous ne lui avez rien dit d'aimable de la soirée.

— Tu ne lui as donc pas appris que j'étais bête à couper au couteau, répliqua George Sand, et que je ne sais pas causer avec les gens d'esprit? Dis à ce cher Théo qu'il se trompe...

— D'éléphant, murmura Dumas d'une voix de basse-taille.

— Alors, défense d'y voir, riposta l'écrivain en posant une feuille de buvard sur les pages fraîches d'encre sur lesquelles Dumas jetait les yeux.

La glace était rompue. Mais, à propos de ce jeu de mots, j'ai hâte de dire que c'était là le seul que se soit permis l'auteur de *Valentine* durant sa vie. Et encore ne le plaçait-elle que lorsqu'on osait en risquer devant elle. Les trois amis

causèrent cette nuit-là jusqu'au matin, et Théo ne parla plus de départ.

Il n'en resta pas moins et pour toujours, m'a-t-on dit, sous l'impression de cette première présentation, et, pendant son séjour à Nohant, on n'eut qu'une idée, celle de lui procurer des distractions. Les marionnettes de Maurice et leur directeur Balandard se mirent en quatre pour y réussir.

Souvent George Sand travaillait jusqu'au jour. Était-elle surprise par un rayon matinal du soleil de sa fenêtre ouverte sur des massifs de tilleuls et de cèdres, elle saluait l'aurore naissante, assistant avec une véritable ivresse au réveil des oiseaux et des fleurs. Sans parler de sa correspondance, qui était considérable tant en France qu'à l'étranger, elle remplissait quotidiennement d'une écriture ferme et très lisible vingt feuillets en moyenne de papier petit format. Elle ne se recopiait jamais et jetait au panier ce qui ne plaisait ni à elle ni à ses enfants.

Pendant les dernières années de sa vie, son plus grand et unique bonheur a été de se voir entourée de sa famille, et son plus agréable passe-temps lui fut donné par le théâtre de marionnettes que dirigeait son fils. Les jours de représentation annoncés par des affiches d'une amusante rédac-

tion, on faisait toilette comme pour une soirée d'opéra ; on y apportait une grande attention, un grand fond de gaieté, l'une et l'autre justifiées par le charme des saynètes que Maurice Sand composait expressément pour sa mère. Toujours modeste, j'ai entendu celle-ci dire à quelqu'un qui sortait d'une représentation : « On ne saura jamais ce que je dois au théâtre de mon fils. » Quel que soit le sens de ses paroles, elle quittait ce spectacle toujours rieuse et reposée.

Un jour de Sainte-Anne, jour de fête de Nohant, elle entendit, de son jardin, la cornemuse du maître sonneur Gerbaud qui, sous les ormeaux, faisait danser sur la pelouse la jeunesse du bourg. L'envie lui vint — c'était dans les dernières années de sa vie — de revoir les anciens compagnons de ses premiers jeux, du moins ce qu'il en restait ; elle sortit de chez elle et vint s'asseoir sur une dalle moussue qui fait face à l'église, sorte de banc appelé la « pierre des morts ». On y dépose les cercueils en attendant l'arrivée du prêtre. George Sand se vit bientôt entourée de bonnes vieilles aux chefs branlants, de bons-hommes à l'échine courbée par le travail, et de jeunes femmes qui, très proprement attiffées, le callot brodé sur la tête, s'empressèrent de lui porter leurs poupons. J'étais là, et je vis tous les

paysans de Nohant et des environs, heureux de renouveler connaissance avec elle.

— Toujours de ce monde, mon vieux Joyeux? dit-elle à l'un d'eux.

— Eh! oui, ma *boune* dame, on y est encore.

— Et tu fais toujours des sabots?

— Tout de même, quoique la main n'y soit plus; elle tremble... C'est que voilà *ben* des années que je fis vos premières galoches.

— Et toi, ma bonne Françoise, quel âge peux-tu bien avoir?

— Ah! je sais point, mais je suis pour sûr vieille à présent... Je vous servis quand j'étais jeune encore...

— Et tu étais la plus jolie fille du bourg; il t'en reste encore quelque chose.

— Ah! ben oui, il ne me reste plus qu'une dent, ma bourrique et ma *chièbe* (chèvre).

— Combien de petits-fils?

— Cinq; mais mon gendre est jeune, et il en fera d'autres pour nous aider à travailler notre terre.

— Toujours bon ouvrier, Germain!

— Eh! oui, toujours ma *boune* dame.

— Et toujours pochard, le dimanche?

— Oui, le dimanche tant seulement.

— Et toi, mon vieux Cadet Meillant, qui t'a donc abîmé l'œil comme ça?

— Ah! je sais pas; mais pour sûr que c'est le coup d'un mauvais gars...

— Tu n'étais donc pas là quand tu l'as reçu? lui cria aussitôt le loustic du bourg.

Et chacun de rire aux dépens du pauvre Meillant, qui s'esquiva en disant qu'il n'y avait que le cabaret qui pût *neyer* sa honte. Puis, ce fut au tour du vieux fossoyeur et sacristain, le père Carnat.

— Tu t'endors donc en sonnant ta cloche, que tu n'en finis jamais? Sais-tu que chaque matin tu m'empêches de dormir?

— Bon sang de bon sang! c'est-y *ben* possible, ma *boune* dame!

Et voilà le père Carnat qui s'excuse, puis qui raconte que par une nuit très noire, par un temps d'orage effrayant, il était sorti de son lit pour mettre sa cloche en branle, afin de détourner la grêle qui menaçait les blés; il sonnait à toute volée, lorsque, à la lueur d'éclairs livides, il vit apparaître une forme confuse sur le porche de l'église, puis cette forme s'avancer à tâtons les mains en avant, dans sa direction. «— Mon sang ne fit qu'un tour, dit le père Carnat à ceux qui l'écoutaient, et pour sûr que j'allais *m'ensauver*, quand je reconnus la dame du château! Ah! qu'elle était trempée! Et qu'elle paraissait grande, aux

éclairs qui illuminaient l'église comme jamais elle ne l'avait été !... Elle était venue, la *dame du châtiau*, pour me dire de ne pas sonner parce que ça attirerait la foudre sur moi et que ça me ferait périr... Je ne sonnai plus, mais je me remis à faire tinter doucement ma cloche dès qu'elle fut partie, car si la grêle était tombée sur la commune, on ne m'eût donné ni noix ni froment. »

Le père Carnat, mis en verve, raconta encore qu'une belle dame, *ben* rieuse, lui avait donné cinq francs pour qu'il ne sonnât pas l'Angélus du matin à toute volée.

— Et je me dis, ajouta le père Carnat, puisque cette dame — c'était madame Edmond Adam, qui était venue passer quelques jours à Nohant — me donne cinq francs parce que je sonne fort, qui sait si elle ne m'en donnera pas dix en sonnant davantage? J'en fus pour ma peine, car elle partit sans *ren* me donner de plus.

— Lorsque tu n'étais qu'un affreux *bourasson* (enfant au maillot), lui dit madame Sand, je t'avais dit que tu ne serais pendant toute ta vie qu'un « diseux de riens », me suis-je trompée?

— Peut-être *ben* que oui, peut-être *ben* que non!

Et en disant ces mots, qui rendent bien le caractère indécis du paysan berrichon, le fossoyeur se dirigea vers le cabaret pour y *neyer*, lui aussi, sa honte en compagnie de Cadet Meillant.

X

Il faut conclure et pour résumer une vie si laborieuse, je la comparerai de nouveau à celle de ces nobles bœufs du Berry qui creusent, doux et patients leur sillon jusqu'à la mort. Elle aussi traça le sien jusqu'à sa dernière heure, patiemment, hautainement dédaigneuse des bourrasques qui sous forme d'indignation bourgeoise faisaient rage autour d'elle.

De ce labeur persévérant, s'élevèrent de belles gerbes en idées fécondes; liées à celles d'autres génies non moins féconds que le sien, elles font de ce siècle qui finit l'une des grandes époques de notre histoire. Bon nombre de ceux qui l'illustrèrent crurent prochaines — George Sand l'une des premières en raison de sa nature généreuse

et poétique, — la solidarité des peuples et la fraternité universelle. Nous sommes loin de cet idéal, mais combien de réformes, d'idées nouvelles pour le triomphe desquelles ils avaient combattu, qui sont de nos jours non seulement acceptées mais encore dépassées? De l'esprit humain, on peut dire ce que Galilée disait de la terre : *E pur si muove !*

A ceux que Dieu choisit pour la manifestation de ce mouvement mystérieux des âmes ne devons-nous pas un spécial hommage, et malgré des faiblesses inhérentes à tout être humain témoigner de notre plus grand respect? George Sand fut une de ces voix inspirées, et c'est ce qui fit dire à Renan lorsqu'elle cessa de se faire entendre : « Quelque chose manquera désormais à notre concert : une corde est brisée dans la lyre du siècle. »

Le 30 mai 1876, elle s'alita pour ne plus se relever. Un télégramme de Maurice que je reçus à Nice, au retour d'une excursion au Col de Tende me permit d'assister à ses derniers moments. Le 8 juin, à neuf heures du matin, elle expirait, calme et sereine, son front superbe couronné d'admirables cheveux blancs, cheveux qui, d'après la poétique expression d'Armand Sylvestre, semblaient moins, sur la jeunesse persistante de son

visage, le dernier éclair de givre du printemps que le premier frisson de neige de l'automne.

Par les soins pieux de sa famille, de ses vieux serviteurs, et pour se conformer à ses dernières paroles: « De la verdure ! » elle fut littéralement ensevelie sous les fleurs. La pluie tombait à torrents le jour des funérailles, et cependant l'église de Nohant fut trop étroite et ne put contenir tous ceux qui étaient accourus pour prier et l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. Rien de plus touchant que les paysans et les paysannes, celles-ci enveloppées de leurs capuches de deuil, et qui, agenouillés sur les dalles de la chapelle ou la terre détrempée, priaient, sans souci de la pluie qui ruisselait sur leurs têtes nues, pour la châtelaine dont ils n'avaient jamais imploré en vain la charité.

Son corps repose à Nohant, dans ce petit cimetière plein d'herbes dont j'ai parlé, où tant d'êtres qu'elle a chéris et pleurés l'attendaient et où d'autres, non moins aimés, sont allés la rejoindre. Elle croyait en l'immortalité des âmes, comme elle avait toujours cru en Dieu ; non au Dieu vengeur et sans miséricorde des dévots, mais au Dieu plein de bonté qu'admet la raison.

La statue de George Sand fut inaugurée à la Châtre, en 1880; c'est un beau marbre d'Aimé

Millet, auquel l'ombre des vieux tilleuls de Nohant eût mieux convenu que le bruit et le jour banal de la place publique. Cette inauguration fut un jour de fête et de glorification. Paris et le Berry y participèrent largement, justifiant ces paroles de Victor Hugo prononcées sur le cercueil de l'illustre femme : « Je pleure une morte et salue une immortelle. »

Entre les couronnes déposées au pied de la blanche statue, il y en avait un certain nombre venues de Paris, toutes décorées de larges rubans sur lesquels on lisait en lettres d'or : La marquise de Villemer à George Sand ; François le Champi et la Petite Fadette à la muse du Berry ; et puis, sur quelques-unes, ces noms bien connus : Valentine, Consuelo, Indiana, Mauprat, Jean de la Roche, mademoiselle La Quintinie, héros et héroïnes de la vie romantique de George Sand qui semblaient être venus en ce moment suprême pour la glorifier.

II

AUX CHAMPS BERRICHONS

C'est au cours d'un hiver en Berry — très rude, — au centre d'une campagne déserte et couverte de neige, que je me suis demandé qui, dans nos villes, au moment du joyeux réveillon de Noël, des accolades des jours de l'An neuf et des Rois, songeait à la famille du paysan qu'abrite, presque sans clarté et sans feu, une triste toiture de chaume ou de tuiles moussues?

Et si, par exception, quelqu'un d'entre nous, citadin renforcé, s'isolant pour un moment des plaisirs qui le sollicitent, s'y est transporté par la pensée, ne s'est-il pas dit que la joie de vivre était dans les villes et non dans les campagnes où l'hiver, avec son ciel sans soleil, son cortège de boue et de neige, semble accumuler

tout ce que dans ce monde il y a de misères noires?

C'est sans doute bien juger des choses au point de vue du bien-être matériel et des distractions; mais au point de vue moral, de ce contentement intérieur qui constitue le bonheur et la paix des consciences, c'est, croyons-nous, très différent.

La vie des champs sera pendant longtemps encore la meilleure des existences, à la condition pourtant que, sans plus tarder, et en raison du danger dont certain socialisme suspect la menace, on se préoccupe de faire profiter l'ouvrier et le tout petit propriétaire des campagnes des institutions philanthropiques dont jouissent l'artisan et le prolétaire des villes.

Avant de démontrer l'avantage que la ligue socialiste agraire saura tirer d'une telle disproportion dans la répartition des secours, esquissons le contraste qui ressort, en hiver surtout, entre nos cités et nos villages. Rien de plus diamétralement opposé : ici des voies larges, superbes et propres; pour pavage, un bois tendre, odorant, afin que les bruits de la rue, mêlés à ceux d'un incessant roulement de voitures, ne troublent pas le cerveau de l'homme studieux, le banquier dans ses spéculations financières, l'acteur dans ses tirades, le député dans la préparation de ses impromptus,

et jusque dans leur sommeil, l'homme et la femme du monde qui font de la nuit le jour et du jour la nuit. Puis, c'est l'électricité, jetant sur ses obscurs blasphémateurs les torrents de sa lumière argentée ; des équipages transportant, avec un joyeux tintement de grelots, un monde élégant — trop repu parfois — aux théâtres en vogue ou aux cabarets à la mode. Et, comme rien ne manque dans nos grandes cités, de grasses rôtisseries s'éclairant chaque soir de flammes rougeâtres, afin de mettre à la portée du petit bourgeois et de l'artisan un morceau de la dinde fumante ou de l'oie traditionnelle.

Du côté des déshérités et des bohèmes, en faveur desquels la Providence a formé les grands centres de population, voici pour les abriter un asile de nuit d'où ils partiront le matin réconfortés, sans qu'il leur soit réclamé un centime. Le malheureux passant qu'écrase un omnibus se voit transporté d'office, par les voitures d'une ambulance urbaine, à l'hôpital où, gratuitement, il est opéré au besoin par les plus grands praticiens. On trouve même à Paris, m'a assuré un médecin, des personnes jouissant d'un revenu assez élevé qui se font admettre dans un hospice afin de s'y faire soigner sans frais, ou pour ne payer qu'une pension d'un coût dérisoire. Sans nombre enfin

sont les orphelinats, les refuges, les crèches, les maternités, les maisons de secours, les asiles de nuit que l'assistance publique et privée a créés pour venir en aide aux malheureux prolétaires des villes.

*
* *

Passons aux champs.

Là, au milieu du silence solennel d'une campagne ensevelie sous la neige, s'élèvent les maisons d'un bourg ou d'un village. La nuit, une nuit glacée, les enveloppait encore quand l'Angélus du matin en fit sortir les habitants du lit. Nul travail des champs ne les appelle pourtant au dehors, mais la vieille et saine coutume d'être de bonne heure debout les y oblige.

Le paysan qui ne possède ni bétail ni terre les imite par accoutumance, quoique le propriétaire aisé, qui pendant l'été le loue à la journée, s'en abstienne tant que sévit la saison dure — doublement dure pour ce malheureux, s'il n'a pas su être prévoyant et économe.

Après les soins de propreté et de nourriture qu'exigent les bêtes — le plus souvent une vache, une chèvre, quelques poules, — hommes et femmes se mettent à l'ouvrage, après une collation légère. Celles-ci font le ménage, lavent le linge et rapiè-

cent les vêtements de labeur ; les hommes réparent l'intérieur du logis, délaissé pendant la belle saison ; ils remettent à une fourche son manche brisé, pendant que d'autres, avec un osier entretenu flexible en le recouvrant de terre, fabriquent des paniers dont ils auront le débit, si eux-mêmes ne les utilisent pas. La nuit, la longue nuit d'hiver descend vite sur la campagne glacée et silencieuse. Le paysan n'en entend pas moins sonner avec bonheur un nouvel Angélus, celui du soir, voix céleste et amie, qui, en été, lui annonce l'heure du repos. Elle est donc enfin terminée, cette grise journée sans un travail vivifiant au grand air ! Le travail, oh ! il ne se plaindra jamais d'en avoir trop.

Qu'à la suite d'une gelée tardive, d'une grêle meurtrière, ses peines restent sans récompense, il ne perdra pas son temps à se lamenter, mais il songera tout de suite au moyen de réparer le désastre.

— Comment ferez-vous ? m'est-il arrivé de demander à un cultivateur en contemplation devant son champ dévasté.

— Pardi ! l'on va recommencer, et jusqu'à ce que cela vienne à bien, on se serrera le ventre !

Et c'était tout : nulle imprécation contre Dieu, ni contre les hommes.

*
* *

Comment se passent sous le chaume les veillées de ces jours d'hiver, qui sembleront trop sommairement tracées à qui n'a pas eu l'occasion d'en observer la simplicité et la monotonie? Elles sont — est-il nécessaire de le dire? — sans comparaison possible avec ces veillées joyeuses qui, dans les villes, ne sont que la continuation du jour, un prétexte à réunions et à sauteries sans fin.

La nuit est tout à fait tombée. La cloche de la petite église du village s'est tue.

« A la soupe! » crie alors la ménagère. Et la famille se range autour d'une table sans nappe, mais qu'éclaire une lampe à essence fumeuse, à la flamme incessamment tourmentée. Chacun des membres présents a devant lui une « platée » de soupe, soupe le plus souvent sans viande par les froids rigoureux, et qui se compose de choux, de pommes de terre, de beurre, de sel et de larges tranches de pain. Si, à l'occasion d'un saint à fêter, les femmes sortent du four une galette au fromage sentant bon et dorée, l'assiette est aussitôt retournée et reçoit sur son dos luisant et bien essuyé le savoureux supplément. Du vin, quelque-

fois, mais dont la dose est calculée sur la somme du travail fait dans la journée. Pour dessert, un morceau de fromage, mais détaillé si menu au couteau, qu'on se demande par quel miracle de patience il peut faire si longtemps les délices de celui dont l'énorme pouce le tient fixé sur son pain. Délices, ai-je dit, et je ne me rétracte pas.

Parisiens, vous qui déjeunez chez Voisin, dînez chez Durand et soupez à la Maison d'Or, vous ne parviendrez jamais à en faire goûter de semblables à vos palais blasés. Que de fois, en dépit des prix fabuleux dont votre addition est chargée, ne dites-vous pas amèrement au garçon attristé que vous avez fait un dîner exécrable ! Jamais vous n'entendrez un paysan se plaindre de l'uniformité et de la pauvreté de son menu.

Loin de la présence du bourgeois citadin, qu'en général il déteste, l'homme des champs cause volontiers avec les siens ; s'il est marié, s'il a des garçons et des filles, des domestiques jeunes et alertes, une vachère, porchère ou bergère en condition chez lui, tous étant assis à sa table selon une coutume patriarcale, les langues ne chôment pas. Leur état d'âme n'est pas compliqué ; il s'y trahit par des causeries sur l'apparence des récoltes futures, sur les résultats de celles qui viennent de finir, sur la maladie qui menace une bête du

cheptel ; puis on cause de la foire prochaine, de ce qu'il sera nécessaire d'y vendre et d'y acheter ; des redevances, si c'est un fermier, qu'il faudra compter au propriétaire du domaine dont il a la charge.

*
* *

Sauf dans quelques départements industriels, bouche close sur les questions politiques et religieuses. Dans tous ceux du Centre, sur cent paysans quatre-vingt-dix ignorent le nom du Président actuel de la République. Celui de M. Carnot n'y est devenu populaire que lorsque se répandit dans le monde entier la nouvelle de sa fin lamentable. Les questions religieuses leur sont, s'il est possible, encore plus étrangères que les questions politiques. Cependant, tout en faisant appeler le curé à l'église pour un baptême, un mariage, ou même dans sa maison s'il s'y trouve un malade à administrer, le paysan doit secrètement tenir le prêtre en petite estime, par le seul motif qu'il ne le voit jamais travailler de ses deux mains. Il professe à l'égard des classes au-dessus de la sienne une réelle considération, surtout si l'homme qui lui est supérieur par la richesse et l'éducation garde vis-à-vis de lui et des siens sa dignité. Il appellera « diseur de riens » et comédien celui qui déroge, descend

au-dessous du rang qu'il occupe pour lui plaire et le faire servir à une ambition qu'il croit habilement voilée. Les aspirants à la députation en savent quelque chose. Le paysan est malin, disent-ils. Non; le paysan ne veut pas être leur dupe.

*
* *

Il est neuf heures. La vaisselle est lavée, remise en place; le pain est déposé dans la huche dont le couvercle se referme avec bruit. La lumière s'éteint. C'est l'heure silencieuse du sommeil, pas avant cependant que la généralité des femmes et des enfants, les hommes quelquefois, n'aient fait la même prière qu'ils avaient déjà faite au lever du jour.

Mais qui donc, la lanterne à la main, les sabots aux pieds, malgré la neige qui tombe à gros flocons, l'aboiement des chiens qui se propage tristement au loin, se dérobe au repos et s'éloigne du logis sans que personne s'y étonne de cette sortie tardive? C'est un homme ou une femme qui va veiller un malade. Comment, dans un village où il n'y a ni sœurs grises, ni infirmières de profession, feraient les pauvres gens qu'un accident ou que de longues souffrances condamnent à garder le lit ? Il faut bien que mutuellement on s'y prête

aide et secours. Que de malheureux verraient leur existence s'éteindre d'une façon misérable, sans ce voisin charitable qui vient s'installer à leur chevet? Certes, les familles — s'ils en ont — les veillèrent longtemps, mais les forces humaines ont des limites, et c'est en se relayant qu'ils suppléent au garde-malade ou à la sainte sœur de charité absente. Et cela, sans ostentation, sans salaire, très chrétiennement, sans souvent même le coup d'œil reconnaissant de celui qui agonise.

L'aide que les gens pauvres des campagnes se prêtent entre eux ne se borne pas à des actes de secours mutuels. Dans bon nombre de bourgs et de villages, lorsque vient le moment des vendanges, de la récolte du blé, de sa mise en grange ou en batteuse, il arrive qu'un petit propriétaire, tout réduits que soient son champ et sa vigne, ne peut suffire à la besogne. Il n'est pas non plus assez riche pour se donner le luxe d'ouvriers qu'il lui faudrait payer à la journée. Il fait appel alors à ceux de ses voisins qui se trouvent dans une situation aussi humble que la sienne. Ceux-ci y répondent aussitôt, sachant bien qu'ils seront à leur tour secondés par leur obligé.

Parcourez les villes de France; voyez les prolétaires qui y vivent soit de leur travail, soit d'aumônes; demandez-leur si entre eux ils pratiquent

une semblable solidarité? Vous connaissez déjà leur réponse : « C'est une assistance, diront-ils, plus ou moins publique qui, parmi nous, remplace l'assistance fraternelle du paysan. »

*
* *

Et puis le paysan, comme le pauvre honteux des villes, a sa fierté : il lui répugne de solliciter des secours, mais avec cette différence que, fréquemment, le pauvre honteux des cités se suicide en entraînant les siens dans son désespoir, tandis que le déshérité de la campagne lutte jusqu'à l'épuisement de ses forces.

Il y a certainement à Paris, ainsi que dans d'autres grandes agglomérations d'individus, des familles dont la moralité peut être comparée à celle qui règne dans les intérieurs rustiques ; mais il me semble impossible que ces familles soient aussi nombreuses dans les villes que dans les campagnes, les premières étant exposées à plus de tentations et leurs combats pour la vie plus rudes à soutenir. Et s'il en est ainsi, n'est-ce pas aux champs qu'il serait préférable de vivre? Oui, pour l'homme jouissant d'une certaine aisance, mais non pour un ménage pauvre et chargé de famille. Un jour, le prolétaire abandonnera son

champ, son champ qu'il aime tant, mais qui ne peut plus le nourrir. S'il hésite à le quitter, des hommes intéressés à s'affilier tous ceux qui souffrent lui crieront : « Viens avec nous si tu es dans le besoin, nos villes ont des institutions de charité qui te viendront en aide ; des asiles recevront ta femme, tes enfants ; des femmes du meilleur monde apporteront à ceux-ci des jouets et des vêtements chauds ; vous aurez des bons de pain, de soupe, et même du travail s'il vous prend fantaisie d'en vouloir. Qui donc, dans vos campagnes, songerait à vous assister d'une façon aussi large ? Suivez-nous donc ! »

Si l'on ne voit pas où peut aboutir un tel programme lorsqu'il est distribué à profusion dans des campagnes qui crient misère ; si l'on ne devine pas l'effet qu'il produit sur des esprits simples lorsqu'il est commenté par d'ardents révolutionnaires, c'est qu'on veut faire le jeu de ceux qui cherchent à dépeupler nos champs pour augmenter les prolétaires déjà si nombreux de nos villes.

III

DU GUESCLIN A SAINTE-SÉVÈRE

I

Il faut parcourir le centre et le sud-ouest de la France pour avoir la notion des traces que les Anglais y laissèrent à la suite de la guerre dite de la succession de Bretagne ou des deux Jeanne. Ces vestiges s'y rencontrent à chaque pas sous des aspects bien différents.

Par exemple, à Angoulême, où vécut pendant l'occupation anglaise le prince de Galles ou prince Noir, l'une des rues les plus populeuses est encore appelée rampe Chandos, nom du fidèle lieutenant d'Édouard III, d'Angleterre. Non loin de la Châtre, en Berry, s'élève à peu près intacte la superbe forteresse du Lys-Saint-Georges, construite en souvenir d'une alliance qui ne fut qu'éphémère entre les Lys de France et le saint

protecteur de la Grande-Bretagne. En maintes campagnes, vous trouverez presque toujours une voie large, devenue pâturage communal, et portant la désignation bien caractéristique de « chemin des Anglais ». Il n'est guère de village où le sang anglo-saxon n'ait laissé un type de paysan aux yeux bleus, aux cheveux d'un blond ardent, aux longues dents et aux fortes mâchoires, preuve à peu près certaine que des famille d'outre-Manche venues pendant l'invasion ont fait souche. Jean Talbot, le général anglais si souvent cité dans les guerres contre Charles VI et Charles VII, a laissé parmi nous également plus d'un homonyme.

Ils sont nombreux, les vieux manoirs, les vieux donjons aux murailles croulantes, qui invitent à faire revivre par d'attachantes études cette époque douloureuse. C'est comme un appel incessant vers le passé.

Un des plus empoignants épisodes du moyen âge est celui évoqué par l'aspect d'une tour en ruine, couronnée de vieux lierres, seul débris de ce qui fut un des points les mieux fortifiés de France, la ville de Sainte-Sévère. Elle était à triples murailles que baignaient des eaux profondes, et que des donjons aux sommets élancés flanquaient sur ses angles. On la considérait comme imprenable, et cependant, en l'an de grâce

1372, Bertrand Du Guesclin, le grand connétable, en un seul et irrésistible assaut, l'enleva aux Anglais.

Ce brillant fait d'armes, cette date si simple, marque le commencement de l'évacuation par les ennemis de la France de l'une de nos plus belles provinces, celle du Berry. Elle se continua sans trêve, cette glorieuse libération du territoire, jusqu'à la mort de Bertrand.

Un demi-siècle plus tard, Jeanne d'Arc reprenait l'œuvre commencée par Du Guesclin. Pourquoi le premier libérateur a-t-il reçu moins d'hommages que le second ? Est-il possible de les séparer dans le tribut de reconnaissance que nous leur devons ? Comment ne pas être frappé de cette inégalité, et du courage, de l'élévation des sentiments, de l'amour de la patrie qui, d'une façon presque identique, remplissaient ces deux âmes chevaleresques?

Au moment même où quelques voix justement indignées font entendre une protestation contre l'abandon dans lequel est laissé le monument élevé en Lozère à la mémoire du héros breton, rappeler les services qu'il a rendus à la France n'est pas sans utilité.

Il faut lire Froissart, les ballades du trouvère Cuvelier, les chroniques de Saint-Denis et les

poésies publiées par M. Francisque Michel à la suite de son édition de la chronique en prose de Du Guesclin, pour connaître la popularité dont a joui de son vivant le connétable. Les hommes l'adoraient à un point tel qu'il eût été difficile qu'ils fissent davantage pour Dieu lui-même s'il fût descendu sur terre. Et les femmes? Il n'est pas de filles, disait le connétable à Bordeaux, lorsque, prisonnier des Anglais, il fixa lui-même sa rançon à cent mille doublons d'or, qui, sachant filer, ne voulussent filer jusqu'à ce que je sois sorti de vos lacs. »

Aujourd'hui, les hommes n'adorent plus les héros, et les femmes ont cessé de filer, quoique, pour soulager prisonniers et blessés leur charité fasse merveille; mais les uns et les autres doivent se souvenir des grandes choses que Du Guesclin fit pour la France, afin d'empêcher que les monuments perpétuant son souvenir ne cessent d'être entretenus avec un soin patriotique.

II

La jeunesse de Bertrand Du Guesclin ne fut pas heureuse : il naquit laid, et le père et la mère lui en gardèrent longtemps rancune. Comme il arrive à l'oiseau malingre ou difforme d'une nichée, Bertrand ne reçut ni tendres becquées ni douces caresses.

Dès qu'il put enfourcher un cheval et tenir d'une main ferme une lance, les choses changèrent. Trop pauvre pour acheter une armure, il s'en fit prêter une et, dans un tournoi qui eut lieu à Rennes en 1338, il désarçonna les chevaliers qui osèrent se mesurer avec lui. Messire Regnauld Du Guesclin, son père, un des meilleurs jouteurs de la contrée, qui se trouvait aussi dans la lice, voulut combattre ce grand vainqueur ; mais le

fils, dont le visage était resté caché jusque-là sous la visière du casque, déclina cet honneur et se fit connaître. Messire Regnauld vint tout rayonnant d'orgueil féliciter son fils, jurant qu'il ne le traiterait plus aussi vilainement qu'il l'avait fait.

Bertrand, devenu tout à fait homme, embrassa la cause de Charles de Blois et, plus tard, celle de Jeanne de Penthièvre, sa veuve, contre le comte de Montfort, qui, en mourant, légua ses prétentions à la succession du duché de Bretagne à sa femme Jeanne. Les Anglais la soutenaient.

Bertrand, se battant nuit et jour sur les lieux même du litige, généreux avec excès, distribuait sans compter, à ceux qui marchaient avec lui, les dépouilles des vaincus, armures et trésors. Se trouvant un jour à court d'argent pour payer ses partisans, il n'hésita pas à dérober et à vendre les bijoux de sa mère. Celle-ci s'en montra très courroucée ; mais, peu de jours après, Bertrand, revenant près d'elle, s'agenouilla, implora son pardon et lui rendit au centuple ce qu'il lui avait pris :

..... la chose tant ala,
Que Bertrand li gentil à sa mère donna
Pour un denier vingt sols de ce qu'il emprunta.

Après l'hiver de 1353, Du Guesclin fut fait

chevalier. Cherchant aussitôt une nouvelle aventure dont il pût acquérir honneur, il se déguisa avec quelques-uns de ses hommes en bûcheron et s'approcha du château de Fougeray, occupé par les Anglais. Il arrive en chantant; les portes sont ouvertes sans défiance, les chaînes détendues et le pont-levis baissé. D'un coup d'épée, il tue le guichetier et lance son cri de guerre : « Guesclin! » Mais la garnison accourt et se bat en désespérée. L'armure du nouveau chevalier est brisée ; le sang ruisselle et couvre la face du héros. La victoire se décide pour lui et l'ennemi se rend.

Après la désastreuse bataille de Crécy, nous retrouvons Du Guesclin au siège de Rennes. Sa bravoure y fut telle qu'il attira sur lui les yeux de toute la France. Il s'y battit d'abord en combat singulier avec messire Guillaume Blancbourg, frère du gouverneur de Fougeray, qui avait péri de sa main ; puis avec un gentilhomme du nom de Guillaume Troussel, et enfin avec sir Thomas Canterbury. Vainqueur dans ces trois combats qui devaient être mortels, Du Guesclin fit grâce de la vie à ses adversaires.

En 1364, il prend en Bretagne, qu'il n'a pas encore quittée, les châteaux de Pestivieu et de Trougof. Le gouverneur, un Anglais, qui commandait cette dernière place depuis quinze ans, la livra à la

seule nouvelle que Pestivieu avait été investi. Rolleboise, un très fort château sur la Seine et à une lieue de Mantes, est par lui enlevé d'assaut. Mantes se rend le 7 avril de cette même année; Meulan l'imite. Enfin, à Cocherel, sur l'Eure, le 16 mai 1364, il bat les Navarrais, commandés par le captal de Buch, et que Charles le Mauvais avait envoyés pour soutenir de prétendus droits au duché de Bourgogne.

III

Lorsque le malheureux roi Jean mourut prisonnier en Angleterre, la France était en pleine anarchie. Ce qu'on appelait les Grandes Compagnies, c'est-à-dire un assemblage de bandits anglais, gascons et allemands, commettaient d'horribles excès. Elles étaient commandées par des chefs qui se qualifiaient les « amis de Dieu et les ennemis des hommes ». Charles V, roi de France et successeur de Jean, envoya contre elles, en Normandie, Du Guesclin et le maréchal de Boucicaut ; sur la Loire, le duc de Bourgogne et autres gentilhommes de grand renom furent chargés d'une mission semblable. Peu à peu, l'ordre se rétablit et les Compagnies abandonnèrent la plupart de leurs repaires.

Du Guesclin, qui ne pouvait rester longtemps sans donner des horions ou en recevoir, prit ce qu'il y avait d'honnête dans ces aventuriers et, à l'instigation du roi Charles V, les conduisit en Castille combattre les Anglais devenus les partisans de Pierre le Cruel.

Mal en prit à Bertrand, car à une seconde entrée qu'il fit en Espagne, il tomba entre les mains du prince Noir, qui l'enferma durement à Bordeaux ; il l'eût volontiers oublié dans sa prison sans l'intercession très noble du sire d'Albret et de deux seigneurs anglais, Chandos et sir Hugues Calverly.

Quelle étrange et chevaleresque époque ! La princesse de Galles, femme du prince, grande admiratrice de nobles actions, voulut recevoir le Breton à sa table et, pour l'aider à payer sa rançon, elle lui compta dix mille écus. Du Guesclin se jeta aux genoux de sa bienfaitrice en lui disant plaisamment : « Madame, j'avais cru jusqu'ici être le plus laid chevalier de France, mais je commence à avoir meilleure opinion de moi, puisque les dames me font de tels présents. » Le prince dut renoncer à lui faire jurer qu'il ne le combattrait plus.

La guerre d'Espagne terminée, les Grandes Compagnies, que le prince Noir y avait conduites

de son côté pour combattre Henri II de Castille, rentrèrent en France. C'était au commencement de 1368. Elles traversèrent la Loire, se jetèrent sur la Champagne, couvrant le pays de ruines. Quelques-uns des pillards qui en faisaient partie tombaient-ils entre les mains des soldats du roi de France, les prisonniers répondaient sans vergogne qu'ils avaient été envoyés en Champagne par le prince.

Ces pillages furent une des raisons principales que Charles V mit en avant pour citer le prince Noir à comparaître devant la Chambre des pairs, à Paris. Après les désastres de Crécy et de Poitiers cette citation causa partout une grande surprise. Édouard III et son fils comprirent tout de suite qu'une nouvelle guerre entre la France et l'Angleterre était inévitable.

Charles, d'ailleurs, s'y était préparé ; la noblesse gasconne semblait gagnée à sa cause ; il savait que les trois quarts de l'Aquitaine prendraient les armes pour lui ; que les habitants de la Saintonge, du Poitou, de l'Aunis, du Quercy, du Limousin et du Rouergue, provinces occupées par les Anglais, détestaient les vainqueurs : ils s'y étaient montrés peu sociables, hautains et durs au peuple. Les gentilshommes de ces régions étaient en outre fort irrités de n'avoir ni emplois

ni charges, les envahisseurs se les étant naturellement réservés.

Voulant couper court à une négociation qui pouvait aboutir à la paix, le roi de France résolut de blesser l'orgueil du roi d'Angleterre par une grave insulte. Au lieu de déclarer la guerre à Édouard III par l'intermédiaire d'un prélat ou d'un chevalier, ainsi que c'était l'usage, Charles V fit porter à Londres son défi par un simple marmiton. L'outrage était d'autant plus grossier qu'à cette époque chevaleresque les relations entre ennemis étaient courtoises. Froissart dans ses chroniques, en donne de fréquents exemples.

Du Guesclin, aussitôt libre, était retourné en Espagne. Le roi Charles lui manda de revenir. Tout en se rendant à Paris, où il recevait le titre de connétable, le vaillant chevalier, en compagnie du duc de Berry, faisait capituler Limoges, prenait Saint-Yrieix sur l'Isle et Brantôme dans le Périgord. Après avoir vendu sa vaisselle d'argent comme il avait vendu les bijoux de sa mère, pour se créer des subsides que le roi lui refusait, Du Guesclin arrivait à Vire, rendez-vous de son armée. Après vingt heures de marche forcée, par un temps horrible, il tombait sur les Anglais à Pontvallain, près du Mans ; il les taillait en pièces et faisait leur chef prisonnier.

Depuis Crécy et Poitiers, les Français n'avaient plus osé attaquer leurs ennemis en rase campagne, aussi le résultat de cette victoire fut-il très grand, car il détachait de la cause du roi d'Angleterre bien des villes qui hésitaient encore à se déclarer.

Du Guesclin revint à Paris en triomphateur pour remettre au roi les prisonniers faits à la bataille de Pontvallain. Ils furent laissés libres d'aller et venir, sans autre lien que leur parole. « On ne les mit en prison, en fers, ni en ceps, ainsi que les Allemands font leurs prisonniers, quand ils les tiennent, pour obtenir plus grand finance : maudits soient-ils, ce sont gens sans pitié et sans honneur; et aussi on n'en devrait nul prendre à merci [1]. »

De Paris, le connétable, après une pointe en Auvergne, se rendit en Poitou, accompagné des ducs de Berry et de Bourbon, des comtes d'Alençon, du Perche et de Saint-Pol, de quelques autres nobles chevaliers et d'un nombre considérable de gens d'armes. Il prit les villes de Bressuire, Chauvigny, Montcontour et Montmorillon.

Devant La Rochelle, l'amiral espagnol Boca-

1. Froissard.

negra, venu au secours de cette ville sur la demande du roi de France, battit l'escadre anglaise et s'empara du vaisseau dans lequel était le trésor qu'Édouard destinait au payement de ses troupes. Ceci se passait au commencement de 1372. A la même époque, Aymon Rose humiliait encore notre ennemi devant Harfleur.

Les Anglais occupaient toujours Poitiers ; mais, avant de livrer assaut à cette ville, le connétable voulut s'emparer de Sainte-Sévère, la dernière place forte que l'ennemi eût en son pouvoir dans le Berry. Il s'y présenta avec quatre mille gens d'armes, et, sans perdre une minute, en compagnie des ducs de Berry et de Bourbon, du sire de Clisson et du belliqueux abbé de Malepaye, il étudia les défenses de la ville. Elles étaient considérables : murailles hautes et épaisses, tours et fossés profonds, garnison vaillante et nombreuse.

Un incident de peu d'importance précipita l'attaque. Un homme d'armes de l'armée du connétable laissa tomber par mégarde sa hache d'armes dans les fossés. Il jura de la ravoir, mais non sans prier les sentinelles anglaises de l'épargner et de ne pas tirer de flèches sur lui. Mais les ennemis l'en criblèrent, sans aucun effet cependant, car il avait une armure d'acier à l'épreuve de leurs traits.

L'homme d'armes ayant appelé ses compagnons à l'aide, ceux-ci accoururent au nombre de quatre cents environ, escaladèrent vivement l'escarpe jusqu'au pied du mur et commencèrent l'attaque sans avoir reçu l'ordre de le faire.

Le connétable déjeunait quand on vint lui faire part de ce qui se passait. Aussitôt, et selon son habitude quand une alerte survenait à l'heure de ses repas, il renversa la table avec ce qui était dessus et donna l'ordre à ses lieutenants de continuer la lutte. A l'un, il enjoignit de battre les tours, à l'autre de faire brèche à la muraille, aux archers et arbalétriers de viser les assiégés qui, de leur côté, accouraient en foule sur les remparts. La défense des Anglais fut aussi héroïque que l'attaque des Français fut impétueuse. Du Guesclin y montra les ressources de son expérience et une bravoure qui transforma les siens en « lions crêtés ». On le voyait partout, il dirigeait tout, prévoyait tout. Un archer s'étant plaint de n'avoir que de l'eau à boire dans une telle « emprise », le sommelier du connétable reçut l'ordre d'amener des tonneaux de vin et d'en distribuer le contenu aux combattants.

Les Anglais, devant l'impétuosité des assiégeants, sollicitèrent une suspension d'armes qui leur fut accordée ; ils en profitèrent pour deman-

der de quitter la ville avec tous leurs biens et leurs alliés, et de plus, réclamant une somme de trente mille francs contre la livraison de Sainte-Sévère et de son château. L'offre fut repoussée et l'assaut fut repris avec un nouvel acharnement.

Le fougueux abbé de Malepaye pénétra l'un des premiers dans la place par une brèche. Ayant vu non loin de la muraille une grange remplie de paille et de foin, il s'empressa d'y jeter une torche et d'attiser l'incendie. Les assiégés cherchèrent à l'éteindre, mais pour cela ils divisèrent leurs forces, et les Français en profitèrent pour faire irruption dans la place.

Le butin procura aux vainqueurs des sommes très fortes, car Sainte-Sévère était le dépôt où les grandes compagnies avaient amoncelé leur blé, leur farine, des monnaies d'or et d'argent, des épées, des casques, et, en grandes piles, du drap et du linge. Selon la coutume, les prisonniers anglais furent rançonnés, puis on les laissa partir. Il restait à régler le sort des alliés des Anglais, des Français, hélas ! Lorsque, aussitôt après le combat, le duc de Berry voulut féliciter les soldats au nom de son père le roi de France, du vin fut apporté devant le connétable, qui refusa d'en boire. « Bertrand, lui dit le duc, que ne prenez-vous du vin ? Doutez-vous que votre chair ne soit

ci empoisonnée ? — Je suis prêt à obéir à vos commandements, répondit Du Guesclin, mais j'ai fait un vœu que je ne voudrais pas violer, et le voici : Vous savez que beaucoup de Français ont été pris dans cette ville, qui ont aidé à prolonger ce siège, et de la main desquels maint vaillant homme a perdu la vie. Par ce motif, j'ai fait vœu et promis de ne boire ni manger tant qu'il y en aura un seul de vivant. — Ce vœu, je le fais aussi ! » s'écrie le duc. Et les prisonniers, traîtres à leur roi et à leur patrie, furent amenés devant Du Guesclin, puis pendus par les valets de l'armée aux arbres des abords de la ville.

IV

La reddition de Sainte-Sévère, la rapidité de sa chute, eurent aussi bien en France qu'en dehors du royaume un retentissement très grand. Le prestige des armes ennemies s'évanouissait et n'effrayait plus que les enfants. On s'étonnait de l'avoir si longtemps subi.

Lorsque le Berry fut nettoyé de tout élément étranger, Saint-Jean-d'Angely, Angoulême, Taillebourg et bien d'autres villes fortes se rendirent. Une campagne de quatre à cinq mois suffit pour la libération du Poitou, de l'Aunis et de la Saintonge. Au printemps de l'année 1374, Cognac, la dernière ville que les Anglais eussent sur la Charente, « se tourna française ». Vers cette même date eut lieu la sanglante bataille de Chiré,

gagnée par le connétable sur les Anglais. Ceux-ci y perdirent trois cents gens d'armes tués, plus trois cents chevaliers ou écuyers de renom qui, faits prisonniers, durent payer des rançons vraiment considérables pour l'époque.

Cette série de victoires, d'assauts heureux, de villes se rendant à merci, fut aussi glorieuse pour la France et Du Guesclin qu'elle fut humiliante pour l'Angleterre et le roi Édouard. Une grande amertume devait cependant être épargnée à ce monarque. Il venait d'expirer, lorsque la flotte franco-espagnole dévasta la côte méridionale de son royaume. L'île de Wight fut saccagée; brûlées, les villes de Yarmouth, Darmouth, Plymouth, Winchelsea et Lewes. Henri Martin fait remarquer que les escadres alliées firent au royal défunt de sinistres funérailles.

Mais le moment approchait où la France allait aussi avoir son jour de deuil.

Du Guesclin, envoyé en Languedoc pour y remplacer le duc d'Anjou dont les exactions ruinaient le peuple, mit le siège, aussitôt après son arrivée dans la province qu'il devait gouverner, devant la forteresse de Châteauneuf-Randon, située à cinq lieues de Mende. Elle était occupée par une très forte garnison et munie de moyens de défense sérieux. La résistance des assiégés se

maintint longtemps opiniâtre, et Du Guesclin, piqué au jeu, jura qu'il ne quitterait le pays qu'après avoir obtenu une reddition complète. La résolution du connétable ayant été rapportée à l'ennemi, et celui-ci sachant par expérience que le héros breton ne manquait jamais à son serment, offrit de capituler si, à une époque déterminée, la place n'était pas secourue. La proposition fut agréée et, comme garantie de l'engagement, des otages furent conduits au camp français par les Anglais.

On était au mois de juillet; de fortes chaleurs sévissaient. Du Guesclin, après un rude jour d'assaut, prit un bain dans les eaux glacées d'une petite rivière qui coule au fond de la vallée que domine Châteauneuf-Randon. Cette imprudence lui fut fatale, car il expira le 9 juillet 1380, presque aussitôt après l'avoir commise. Il avait soixante et un ans.

Les assiégés, qui avaient promis de ne se rendre qu'à lui seul, tinrent parole et déposèrent les clefs de Châteauneuf-Randon sur son lit de mort.

Ce fut un deuil universel, tant chacun l'aimait, et ses soldats le pleurèrent, car il s'était souvent appauvri pour eux. Dans leurs ballades, les poètes le chantèrent, et le peuple, pendant plusieurs siècles, en parla avec attendrissement; il

se souvenait que la vaillante épée du connétable l'avait délivré du pillage des Grandes Compagnies, comme elle avait affranchi la France des Anglais.

. . . . . .

Entre Mende et Langogne, dans un des sites les plus désolés de la Lozère, non loin d'un ruisseau et à quelques centaines de mètres des ruines de Châteauneuf-Randon, s'élève, sans art, un informe monument commémoratif du lieu où mourut le connétable et où sa tente se dressait. Cela manque de caractère, de grandeur, et c'est incessamment souillé par les immondices d'une auberge voisine, un ancien relais de poste appelé l'Habitarelle.

Visitez ce triste lieu, comme je viens de le faire ; relisez Froissart, et vous joindrez certainement votre voix à celles qui demandent la restauration du monument de Du Guesclin.

IV

AGNÈS SOREL A MEHUN-SUR-YÈVRE

Aussitôt après la bataille de Poitiers en 1356, et avec la captivité en Angleterre du roi Jean, dit le Bon, l'histoire de la province du Berry reste comme ininterrompue, disparaissant sous les désastres qui s'abattent sur elle. Au nom du prince Noir, les Anglais occupent Vierzon, qui ne revint définitivement à la France qu'en 1370 ; la ville d'Aubigny, dans le Cher, de l'apanage de la maison d'Évreux, est prise par escalade ; il en est ainsi du château de Gordon sur la Loire et de la riche abbaye de Saint-Satur ; l'Anglais occupe Palluau, Buzançais, Chabris, Briantes, les châteaux de Montrond, du Chassin, du Lys-Saint-Georges et bien d'autres. On fait la guerre dans ce qui est toujours appelé le Berry, soit au nom

du prince de Galles, soit au nom du roi de France. Les seigneurs se battent pour leur propre compte, sans distinction de bannière, et l'on voit un Guillaume de Barbançon, seigneur de Sarzay, s'emparer de La Châtre à la tête de quarante lances, et y commettre mille infamies. Les paysans, que leurs seigneurs ne protègent plus, se réunissent en bandes, créent ce qu'on appelle la Jacquerie, et pillent, tuant quiconque n'est pas assez fort pour se défendre.

Lorsque fut signé, en 1360, le calamiteux et humiliant traité de Brétigny, l'Angleterre stipula que les forteresses du Berry et du Bourbonnais seraient restituées au roi de France, Jean le Bon; beaucoup de ceux qui les détenaient ne voulurent pas les rendre, et les plus tenaces furent les soldats de fortune qui disaient les garder par ordre du roi de Navarre, Chales le Mauvais. Jean, pour dédommager son troisième fils auquel il enlevait le Poitou pour le donner aux Anglais, détacha le Berry de la couronne et le lui donna en apanage.

C'était presque défaire ce qui avait coûté tant d'efforts, d'argent et de ruse à Philippe Ier et à Saint Louis.

A cette occasion, la province fut érigée en duché-pairie, et, depuis lors, elle resta l'apa-

nage des enfants royaux, sauf à revenir à la couronne quand se produirait un manque d'héritiers mâles.

Voici la liste de ceux qui en bénéficièrent. Le premier titulaire étant mort sans enfants, Charles VI donna l'apanage à Jean, son deuxième fils, et à la mort de celui-ci, à son quatrième fils, Charles, comte de Ponthieu, depuis Charles VII. Le frère de Louis XI, le duc Charles, en hérita en 1461 ; à sa mort, il revint à François de France, son troisième fils, puis à Jeanne, femme de Louis XII.

En 1517, le duché fut donné à Marguerite de Navarre, sœur de François Ier. La sœur d'Henri II, Marguerite de Savoie, l'obtint ensuite de 1550 à 1576 ; puis, François de France qui prit le titre de duc d'Anjou, et mourut en 1584. Henri IV l'accorda en usufruit à la veuve de son prédécesseur, après quoi le duché fut rattaché à la couronne pour ne plus s'en séparer, quoique plusieurs princes du sang aient encore porté le titre de duc de Berry. « Chose étrange, dit M. Raynal, jusqu'à la révolution de 1789, aucun des princes qui l'obtinrent par suite de concessions personnelles ne laissa de postérité ; comme si, par une loi mystérieuse, la province, qui avait donné tant de preuves de sa fidélité à

la couronne, n'avait jamais dû en rester longtemps détachée[1] ».

Le second duc de Berry, Jean, en otage à Londres, ayant obtenu d'Édouard III un sauf-conduit, passa le détroit et vint prendre possession de la province dont, pendant soixante ans, il devait garder le titre et la jouissance. Il la ruina, car ardent amateur d'objets d'art, de riches ciselures, de reliques précieusement enchassées, grand constructeur, grand jouisseur et dévot avec cela, il puisa dans toutes les poches en pressurant le pays autant qu'il lui fut possible de le faire.

Comme à peu près tous les Valois, le duc Jean de Berry aimait à bâtir. Quand à Paris, son royal frère, Charles V, élevait le château du Louvre, le Pont-Neuf, la Bastille, sans compter les résidences royales édifiées hors de la capitale, le duc Jean, à Bourges, augmentait les dépendances et les fortifications de la Grosse-Tour ; il commandait aux sculpteurs de tailler dans la pierre le drame religieux qui ennoblit le portail de Saint-Étienne ; il reconstruisait le château de Concressault, et se bâtissait un palais qui fut une merveille et qu'il complétait par une autre

1. *Histoire du Berry*, par Raynal.

merveille, la Sainte-Chapelle de la cour de Bourges. Mais où il donna plein cours à sa passion pour le bâtiment, c'est en construisant, vers 1387, le château de Mehun-sur-Yèvre. Les sculptures de cette résidence, ses délicates statues, ses tourelles élancées, ses créneaux et ses mâchicoulis élégants formant galerie tout autour des remparts, ne rappelaient plus rien de l'aspect rébarbatif des sombres forteresses de la féodalité. Près de Mehun, pour les délassements du noble duc, fut créée une garenne où l'on assembla, à peu près comme dans l'arche de Noé, tout animal susceptible d'être chassé à tir et à courre, y compris le chamois. Plus tard, Charles VII et Agnès Sorel firent de ce château leur résidence favorite ; il n'en reste plus que des ruines.

Qui pourra dire ce que sont devenus les meubles, les tapisseries, les tableaux, les livres rares, la riche argenterie et les bijoux qui encombraient la fastueuse résidence de Jean le Magnifique? Magnifique! Le duc précipita les hommes de sa province dans une telle pauvreté, tant de malédictions s'attachèrent à sa mémoire, qu'il eût été plus correct de ne pas le qualifier de la sorte. Avec la misère qui accablait les villes et les campagnes, comment de si riches collections ont-elles pu s'amasser, tant d'édi-

fices splendides s'élever? Par une oppression incessante, la spoliation de quiconque possédait.

Comme la guerre venait d'être déclarée une autre fois en Angleterre, Charles V ouvrit les hostilités dans l'Aquitaine anglaise. Châteauroux et d'autres localités voisines étant alors villes frontières, de grands désastres les frappèrent. Le duc Jean, craignant que ses collections ne fussent mises au pillage et ses bâtisses suspendues, supplia son royal frère de le protéger. Bertrand du Guesclin qui, en ce moment, et contre ses habitudes, ne se battait, ni ne prenait aucune ville d'assaut, fut désigné pour le secourir.

Le duc Jean, non satisfait des revenus qu'il retirait de son duché, se fit donner, en outre, la lieutenance générale de la Guyenne. Il l'exploita, mais d'une façon tellement cynique, que le fils de Charles V, Charles VI, tout fou qu'il était, dut intervenir. Comme le lieutenant général était trop puissant pour être atteint, et qu'il fallait un exemple, c'est un maltotier du nom de Betizac, âme damnée de son maître, qui en servit. Dans l'espoir d'échapper à la justice du roi, Betizac se prétendit hérétique, et par ce fait devint justiciable de l'évêque de Béziers. Celui-ci, sans une minute d'hésitation, le condamna à être brûlé vif. Il mourut, dit Froissart, en criant dans son

agonie : « Duc Jean, on me fait mourir sans raison ! »

La folie du malheureux Charles VI était intermittente : entre deux éclaircies où sa raison reparut, il autorisa la noblesse du Berry à prendre part à deux lointaines expéditions : l'une en Tunisie, l'autre en terre sainte, avec Jean Sans Peur. Dans la première figurent Guy de La Trémouille, Philippe d'Artois, de Linières et de Sainte-Sévère, puis Jean III, comte de Sancerre, et Étienne, tous les deux frères du connétable de ce nom, Le Borgne de Cluys et Philippe de Chauvigny. Plusieurs de ces chevaliers batailleurs moururent sur la plage africaine. Dans la seconde, je retrouve encore les noms de Philippe d'Artois, Guy de la Trémouille, maréchal de Boucicaut, messire Philibert de Naillac, seigneur du Blanc, de Châteaubrun et de Gargilesse, Hélion de Naillac et Louis de Culant. En 1403 s'éteignit à Paris, l'une des plus grandes illustrations du Berry, Louis de Sancerre, connétable de France. En mourant, Du Guesclin lui avait remis, comme au plus digne, l'épée qui était l'insigne de cette dignité. « C'était belle chose, dit Juvénal des Ursins, de l'entendre, quelques heures avant sa mort, remercier Dieu de ce qu'il l'avait préservé de tant de périls où il avait été, de mort sou-

daine, de guerre et autrement. » Il fut enterré à Saint-Denis, à côté de Du Guesclin, son émule en bravoure et en loyauté. « Enffans, disait-il à ses soldats, gaignés bel et perdés bel, c'est-à-dire que, en quelque estat que un homme se trouve, il doit toujours faire son honneur. »

Bayard, Du Guesclin, Chauvigny, Louis de Sancerre, le chevalier d'Ars, voilà les grands noms qui perpétueront à jamais la bravoure chevaleresque de la noblesse berrichonne à cette époque. Les rapines de quelques hobereaux, quelques blasons ternis par des chevaliers félons, n'en pourront amoindrir jamais la loyauté et le fier caractère.

La lutte entre la France et l'Angleterre était à peine suspendue depuis peu d'années, qu'éclata la guerre civile entre Armagnacs et Bourguignons. Elle eut son effet jusqu'en Berry. C'est alors qu'on vit le roi de France, Charles VI, faire le siège de la ville de Bourges pour mettre à la raison le magnifique duc Jean, qui s'était allié aux Armagnacs. Elle dut ouvrir ses portes. Le duc fut contraint, pour payer ses frais de guerre, de vendre à des juifs tout ce qu'il possédait en diamants, rubis, saphirs, camées antiques et tableaux. Ce n'était qu'un commencement de ses restitutions. Les Anglais qui, commandés par

le duc de Clarence, étaient venus, sur leur demande, au secours des rebelles, leur firent, en gens pratiques, chèrement payer leur aide. Ils réclamèrent trois cent vingt mille écus d'or au duc d'Orléans. Celui-ci, ne pouvant s'exécuter, donna en otage Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, lequel resta vingt-deux ans en captivité à Londres. Guillaume Le Bouteiller de Senlis, seigneur de Saint-Chartier, Ville-Dieu, Neuvy et Pailloux, tous fiefs situés en Berry, fut contraint de vendre ses domaines pour « rembourser aux frais de prison et moyenner sa délivrance ». Non satisfait par tant de sacrifices, le roi Charles V d'Angleterre réclama les duchés de Normandie et de Guyenne, les comtés d'Anjou, de Poitiers, du Maine, de Touraine et de Ponthieu. Le refus qui fut fait à d'exorbitantes prétentions aboutit à la fatale bataille d'Azincourt.

Quant au duc Jean de Berry, auquel revient une grande partie des malheurs du temps, il mourut presque pauvre, dans son hôtel de Nesle, à Paris. Grand nombre des richesses artistiques qu'il avait amassées furent vendues à des trafiquants ou livrées aux Anglais. Au château de Mehun-sur-Yèvre, on découvrit de véritables trésors bibliographiques, dont quelques-uns sont restés les purs joyaux de nos bibliothèques actuelles.

Les plus remarquables sont : le *Livre de Lancelot du Lac*, celui de *Godefroy de Bouillon*, la traduction des *Femmes nobles et renommées* de Boccace, *le Roman de la Rose*, *de la Violette*, *le Testament de Jean de Mehun*, chef-d'œuvre exquis de la miniature, et le *Manuscrit de Jean Froissart*. Cette collection précieuse de manuscrits et de livres est la seule circonstance atténuante qui milite en faveur du duc néfaste. Charles VI donna au fils du duc défunt la province du Berry; ce fils mourut jeune, et la province passa aux mains de son frère Charles. Fiancé à Marie d'Anjou, ce mariage en perspective lui valut, dès l'enfance, la haine de Jean Sans Peur et des Bourguignons.

De même que Bourges avait été au temps de Jules César, l'un des derniers remparts des Gaules, de même, sous Charles VII, dit le Victorieux, cette ville était toute la France. C'est la raison qui fit que l'amant d'Agnès Sorel, la trop célèbre Dame de Beauté, fut ironiquement appelé le roi de Bourges. Le mince royaume de France était menacé de disparaître, lorsqu'une simple fille du peuple, Jeanne la Pucelle, animée du souffle divin qui fait les héros et les martyrs, l'arracha aux mains des Anglais et le sauva des factions qui voulaient le diviser.

Je ne dirai de Jeanne que ce qu'elle fit à

Bourges et dans ce Berry, où, par deux fois, battirent les suprêmes pulsations de la patrie expirante, et dont la capitale a été jusqu'à ce jour préservée de l'occupation étrangère. L'histoire est aussi tenue de rappeler les noms des preux de cette province qui combattirent sous l'oriflamme de la vierge inspirée. Nous en retrouverons quelques-uns déjà connus de nous, et dont les anciens s'étaient illustrés sur maints champs de bataille : George de la Trémouille et Guillaume d'Albret; Jean de Brosse et Philippe de Culan, tous les deux maréchaux de France ; l'amiral Louis de Culan, et Charles de même nom, grand-maître de France; Jean de Prie, grand-panetier, et Jean de Naillac; Jean, baron de Linière, grand-queux de France ; Guillaume de Gamaches, capitaine des Francs-Archers de Berry et de Sologne; Jean de Bar, Raoul de Gaucourt, et Potin de Xaintrailles, nommé bailli du Berry et capitaine de la Grosse-Tour de Bourges en 1437.

Aussitôt après la prise d'Orléans, on trouve Jeanne d'Arc à Gien, avec le roi, et d'où tous les deux partirent pour la cérémonie du sacre. Puis, retour à Bourges, que la Pucelle quitte encore pour aller assiéger Pierre le Moutier et La Charité. L'argent ayant manqué au cours de l'expédition, les bourgeois de Bourges s'imposèrent

pour une somme de treize cents écus d'or; ils les donnèrent en disant « qu'il serait grand dommage pour leur ville et le pays du Berry, si un tel siège était levé pour défaut de paiement de ladite somme ». Malgré ce don patriotique, Jeanne et le sire d'Albret perdirent leur artillerie devant la Charité, qui ne devait retourner à la couronne qu'après la paix signée avec le dauphin, et à la suite du traité passé dans une jolie petite ville des environs de Vichy, Cusset, bien déchue aujourd'hui de son beau renom d'autrefois.

Jeanne est encore à Bourges le 20 décembre 1429; elle y reçoit des mains du roi ses lettres de noblesse. On la voyait continuellement aller de cette ville à Mehun, où il était plus commode à Charles VII de voir Agnès Sorel. La reine, qu'il n'avait pas voulu conduire à Reims aux fêtes du sacre, restait tristement délaissée dans son palais de Bourges. Quant à Jeanne, elle vivait dans la maison d'une dame de Touroulde, veuve d'un receveur des finances. Une foule enthousiaste l'entourait dès qu'elle apparaissait sur le seuil du logis; les femmes la suppliaient de bénir et de toucher les chapelets. « Touchez-les et bénissez-les vous-mêmes, répondait-elle gaiement, ils seront aussi bons. » On la mit en rapport avec une femme hallucinée; après

deux essais infructueux d'hypnotisme auxquels la jeune guerrière s'était prêtée par bonté, elle chassa la visionnaire en lui conseillant de ne s'occuper que de son métier et de sa maison. Ce fut enfin du Berry qu'elle partit pour la fatale campagne qui la fit traîtreusement tomber au pouvoir des Anglais et monter sur le bûcher le 30 mai 1431. Longtemps après cette date douloureuse, le clergé et les bourgeois de Bourges se rendirent à chaque anniversaire de la mort de Jeanne, en procession solennelle, de la cathédrale à l'église des Frères-Prêcheurs. M. Raynal suppose que la vierge de Vaucouleurs avait eu pour cette église une dévotion particulière.

Le lâche abandon de Jeanne devant les portes de Compiègne fait songer à l'ingratitude dont Jacques Cœur fut aussi la victime, à la confiscation de la fortune et des biens de celui qui, tant de fois, avait fourni le nerf de la guerre à son roi.

« A vaillans cœurs, rien impossible », telle était, comme on sait, la devise de cet homme de grand sens, dont les richesses, lentement acquises par le travail, furent toujours mises au service du voluptueux Charles VII, d'une noblesse obérée qui ne lui pardonna jamais d'avoir été son obligée.

Originaire du Bourbonnais, mais né à Bourges, dans les dernières années du XIVe siècle, Jacques Cœur fut préparé à une vie de négoce par son père, un pelletier de Saint-Pourçain. Participant, avec d'autres marchands, à la fabrication de la monnaie, on l'accusa fort injustement de l'avoir altérée. Si peu fondée était cette imputation, que le roi le plaça plus tard à la direction de l'hôtel de la Monnaie à Paris.

En 1432, il est en Orient, où il étudie sur place les produits exotiques dont il peut tirer parti en Europe. A son retour, on le voit installé à Montpellier ; il y prend la direction d'un commerce international immense. Il a de nombreuses galères voguant sur l'Adriatique et la Méditerranée, et, sur ces galères, trois cents subrécargues chargés de le représenter. Le roi, qui devait y trouver son compte, le nomma son argentier ; il lui confia même des missions en Languedoc et en Savoie, deux provinces dans lesquelles il eut l'honneur insigne, pour le fils d'un pelletier, de représenter son souverain. Les papes le cajolaient ; j'aime à croire que ce n'était pas pour ses richesses, mais pour sa droiture et sa grande expérience des choses. Où il se trompa sérieusement, ce fut en croyant à la reconnaissance de son roi. Comme l'argent, à la suite de spéculations heureuses,

abondait dans ses coffres, il prêta à la couronne deux cent mille écus pour aider à conquérir la Normandie. Le naïf prêteur ne reconquit jamais ses avances.

Agnès Sorel mourut presque subitement, et les ennemis de Jacques Cœur l'accusèrent de l'avoir empoisonnée; d'autres méfaits aussi absurdes lui furent imputés. Le malheureux argentier fut précipité du faîte des faveurs et de la fortune dans une prison. Il parvint à s'en évader, heureusement pour lui, et à trouver un asile en Italie. Le pape Calixte III lui confia une expédition contre les infidèles, à la suite de laquelle il mourut à Chio le 25 novembre 1456. Ainsi se termina la carrière d'un homme d'un génie commercial vraiment hors ligne, qui, le premier, avait ouvert à notre pays la voie des échanges extérieurs, échanges qui eussent assurément enrichi la France, comme au siècle suivant ils enrichirent le Portugal et l'Espagne.

« L'hôtel de Jacques, élevé par un bourgeois, dit M. Raynal, était destiné à devenir un jour l'hôtel même de la bourgeoisie. Vendu en 1501 par le petit-fils de son premier possesseur, il passa successivement aux familles Turpin, Chambellan et L'Aubépine, puis il appartint à un ministre de Louis XIV, enfant du peuple comme Jacques

Cœur, le grand Colbert. En 1682, la ville de Bourges l'acheta pour en faire la maison commune, et la fière devise : *A vaillans cœurs, rien impossible*, se trouva justifiée. Si, dans cette grande œuvre de l'émancipation du tiers-état, beaucoup d'hommes, et des meilleurs, ont succombé à la peine, leur cause devait pourtant triompher un jour; elle avait pour elle le bon droit et l'avenir. »

Charles VII, fréquemment en Berry, y changea souvent de résidence. On le vit à Celle-sur-Cher, à Sully, à Saint-Amant, à Vierzon, à Mouton, à Sale-le-Roi, nom d'un vieux manoir placé en pleine forêt; puis encore au château de Bois-Trousseau, transformé en Bois-sire-Aimé, après que la belle Agnès y fut venu trouver son amant. Deux fanaux, placés tout au haut d'une tour, avertissaient celui-ci qu'un tendre accueil l'attendait. Au château de Dames, toujours dans le même voisinage, se trouvent encore les portraits du roi et de sa gentille maîtresse. Le premier est représenté en Hercule, avec peau de lion et massue. La seconde est dans un costume moins mythologique.

D'après la Thaumassière, la belle Agnès aurait été l'un des principaux instruments de la perte de Jacques Cœur; elle aurait, affirme-t-il, em-

ployé tout son crédit sur l'esprit du roi pour lui donner de mauvaises impressions contre ce ministre; elle reprochait secrètement à celui-ci d'avoir dit au souverain qu'elle l'empêchait de suivre le cours de ses victoires et de chasser les Anglais hors de son territoire. Un autre historien assure que l'amour que le roi eut pour « cette belle ne lui fit pas si grand tort qu'aucuns ont cru... » Il rapporte qu'Agnès, « voyant ce prince entièrement plongé dans les délices, ne songeant qu'à se divertir, se servit de l'amour qu'il lui témoignait pour exciter son courage. Elle lui dit qu'un astrologue lui avait autrefois prédit qu'elle serait aimée d'un des plus courageux et victorieux rois de l'Europe; elle avait cru, lorsque le roi de France lui fit l'honneur de la distinguer, qu'il était ce roi magnanime, et cela l'engagea à l'aimer plus volontiers; mais qu'ayant depuis fait réflexion sur les actions de ce roi et celui d'Angleterre, voyant l'un, dans la volupté, négliger ses affaires et souffrir lâchement la perte de son royaume sans y apporter remède, et les armes de l'autre prospérer de jour en jour et faire de nouvelles conquêtes sur le premier, elle reconnaissait que c'était le roi d'Angleterre qui avait été désigné par la prédiction, et témoigna qu'elle allait le trouver. » Ce reproche eut tant

de force sur l'esprit du roi, qu'il commença dès lors à penser à ses affaires et s'y appliqua si fortement, qu'avec l'aide de Jeanne d'Arc, de ses bons serviteurs, vaillants capitaines, et par sa bonne conduite, il recouvra son royaume. » A l'appui de ce qui précède, on cite cette épitaphe faite du temps d'Agnès :

Icy dessous des Belles gist l'élite,
Car de louanges sa beauté plus mérite,
Étant cause de France recouvrer
Que n'est tout ce qu'en cloître peut ouvrer,
Clause nonnain, ny en désert hermite.

D'autres chroniqueurs, et dans le nombre Brantôme, ont écrit que là où Agnès venait voir le roi, « il y avait quantité de gens présents, et qui oncques ne la virent toucher par le roy au-dessous du menton ». Ce qui est plus certain, c'est que le roi lui donna les terres d'Issoudun, en Berry, et bien d'autres ; qu'il en eut deux filles, dont l'une épousa Jacques de Brézé, l'autre Olivier de Coitivy, sénéchal de Guyenne.

V

LA FEMME DE CÉSAR BORGIA AU CHATEAU DE LA MOTTE-FEUILLY

J'étais à Nohant au moment où les journaux du Berry annonçaient la vente de l'antique manoir de la Motte-Feuilly qui fut, au commencement du XVI° siècle, la résidence de Charlotte d'Albret, duchesse de Valentinois, l'épouse de César Borgia. Je savais, qu'à la mort de Charlotte, le corps avait été transporté à Bourges, mais je n'ignorais pas non plus que son cœur, ce qu'il y avait de meilleur en elle, était resté au lieu même où, exilée volontaire, elle avait caché son abandon; abandon, hélas! tellement complet, qu'à peine les historiens nous ont-ils donné la date du jour où disparut cette infortunée, comme si le récit d'une vie pure et simple, d'un sacrifice pieusement accepté, étaient moins dignes de

passer à la postérité que les scélératesses d'un Borgia.

En quelles mains va tomber le castel à jamais historique de la Motte-Feuilly, et ce qui reste de ce qui fut un pur chef-d'œuvre de la Renaissance, c'est-à-dire du mausolée de la femme de César ? Est-ce entre celles d'un Bouvard, d'un Pécuchet ou d'un homme respectueux du passé ? Je l'ignore. Quoiqu'il en soit, il m'a paru qu'il y avait là autour de Nohant un coin curieux à visiter, un hommage à rendre à l'une des plus belles femmes de son époque, comme aussi à l'une des plus innocentes victimes du bâtard du pape Alexandre VI et du roi Louis XII.

I

Quelques années avant la fin du XVIe siècle, Charlotte d'Albret quitta jeune la Navarre pour la cour du roi, à Paris. Elle y connut et vécut dans l'intimité des deux reines, Jeanne de France et Anne de Bretagne. Celle-ci s'occupait déjà de former les filles d'honneur qui devaient être attachées à sa personne aussitôt après son élévation à la dignité royale. « C'estoit, dit le P. Hilarion de Coste, une eschole de vertu, une académie d'honneur. Là, les premiers seigneurs non seulement de France et de Navarre, mais aussi des pays étrangers, tenoient à très grande faveur de mettre leurs enfants auprès de cette grande reyne, qui comme une autre Vesta ou une autre Diane, tenoit ses nimphes à une discipline

fort estroite et néanmoins pleine de douceur et de courtoisie [1]. »

Charlotte fut une de ces « nimphes ». Elle devait être fort jolie, car la réputation de sa beauté était venue jusqu'à Brantôme, un fin connaisseur. En disant que c'était une des plus belles filles de la cour du roi de France, il eût bien pu ajouter qu'elle en était une des plus vertueuses, car il ne lui décoche aucun des traits qui le rendirent redoutable aux hautes et très grandes dames de son temps.

Charlotte d'Albret a été si fidèlement l'amie de Jeanne de France qu'elle a dû recevoir les confidences de cette malheureuse reine, aujourd'hui béatifiée. Le roi Louis XII, son époux, après vingt-deux ans de mariage, mais d'un mariage stérile, voulut absolument s'en séparer. Était-ce parce qu'il aimait Anne de Bretagne ou la province de ce nom qu'Anne apportait en dot ? Machiavel prétend que c'était la province. Mais, pour répudier la reine, il fallait l'autorisation papale. Après tant d'années d'une union paisible, c'était difficile à obtenir. Mais le souverain pontife de

1. *Les Éloges et les vies des reynes, des princesses et dames illustres qui ont fleuri de notre temps et du temps de nos pères en piétié, en courage et en doctrines*, par le père Hilarion de Coste. Paris, MDCXLVII.

cette époque était Alexandre VI. Que pouvait-on offrir à Rome en échange d'une bulle permettant le divorce? On y voulait une étroite alliance avec la France, et l'on s'empressa de l'offrir.

Jeanne de France fut sommée de comparaître à Tours, puis à Amboise, pour entendre prononcer sa séparation devant un tribunal apostolique composé de délégués du pape. Elle se défendit avec énergie et trouva dans le cours de son procès des paroles que Catherine d'Aragon semble avoir répétées dans le *Henri VIII* de Shakespeare. On voulut la soumettre à un odieux examen de matrones gagnées à la cause du roi, comme l'étaient aussi les délégués du pontife. Elle s'y refusa. Brantôme fait à ce sujet une amusante remarque : « Cette princesse se montra très sage et n'en fit la réponse de Richarde, femme de Charles le Gros, lorsque son mari la répudia, affirmant par serment et jurement ne l'avoir ni connue ni touchée. — Or, cela va bien, dit-elle, puisque, par le serment de mon mari, je demeure vierge et pucelle. »

Le 17 décembre 1498, dans l'église de Saint-Denis d'Amboise, la sentence du divorce fut prononcée, et Louis XII épousait Anne de Bretagne.

La bulle avait été libellée à Rome peu de temps après le jugement. César Borgia s'en empara,

offrant de la porter lui-même au roi Louis XII, avec l'espoir que sa complaisance lui vaudrait plus d'une faveur. César s'embarqua à Ostie le 14 octobre 1498, sur les royales galères envoyées expressément de Marseille pour le transporter. En arrivant à Paris, son premier soin fut de remettre au premier ministre, l'évêque d'Amboise, un chapeau de cardinal. Puis, en échange de la bulle, il reçut l'investiture du duché de Valentinois, le brevet d'une pension de vingt mille livres et une somme semblable pour l'équipement d'une compagnie de cent hommes d'armes, Ce n'était pas assez. Frédéric, roi de Naples, avait rejeté avec indignation la demande qu'Alexandre VI avait faite pour son fils de la main de la princesse de Tarente, sa fille. Qu'imagina alors Louis XII pour guérir la blessure faite à l'amour-propre du pape? Il offrit à César sa propre cousine, la belle Charlotte d'Albret, qui venait d'atteindre sa dix-neuvième année. Cette union faisait d'un personnage étranger presque un prince français. On s'empressa de la conclure, car le futur époux paraissait fort épris, et on la célébra avec une pompe inouïe, à Chinon, le 12 mai 1499.

Messire de la Mark, maréchal de France, qui a raconté l'entrée triomphale de César Borgia à Chinon, a terminé son récit par une anecdote

dont les expressions choqueraient aujourd'hui notre bon goût, mais qui dans ce temps-là étaient monnaie courante. La voici, aussi décemment résumée que possible :

La veille de son mariage, le duc de Valentinois demanda quelques conseils et des remèdes au pharmacien de la cour ; mais celui-ci se trompa sur les derniers et remit au duc, au lieu de ce qu'il désirait, une composition qui le rendit malade toute la nuit. « Comme les dames en firent au matin le rapport, je n'en dirai rien, raconte le malin chroniqueur. Je ne dirai rien non plus des vertus et des vices du duc, car on en a assez parlé. »

Valentinois dut prendre la chose très gaiement et ne voir dans cette mésaventure qu'un accident passager, car, par courrier spécial, il envoyait aussitôt à son père une longue dépêche dans laquelle il racontait très joyeusement sa première nuit de noces, sans négliger de faire l'éloge des charmes de sa jeune femme, dépeints par sa plume *con amore*. Cette lettre fut remise au pape le 23 mai, onze jours seulement après la cérémonie du mariage, et Alexandre VI s'en amusa beaucoup avec son maître des cérémonies dom Burhard. C'est du moins ce que ce dernier raconte.

Jamais alliance plus monstrueuse ne s'était vue. D'un côté, le sacrilège, l'inceste, l'assassinat poussé jusqu'au fratricide. De l'autre, l'innocence, la pureté et un cœur soumis sans restriction à ce que l'on exigeait de lui. A n'en point douter, Charlotte d'Albret s'éprit comme tant d'autres femmes de l'homme qui lui était présenté par son cousin, un roi ! Elle fut séduite par la jeunesse du fiancé, sa prodigalité, sa bravoure, l'éclat de sa maison. Loin d'être l'épouvantail aux yeux vipérins, au visage repoussant et suant le crime, tel que le représente Paul Jove, César était un cavalier magnifique, à l'esprit subtil, à la gaieté intarissable, *tutto festa*. Machiavel affirme qu'il était plus beau que le duc de Gandia, son frère et sa victime, mieux encore que le roi Ferdinand, qui passait pour l'homme le plus séduisant de la péninsule. On a dit du père qu'il attirait les femmes à lui avec la même force que l'aimant attirait le fer. César avait ce même pouvoir. Et quels soins il donnait à sa personne et à ses costumes ! Quels magnifiques chevaux il montait ! Pour éblouir la cour de France il fit son entrée à Chinon avec des mules caparaçonnées de velours, aux housses brodées de perles et aux ferrures d'argent.

II

Après combien de jours ou de mois de mariage le duc de Valentinois quitta-t-il la France et sa jeune femme pour ne plus revoir jamais ni l'une ni l'autre ? Les uns disent quelques jours à peine ; d'autres, quatre mois. De toute façon, il resta fort peu de temps auprès d'elle, trop peut-être, car un chroniqueur non suspect, le père Hilarion de Coste, écrit ceci : « La sage et vertueuse Charlotte d'Albret n'eut pas peu à souffrir avec César Borgia, son mari, pour ses mauvaises mœurs et déportements. »

A cet abandon imprévu, devant l'écroulement de ses rêves d'amour et de grandeur, la duchesse de Valentinois se sentit mortellement frappée au cœur. Comme ces orages qui, pendant de longs

jours troublent la limpidité du ciel, la paix de son âme s'était évanouie. Peut-être fut-elle heureuse de se sentir violemment frappée pour trouver dans la mort l'oubli et le repos.

Du moins, une voix amie avait-elle prévenu discrètement la jeune fiancée de quelle boue était formé l'homme auquel on allait la livrer ? Ce n'est pas probable. Elle fut présentée à César Borgia lorsque la reine Jeanne, sa protectrice, avait déjà quitté la cour de France. Louis XII, enivré par la possession longtemps convoitée de sa seconde femme, ravi d'avoir annexé la Bretagne à sa couronne, eût fait peser lourdement sa main sur quiconque eût mis des empêchements à son désir de contenter Alexandre et César. Celui-ci avait secrètement appuyé le divorce de Louis XII; il savait qu'on aurait besoin de lui en Italie si les Romagnes se soulevaient ; aussi put-il demander sans vergogne de l'argent, des bénéfices, un titre, et enfin la plus pure des filles d'honneur d'Anne de Bretagne, sachant bien que rien ne lui serait refusé.

Pour les deux Borgia, Charlotte n'était que le lien qui resserrait leur alliance avec la monarchie française. Et, pour que personne n'en doutât, on vit, aussitôt après le mariage, César signant ses actes : César de France ; à son écusson, por-

tant le bœuf des Borgia, il ajouta les lis. Il en fit litière.

La duchesse de Valentinois ne songea bientôt plus qu'à quitter une cour trop pleine du souvenir de l'homme qui l'avait délaissée. Elle s'y trouvait sans amies ; la seule qu'elle y eût intimement connue, l'ex-reine Jeanne, devenue simplement duchesse de Berry, s'était retirée au couvent des Annonciades de Bourges. Pour s'en rapprocher, pleurer avec elle, Charlotte acheta dans cette même province du Berry, des seigneurs de Culan et par acte du 20 juin 1504, les terres de la Motte-Feuilly, Nérez et Feuzines, moyennant la somme de vingt-huit mille livres tournois. Une enfant du nom de Loyse était née de son union avec César.

Toutes deux vinrent habiter le premier de ces domaines après un court séjour à Issoudun, dont César était devenu seigneur par son mariage.

Au temps où la duchesse de Valentinois vint à la Motte-Feuilly, de grands bois couvraient le pays. Les loups le peuplaient, et la principale et unique pièce d'eau que l'on vît dans le voisinage, l'étang de Rongères, n'était animé que par des passages de grues qui se plaisent sur ces rives désertes. S'il est un ciel presque toujours

exempt de tempête, une atmosphère tiède et calme, des nuits silencieuses, des levers et des couchers de soleil empreints d'une grande tristesse, c'est bien dans cette région du centre de la France qu'on les rencontre. A celle qui voulait oublier le monde et s'en faire oublier le site convenait. La duchesse s'en éloignait parfois pour se rendre, à cheval ou en litière, à Bourges, aux Annonciades. Elle s'y rencontrait avec François de Paule et une compagnie de femmes de qualité également éprouvée par des tristesses morales. Citons : l'ex-reine de Hongrie, séparée de son royal époux comme Jeanne de France l'était de Louis XII. Mesdames de Chaumont, Jeanne Mallet de Gréville, d'Aumont et bien d'autres grandes dames.

Fortifiée par les témoignages de sympathie dont on l'entourait, elle reprenait le chemin de sa retraite avec le pressentiment d'une fin prochaine.

Cette retraite n'était pas cependant dans les conditions de simplicité que ce mot pourrait faire supposer. Charlotte d'Albret, duchesse de Valentinois, sœur et cousine de roi, y vivait avec un appareil princier. Espérait-elle y voir arriver un jour le duc, son époux ? Ce n'est pas douteux, lorsqu'on a lu l'inventaire du riche mobilier

qu'elle avait à Lamotte-Feuilly [1]. Ses écuyers étaient au nombre de cinq : Claude de la Perrière, seigneur de Billy; Rémond de Grossoles, seigneur d'Asques ; Jehan de Marcial, seigneur de Montaboulin : Pierre de Régnard, seigneur de Maray ; François Amignon, seigneur de Cloys. Quatre filles d'honneur : Catherine de Régnard, Marie de Lavoyne, Marie de la Perrière et Madeleine de Mazellon. Il y avait en outre : un aumônier, un receveur, un clerc de l'argenterie, un sommelier de la paneterie, un sommelier de l'échansonnerie, un tailleur, un tapissier, un clerc de dépenses, deux cuisiniers et un boulanger. Loyse avait sa gouvernante.

L'office de clerc de l'argenterie n'était pas une sinécure, car, toujours d'après l'inventaire remis en lumière par M. Edmond Bonnafé, on trouva dans les coffres de Lamotte-Feuilly treize pièces d'orfèvrerie en or massif, treize pièces en cristal de roche et trois cent trente-quatre pièces en argent, presque toutes travaillées avec art ; beaucoup étaient espagnoles ou italiennes. Entre les morceaux rares, il faut citer un bénitier en agate, à anse, avec une garniture en vermeil, évalué à

1. Inventaire de la duchesse de Valentinois, Charlotte d'Albret, publié par M. Edmond Bonnafé. Paris 1878. A Quantin, imprimeur-éditeur.

huit mille écus d'or ; des coffres d'ivoire et de senteur, une épinette et des bijoux de toute sorte. Quatre-vingt-huit tapisseries de Felletin, de Normandie, de fil d'or, de soie et de satin cramoisi, décoraient les salles et les chambres du château. Charlotte aimait le velours, les draps riches, le satin, les fines toiles, les fourrures d'hermine et de martre zibeline. La selle de sa haquenée était recouverte de drap d'or et de velours cramoisi. Quand le temps l'empêchait de sortir à cheval, elle se servait d'une litière toute doublée en dedans de satin vert et traînée par deux chevaux caparaçonnés de velours.

Charlotte d'Albret faisait autour d'elle d'abondantes aumônes. Les voyageurs qui allaient pédestrement à Château-Meillant ou dans d'autres localités du Berry recevaient toujours des secours de route à la Motte-Feuilly. Un grand bahut placé à la porte de la cuisine était rempli de reliefs distribués journellement aux pauvres. Comme elle était très riche, son bonheur était de marier ses demoiselles d'honneur. Elle les dotait, et à sa mort on trouva dans sa chambre un coffre d'objets destinés à habiller les « espousées : ceintures d'orfaverye, aulmosnières, gorgerettes, coeffes et thourets aux fils d'or ».

En l'an 1507, elle perdit sa royale et meilleure

amie, Jeanne de France, et sa douleur dut être bien profonde, car, dès ce moment, elle se condamna à la réclusion. On ne la revit plus dans la capitale du Berry.

Deux ans plus tard, elle apprenait la mort tragique de César Borgia.

On pourrait supposer qu'ayant été abandonnée et maltraitée, Charlotte d'Albret, libre désormais à vingt-cinq ans, riche, très belle, s'empresserait de retourner à la cour de France pour y prendre un mari de son choix. Il n'en fut rien. N'ai-je pas dit qu'elle aimait Borgia? Elle l'aimait d'un amour tellement profond qu'elle en mourut. Aussitôt veuve, elle se couvre de vêtements noirs, et son entourage doit l'imiter. Les meubles, en velours écarlate et jaune, les couleurs de César disparaissent ou sont recouverts de housses sombres. Des tentures noires tapissent les murs de la chambre à coucher de Charlotte; son lit se couvre de satin noir. En deuil la chapelle et les ornements du culte; en deuil la selle de sa haquenée, ainsi que la litière et les harnais de ses chevaux. Sa jeune enfant, Loyse, voit le damas écarlate de sa couchette remplacé par une serge noire.

Ses pressentiments d'une fin précoce devaient bientôt se réaliser.

Le 11 mars 1514, Charlotte d'Albret, à peine âgée de trente-deux ans, rendait son âme à Dieu. Elle mourut entourée de sa fille, de sa maison et de quelques pauvres familles de paysans admises à prier Dieu pour elle dans la cour du château. Sa dépouille mortelle fut transportée à Bourges et placée près de celle de Jeanne de France. Quand vint la tourmente révolutionnaire, les deux tombes furent profanées et ce qu'elles contenaient disparut dispersés à tous les vents.

Par testament, la veuve de César Borgia institua sa fille Loyse sa seule héritière, ordonnant qu'en raison de sa jeunesse on la remît aux mains de Louise de Savoie, madame d'Angoulême, mère de François Ier. Le 17 avril 1517, Loyse épousait le chevalier sans reproche Louis II de la Trémoïlle, vicomte de Thouars et prince de Talmont. Il mourut en combattant à Pavie. Sa veuve se remaria à trente ans à Philippe de Bourbon, seigneur de Busset, fils aîné de Pierre de Bourbon.

Loyse, étant encore princesse de Talmont, voulut perpétuer le souvenir de sa mère au lieu même où celle-ci mourut, et elle passa avec un « tailleur d'images », Albert Claustre, le contrat que voici et que je reproduis textuellement afin de donner une idée de l'œuvre :

« Fera ledit Claustre un tombeau dont le sou-

bassement sera de marbre noir et les piliers seront aussi de marbre noir, taillés à l'antique et à candélabres. A l'environ duquel tombeau sera mis les sept vertus qui seront d'albâtre, dont y aura en chaque côté trois, et au bout du haut, une là. Où sera une épitaphe telle qu'elle sera baillée et au bout d'en bas seront les armes de la duchesse de Valentinois, et par-dessus sera une tombe de marbre blanc sur laquelle sera le personnage de ladite duchesse en façon de dame gisante, lequel personnage sera d'albâtre, et sous la tête duquel personnage sera un carreau double, et aux pieds, deux petits chiens, lequel tombeau sera mis en la chapelle de la Motte-Feuilly, étant en l'église paroissiale dudit lieu. Et, en outre, fera ledit Claustre une image de Notre-Dame-de-Lorette avec chapelle, le tout d'albâtre, qui aura le tout ensemble quatre pieds de hauteur et de largeur à la raison. Pour lesquels ouvrages ladite dame de la Trémoïlle a promis audit Claustre la somme de cinq cents livres tournois pour toute chose. Ce fait et passé au château de Thouars, le 6 avril 1521. »

Ce mausolée devait être célèbre, car trois iconoclastes imbéciles, étrangers à la Motte-Feuilly, vinrent, en 1893, décapiter la statue qui le décorait, et briser sur les dalles de la chapelle

les piliers de marbre aux fines ciselures, les médaillons en relief représentant allégoriquement les sept vertus principales de Charlotte d'Albret.

III

L'ancienne châtellenie de la Motte-Feuilly s'est transformée de nos jours en une modeste commune de cent vingt-six habitants. On arrive au manoir par un sentier plein d'ombre, émaillé de pâquerettes, et, dès le premier coup d'œil, on se sent transporté dans le passé. La porte d'entrée a gardé ses machicoulis, mais elle a perdu son pont-levis, deux grosses tours et une enceinte crénelée. Les fossés ont été en partie comblés : l'eau qui les remplissait coule maintenant, peuplée de cygnes et de sarcelles, dans un parc feuillu et touffu à profusion.

Le château et ses dépendances sont relativement modernes, et ils passeraient inaperçus s'ils n'étaient accolés au plus aristocratique des don-

jons, ainsi qu'à deux lourds et très anciens piliers se terminant en arcades. Ces piliers supportent un oratoire, de style gothique, où les premières châtelaines de la Motte-Feuilly durent s'agenouiller, car, dès le commencement du XIIIe siècle, il est question dans les chroniques berrichonnes d'un seigneur de ce nom. Combien de fois, dans les derniers jours de sa courte existence, la duchesse de Valentinois, sortant de son appartement par la petite porte hérissée de clous que l'on voit encore, montant avec tristesse les marches de pierre aujourd'hui presque disparues d'un étroit escalier, a dû prier et sangloter devant l'autel de cet oratoire!

L'extérieur du donjon a gardé son ancien hourdage en charpente et planches verticales. Intérieurement, il est admirablement préservé. A peine si les gradins de l'escalier portent trace de passage. Au premier comme au second étage sont deux chambres prêtes à habiter; elles ont leurs cheminées à manteau élevé, mais sans aucun ornement architectural. Deux fenêtres les éclairent assez peu. Tout auprès de ces ouvertures, encastrés dans la muraille, se trouvent deux bancs, les sièges de pierre d'où Charlotte pouvait découvrir l'horizon.

Une échauguette ou lanterne en forme de poi-

vrière est placée au sommet du donjon; immédiatement au-dessous, sur des poutres à jour laissant voir le vide et convergeant vers le centre, se dresse un instrument de torture, un cadeau peut-être, *sui generis*, de César à sa femme. C'est un cep ou carcan, l'un des signes visibles, avec les fourches patibulaires et le pilori, du droit de haute justice. Il est là comme une araignée gigantesque au milieu de sa toile.

Avant de se rendre à l'église paroissiale, but final de l'excursion, il faut parcourir le parc, plein de riches essences et s'ouvrant sur des points de vue d'un grand effet. Il faut en jouir, car au delà s'étendent les Chaumois, landes d'une grande tristesse, imprégnées des âcres senteurs des genêts, des ajoncs et des bruyères roses.

Au centre du parc, à deux pas du château, est resté debout un témoin muet de la tristesse de la duchesse de Valentinois et des ébats enfantins de sa fille Loyse. C'est un if colossal, aux racines monstrueuses, quatre ou cinq fois centenaire, et ne tenant debout, comme un vieillard, qu'à l'aide de béquilles. Pour l'étayer il a fallu employer des poutres et des blocs de roche. Des baies d'un rouge écarlate, se détachant ainsi que des gouttelettes de sang sur le vert sombre du feuillage, attestent que sa sève est loin d'être épuisée.

L'église est à cent pas du château. Un sentier couvert y conduit. En entrant, au pied de l'autel, sont deux tombeaux dont les larges dalles noires ne portent aucune inscription. Deux membres de la famille de Bourbon-Busset y reposent. A droite, formant un des bras de la croix que toute église bien construite doit figurer, se trouve la petite chapelle édifiée en 1521 par le célèbre tailleur d'images Claustre. Elle est complètement vide... C'est pourtant dans cette chapelle que s'élevait le magnifique tombeau de la duchesse. Il n'en reste que deux médaillons en marbre, représentant la Force et la Tempérance. Les socles fleuris qui les supportent sont intacts, mais ils ont été outrageusement badigeonnés de blanc par quelque plâtrier en démence.

La sacristie, de construction récente, forme le bras gauche de la croix. Et c'est là, oui, c'est bien là que se trouve la statue de Charlotte. Qu'y fait-elle? Comment n'est-elle pas dans la chapelle construite expressément pour l'abriter? Elle est debout, appuyée dans un angle, ayant pêle-mêle à ses pieds, dans un désordre inqualifiable, les médaillons, les corniches, un modèle bien réduit mais très bien conservé de la sainte maison de Lorette et d'autres fragments informes du splendide tombeau.

La dalle funéraire qui recouvre le cœur est si mal placée qu'il est impossible de la découvrir si on ne vous l'indique pas du doigt. Elle devrait clairement montrer au visiteur que là gît le « cueur de très haute et très puissante dame Charlotte Dalbret, en son vivant vefve de très hault puissant prince Domp Cesard, duc de Valentinois, comte de Diols, seigneur d'Issouldun et de la Motte de Feuilly laquelle trespassa à sond lieu de la Motte... du mois de mars, l'an de grace mil cinq cent quatorze. »

A qui revient la faute d'une telle transformation de la chapelle? Qui accuser du délaissement de la statue dans la sacristie? Le nom des coupables est au bout de ma plume, mais ils sont morts. La pauvre Charlotte d'Albret était vouée aux abandons.

Malgré les siècles, l'albâtre du mausolée a gardé son admirable teinte. A peine si une patine légèrement dorée en ternit l'éclat. La statue a été réellement décapitée; son visage est broyé par les coups de marteau; sa couronne ducale a perdu presque tous ses fleurons, et cependant l'ensemble n'en reste pas moins empreint d'une grande majesté, d'une majesté résignée. La duchesse de Valentinois, avec ses cheveux tressés qui encadrent son visage défiguré, ses mains fort belles et pieu-

sement jointes, son long manteau de cour, sa robe traînante serrée à la taille par la longue ceinture qne portaient les nobles dames de son temps, semble attendre l'heure d'une réparation.

VI

SAINT-AMAND-MONTROND
LES PRINCES DE CONDÉ EN BERRY

Les États-Généraux de 1614 — les derniers de l'ancienne monarchie — qui devaient aplanir toutes les difficultés, n'avaient fait qu'aviver les haines toujours inassouvies entre catholiques et huguenots.

A titre de souvenir, voici comment le Berry y fut représenté. Pour le clergé : l'archevêque André Frémiot et Guillaume Foucaut, grand-archidiacre de l'église de Bourges; pour la noblesse : Henri de La Châtre, MM. de Rhodes et de Nançay; pour le tiers-état: François Le Mareschal et Daniel Millet, trésoriers-généraux des finances; Gabriel Picault, conseiller au présidial; Vincent Sarrazin, président en l'élection; le maire, Louis Foucaut, et deux échevins, Claude Bourdaloue et Claude Lebègue.

Les États-Généraux se clôturèrent sur une lettre

de Marie de Médicis; elle y témoignait de « l'indicible contentement qu'elle avait reçu de la bonne volonté des trois ordres ». Il ne pouvait en être autrement, les députés ayant accordé tout ce qu'elle leur avait demandé.

Ce n'était point une telle missive qui pouvait satisfaire l'un des princes les plus remuants de l'époque, Condé, Henri de Bourbon, deuxième du nom. Aussi, dès le mois d'octobre 1615, il est déjà en Picardie à la tête d'une armée qu'il entraîne en Berry, où ses soldats se conduisirent comme des soudards en pays conquis. Le traité de Loudun mit fin à de tels désordres.

En 1616, Condé fut nommé gouverneur et lieutenant-général du Berry; il dut en grande partie ce titre à son acquisition dont il est parlé plus haut, au prix de quatre cent trente-cinq mille livres, du magnifique fief de Déols-Chauvigny, dévolu par héritage aux grandes familles de Latour, Landry et d'Aumont. Entraîné dans le parti des mécontents par le maréchal de Bouillon, le prince vint pendant quelques mois dans son duché, où, avec le duc de Sully, vieux et en disgrâce comme lui, tous les deux cherchèrent par quels moyens ils se vengeraient de Marie de Médicis, la reine mère, et du maréchal d'Ancre, son favori. Revenu à Paris et conspirant toujours,

il fut arrêté à la sortie d'un conseil aux Tuileries et enfermé à Vincennes.

Bourges, qui s'était déclarée en faveur de la reine mère, ouvrit ses portes au maréchal de Montigny, que Louis XIII y avait envoyé avec le titre de gouverneur. En même temps, le roi érigea en duché-pairie le marquisat de Châteauroux, les baronnies de La Châtre et de Saint-Chartier, la seigneurie de Déols, celle-ci bien déchue de sa splendeur des siècles précédents, ainsi que plusieurs autres fiefs, le tout sous le titre de duché de Châteauroux.

La mort du maréchal d'Ancre, assassiné dans la cour du Louvre, rendit la liberté au prince de Condé. Sa politique changea : dans la secrète espérance de régner un jour sur la France, Louis XIII n'ayant pas d'enfant, il devint un catholique fervent et un modèle de fidélité à la couronne. Sans cesse désireux d'accroître sa puissance dans le centre de la France, il acheta de Sully la ville de Montrond, Orval, Culant, Le Châtelet, La Roche-Guillebault et La Prugne-au-Pot. Il fallait payer comptant toutes ces terres; mais comme ce Condé était d'une grande avarice, il suscita au roi l'idée fort malhonnête de confisquer tous les biens de Sully à son profit, au profit de lui, Condé, bien entendu. Le souverain

s'y refusa. Il acheta encore la terre de Sancerre, vendue forcément par le comte Jean de Beuil, et dont il ne prit possession qu'en 1641. Avec cette immense fortune, le prince, ainsi que je l'ai dit, était d'une lésinerie extrême.

Aimant fort la jeunesse, il fréquentait les étudiants qu'il trichait au jeu, et par lesquels il se laissait payer à souper. Ses ennemis prétendaient qu'il avait l'âme d'un intendant de bonne maison. Comme il aimait le plaisir et les distractions, il entretenait à Bourges deux troupes de comédie, l'une française, l'autre italienne. On a le souvenir d'une troupe ambulante qui, en 1621, donna à Bourges quelques pièces de théâtre dont on n'a plus les titres. Cette troupe s'intitulait les *Tragiques Histrions de Sa Majesté;* une autre s'appelait les *Comédiens françois*. Le prince avait en outre une fort belle vénerie et un équipage de fauconnerie. Par cette vie pleine d'amusements et de distractions de toute sorte, il cherchait, croit-on, à se faire oublier du cardinal, qui, l'œil toujours vigilant, le considérait comme un ambitieux capable de tout entreprendre si une occasion favorable d'augmenter sa puissance venait à se présenter.

Sa joie fut grande lorsque sa femme, Marguerite de Montmorency, lui donna, le 7 septem-

bre 1621, un fils, celui qui devait être un jour le grand Condé. L'héritier de ce nom fut conduit, en grande pompe, à Montrond, dont l'air « doux et bénin, » a dit un serviteur du prince, devait admirablement lui convenir.

En août 1628, une nouvelle peste, plus terrible que les précédentes, vint jeter la terreur chez tous les habitants du pays berrichon.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Au présidial, il ne resta qu'un conseiller; du clergé, deux membres seulement; de l'Université, un seul docteur en médecine, Jacques Lebloy. Quatre jésuites, quatre capucins et un seul prêtre séculier affrontèrent l'épidémie pour porter les secours spirituels aux malades. Tous les autres avaient pris la fuite, ainsi que six mille habitants de la ville de Bourges. Malgré tant de calamités, il fallut que les survivants, misérables et appauvris, célébrassent en grande pompe et avec des transports de joie les fêtes prescrites par le roi à l'occasion de la prise de La Rochelle.

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre !

Le jeune prince de Condé, ou plutôt le duc d'Enghien, fit de fortes études à Bourges au

collège des jésuites; puis il s'installa au château de Montrond, l'ancienne magnifique résidence de Sully, transformée si bien en forteresse qu'elle fut le dernier et l'un des puissants refuges des chefs de la Fronde. Très amateur de chasse, il sut réprimer cette passion sur un simple avis que lui donna son père, et la réponse qu'il fit à ce dernier indique déjà avec quelle facilité le futur héros de Rocroy pouvait passer d'un grand entraînement à un calme parfait.

« J'ai entretenu, il est vrai, répondit-il à son père, plus de chiens que le besoin ou le plaisir de la chasse n'en exigeait : vous pardonnerez cette faute à ma première ardeur pour cet exercice. C'est une manie ordinaire à tous les hommes, dès qu'ils sont épris de quelque chose, de rassembler inconsidérément tout ce qui s'y rapporte, et de le dédaigner ensuite. Je ne m'étais pas encore aperçu de cette folie; le lendemain du jour où j'ai reçu votre lettre, je me suis défait de tous mes chiens, excepté de neuf, que vous me permettrez de garder. » Cette épître était écrite en langue latine, comme toutes celles que le duc écrivit jusqu'en 1636. C'était d'après l'ordre de son père.

Lorsque le duc d'Enghien quitta le château de Montrond, ce fut pour apprendre le métier des

armes sous les maréchaux de Chaulnes, de Châtillon et de La Meilleraye. A vingt-cinq ans, il avait gagné la bataille de Rocroy, pris Thionville, Dunkerque, réduit Philisbourg et Mayence, et assisté à la bataille de Nordlingue. Lorsque son père mourut, le jeune duc hérita du titre de prince de Condé, et avec ce titre, des gouvernements du Berry et du Bourbonnais, de ceux de Bourges, de Champagne, de Brenne, et d'un nombre considérable de seigneuries, sans compter le duché de Châteauroux et le comté de Sancerre.

C'est alors qu'éclata la lutte entre le parlement uni à la noblesse et la régente Anne d'Autriche liée au cardinal de Mazarin. Bourges garda sa fidélité traditionnelle à la royauté. Quant au prince de Condé, « après avoir hésité trois jours et s'être repenti trois cents fois », a dit de lui le duc de Rohan, il prit d'abord parti contre le cardinal, puis pour la cour, et, finalement, il fut arrêté au Louvre, et conduit, comme son père, prisonnier au donjon de Vincennes, en compagnie du prince de Conti, son frère, et du duc de Longueville, son beau-frère.

François de Beauvilliers, comte de Saint-Aignan, fut nommé aussitôt gouverneur du Berry, ce qui n'empêcha point la princesse de Condé de venir

s'installer dans son château de Montrond et d'y fomenter la rébellion avec une rare énergie. La garnison de ce castel était assez forte pour se permettre des pointes jusqu'aux portes de Moulins, dans l'Allier; elle réussit à reprendre Bourges, propriété des Condé, il est vrai, mais où les troupes royales tenaient garnison. Lorsque, en 1651, le prince quitta son donjon, il continua avec Conti et la belle princesse de Longueville à fronder la cour, et c'est encore dans ce château de Montrond que se réunirent les mécontents. C'était l'asile de ce qu'il restait de frondeurs, et il n'est pas jusqu'à l'aimable Rabutin, comte de Bussy, qui ne s'y rendît. « Je crois, écrivait-il de là, à sa cousine madame de Sévigné, que nous jouons aux barres; cependant, votre party est le meilleur, car vous ne sortez pas de Paris, et moi je vais de Saint-Denis à Montrond, et j'ai peur qu'à la fin je n'aille au diable. »

Si les frondeurs n'allèrent pas tous au diable, ils durent, du moins, se rendre aux troupes royales à la tête desquelles marchait Louis XIV, alors étincelant de force et de jeunesse; il entra à Bourges le 7 octobre 1651.

C'est en ce moment que le grand Condé, le prince de Conti, la duchesse de Longueville, les ducs de Nemours et de La Rochefoucauld furent

déclarés, de par le roi et le parlement de Paris qui ne le fit qu'en rechignant, désobéissants, rebelles et criminels. Le premier ordre du jeune souverain, en entrant à Bourges, fut pour la démolition de la grosse tour, massive forteresse qui, depuis son édification, n'avait cessé d'être prise et reprise par des chefs de partis politiques ou religieux. Il fallut neuf ans pour la raser du sol. Le château de Montrond mit deux ans à capituler, mais, avec lui, se rendit également le parti des mécontents.

Ce fut le dernier coup porté à la féodalité, et les grands jours d'Auvergne de 1665 en signalèrent les dernières convulsions. Le tiers-état, qui avait aidé la couronne dans cette œuvre, allait à son tour souffrir lourdement du despotisme royal. Par lettres patentes du roi-soleil, le receveur de Bourges, son avocat, son procureur, son greffier, ses trente-deux conseillers, les capitaines, lieutenants et sergents de la milice urbaine, furent remerciés ou plutôt démis de leurs fonctions au profit de créatures entièrement dévouées aux volontés absolues du roi.

Condé ne reparut plus en Berry; profondément atteint dans son orgueil qui était immense, le prince se mit à la tête des troupes espagnoles et se battit contre la France jusqu'en 1659, date du

traité des Pyrénées. Quant à Conti, il épousa prudemment la nièce du cardinal Mazarin, recevant en cadeau de noces le titre de gouverneur-général du Berry, titre si longtemps porté par son frère. L'épouse du prince rebelle, une de Maillé-Brézé, quoique ayant montré le plus grand dévouement à son époux aussi bien en Berry qu'en Guyenne, mourut délaissée après avoir été longtemps détenue dans la prison de Châteauroux, où son mari l'avait fait enfermer. Un page de son fils, parent de madame de Sévigné et de Bussy-Rabutin, aurait été cause de la détention sévère et peut-être imméritée de cette princesse.

VII

CALVIN EN BERRY
LA BASILIQUE DE SAINT-ÉTIENNE

On ne trouverait dans la fin du règne de Louis XII rien de changé dans les conditions politiques du Berry depuis la restitution des franchises communales aux bourgeois de Bourges par Jeanne, dame de Beaujeu. Toutefois, la province gagnait en prospérité, malgré les malheurs consécutifs qui l'avaient frappée. Je ne puis passer sous silence l'emprisonnement que subit sous ce roi, en l'an 1500, dans la forteresse du Lys-Saint-George, près de la Châtre, Ludovic Sforza, dit le More, et duc de Milan ; il avait été l'un des plus ardents adversaires du roi de France, lequel, par trahison, le fit tomber dans ses filets. En 1810, par trahison encore, le roi d'Espagne qui devait être Ferdinand VII était, par ordre de Napoléon Ier,

conduit prisonnier en Berry au château de Valençay, propriété de M. de Talleyrand. C'est l'éloignement de toute frontière qui, certainement, valait à la province du Berry ce triste privilège. Pas de routes, et beaucoup de forêts : impossible de songer à une évasion ou à un enlèvement.

Sous ce règne également, la reconstruction des églises, des cloîtres, des palais, des maisons à pignons de Bourges, détruits par l'incendie effroyable de 1487, appelèrent dans le pays berrichon un grand nombre d'habiles artisans qui y firent des élèves et bientôt des émules de leurs professeurs. « On s'y entêta de grands édifices, dit un naïf historien de l'époque, et c'est à cet « entêtement » que les maçons et sculpteurs du Berry, les imagiers, les fabricants de vitraux d'église et de chapelle, acquirent une réputation européenne. Clément Marot chanta l'un d'eux, Jean Lallemand, pour la construction d'un hôtel, une merveille en ce temps si mémorable par le réveil de tous les arts.

Saint-Étienne, la magnifique cathédrale de Bourges, mérite une mention particulière, car il en est peu qui égalent sa magnificence. On ne sait au juste quand fut construite la première église sur laquelle s'est élevée, siècle par siècle, la merveille actuelle. La construction des portails laté-

raux serait de 1130 à 1140, ainsi que l'abside et le chœur, du commencement, et la nef de la fin du XIIIe siècle.

George Sand qui, dans sa jeunesse, la visita, la décrivit avec enthousiasme :

« Mon Dieu, s'écrie-t-elle dans une lettre qui n'a jamais été publiée, les belles colonnes, les belles voûtes, les beaux vitrages ! Tout cela dépasse Notre-Dame de Paris. Quant à l'extérieur, cette dernière l'emporte certainement pour la régularité, le goût, la richesse et la grâce. Saint-Etienne offre plus de grandeur et de bizarrerie. Il y a moins de sujet pour l'admiration et davantage pour l'étonnement, je dirai presque l'effroi. C'est le romantisme du romantisme, au lieu que Notre-Dame en est le classique. Notre-Dame, c'est, parmi les monuments gothiques, ce que Chateaubriand est parmi les écrivains, et Saint-Etienne ce que Victor-Hugo est parmi les poètes, ou bien c'est Byron et Hoffmann, Raphaël et Salvator, Rossini et Weber. Au reste, il me faudrait une huitaine de pages pour vous dire tout ce que j'en pense, et c'est bien ce que je pense faire, Dieu aidant. Notre-Dame est un tout sublime, où, comme le dit fort bien Hugo, le génie de l'architecture corrige à chaque instant le caprice de l'artiste. Saint-Étienne, au contraire, a été envahi

par le génie de l'artiste ; toutes les règles ont été violées et les rêveries bizarres, sauvages et magnifiques de l'imagination ont été jetées à pleines mains sur de grandes murailles sévères, ouvrage d'une autre génération qui jure à tout instant à côté des découpures sarrasines, et qui pourtant donne à l'ensemble un caractère de force imposante et de rudesse antique. Le tout, comme dit encore Hugo, a coûté bien des sueurs à toute une généalogie de serfs et rapporté bien des écus à toute une lignée de chanoines, pour donner maintenant bien de l'enthousiasme à un très petit nombre d'amateurs et de curieux. Si vous tenez à présent à savoir de *quel genre d'architecture* elle vient, je vous dirai que l'intérieur, la nef et la plus basse des deux tours sont *purement gothiques*, et que les portiques, la grande tour et les deux jolies portes latérales découpées en trèfle, sont *ovales*, ou *mauresques*, ou *sarrasines :* c'est tout un. L'église souterraine n'est pas moins admirable que le reste. Il y a des statues fort belles et fort précieuses ; la scène qui représente le cadavre de Jésus entouré de bonnes femmes et de bonshommes en pierre peinte est si vivante, si fantastique, si mystérieusement éclairée, qu'il y a de quoi rendre fou de terreur un pauvre romantique qu'on renfermerait là sans le prévenir.

L'escalier en vis, qui monte d'un seul jet au haut de la grande tour, est encore un chef-d'œuvre de solidité et de hardiesse que n'offre point Notre-Dame. Mais les doubles arcs-boutants de Saint-Étienne ont moins d'audace que s'ils étaient simples : j'aime mieux ceux de Paris. »

Les nobles, qui ne voulaient plus de manoirs d'aspect revêche et massif, faisaient, de leur côté, élever d'élégants castels parmi lesquels il faut citer le château de Meillant et celui de Louis d'Ars, aux portes de La Châtre. Ce dernier appartint à l'une des plus grandes familles du Berry ; Louis d'Ars eut la gloire d'être l'ami et le compagnon de Bayard. A propos de ce grand nom qui fit dire de celui qui le porta : « Jamais ne fut gentilhomme de plus noble nature, » s'éteignit, à cette époque, en la personne d'André de Chauvigny, le dernier rejeton de cette forte et grande lignée. On se souvient que c'est dans cette illustre maison qu'était venu aboutir l'héritage de Denise de Déols ; il fut divisé entre deux grandes familles, celles de Maille et d'Aumont. A la suite de procès interminables, le tout fut vendu en 1611 au prince de Condé, et c'est ce qui fit que son fils, le grand Condé, put par la suite faire du Berry le refuge des membres remuants de la Fronde.

Les idées de réforme religieuse se propageaient

déjà en ce temps-là dans le Berry, Marguerite d'Angoulême à laquelle le duché du Berry avait été donné, s'y montrant tout acquise, et accueillant avec faveur ceux qui venaient chercher protection auprès d'elle. Ce fut pour la province l'origine de troubles sanglants et dont l'intolérance cruelle éloignerait de toute doctrine religieuse, s'il était possible d'en faire remonter la cause à un Dieu. Malheur à qui osait se dire à haute voix partisan de l'église réformée, et malheur aussi au papiste isolé au milieu d'un groupe de huguenots. En 1540, un étranger, qui était venu du Périgord au bailliage de Dun-le-Roi, fut accusé d'hérésie et brûlé vif, la sentence ayant été confirmé par le parlement. Issoudun et Sancerre furent deux foyers ardents de protestantisme. A Sancerre, en l'an 1548, les réformés chassèrent de leur ville le clergé séculier et les moines. En 1562, après avoir interdit le culte ancien dans leurs villes, les Sancerrois, commandés par le comte de Montgomery, s'emparèrent de Bourges, pillèrent les couvents et violèrent les tombeaux vénérés par la piété des fidèles, tels que ceux de Jeanne de France et de la duchesse de Valentinois. Un peu plus tard, ils prirent La Charité. Charles IX envoya le maréchal de Saint-André et des troupes sous ses ordres

pour réduire le pays soulevé à la voix des réformateurs exaltés. On n'ignore pas qu'un acte dit de pacification précéda de neuf jours le massacre de la Saint-Barthélemy. Les catholiques de Bourges, en raison des atrocités commises dans leur ville et dans celle de La Charité par les calvinistes, n'obéirent que trop aux ordres du roi, bourreau de ses sujets. Le sang y coula avec abondance sous prétexte de représailles. Les réformés, enfermés dans les prisons de l'archevêché, furent massacrés ou jetés agonisants dans des fossés pleins d'eau. L'incendie consuma les maisons des victimes. A la nouvelle de ces atrocités, Sancerre se révolta une seconde fois, et ce ne fut qu'après un siège de huit mois, soutenu avec un admirable héroïsme par ses habitants, que se rendit la malheureuse ville à M. de La Châtre, auquel le duc d'Alençon avait cédé le bailliage du Berry : on devine à quelles conditions.

Ce qui explique l'ardeur de la lutte religieuse dans le centre de la France, c'est le long séjour que Calvin fit à Bourges. Il fut un élève brillant de son université ; converti aux idées de réforme religieuse, il commença à prêcher dans le Berry la nouvelle doctrine ; il séjourna au village d'Asnières, puis à Linières, dont le châtelain disait qu'il y avait plaisir à l'entendre, car il « disait

du nouveau, » et également à Sancerre. Calvin ne quitta l'Université qu'en 1532. Pour combattre l'hérésie toujours croissante, on eut l'idée de jouer des « mystères » sur le vieil amphithéâtre gallo-romain de Bourges, appelé les arènes ; mais rien n'y fit. Le spectacle répugnant d'hommes nus figurant les harpies, de diables armés de fourches dont ils frappaient les damnés, un cortège grotesque dans lequel trônait Proserpine, hâtèrent chez les esprits sérieux l'éloignement d'une église qui autorisait de telles bouffonneries. Quand les mystères, qui durèrent quarante jours, furent clos, le nombre des réformés, — et dans ce nombre, beaucoup de membres de l'Université, — se trouva considérablement accru.

La minorité de Louis XIII, avec Marie de Médicis pour régente, devait susciter chez quelques nobles du Berry de nouvelles révoltes, révoltes finissant toujours en faveur de la royauté. Quant au peuple, il se hâta de prêter serment au nouveau roi entre les mains du baron de La Châtre. Ce baron était fils du maréchal de ce nom, lequel ne termina sa puissante carrière qu'en 1614. En lui, le Berry perdit un soldat actif, la noblesse du pays son représentant le plus en vue, et les calvinistes leur plus ardent ennemi. Dès le règne de Charles IX, il les avait combattus, et c'est à

peine si, au moment de sa mort, à soixante-dix-huit ans, il avait désarmé. On lui fit des funérailles superbes, telles qu'on en vit rarement dans aucune des provinces de France. Elles méritent d'être connues, ne serait-ce que pour assister au défilé de tout ce qu'une ville comme Bourges contenait alors de notabilités.

« Le samedi 21 février 1614, rapporte l'historien du Berry, de la Thaumassière, le corps fut amené du château de la Maisonfort à l'église paroissiale de Genouilly dans un grand chariot traîné par quatre chevaux, et couvert d'un drap noir sur lequel se dessinait une grande croix blanche, avec les armes de la maison de La Châtre : elles étaient de gueules à la croix ancrée de vair ; mais, depuis le mariage de Gabriel de La Châtre, seigneur de Nançay et chambellan de Louis XII, avec Marie de Saint-Amadouz, on les écartelait de gueules à trois têtes de loup arrachées d'argent. L'aumônier du maréchal, ses chapelains, sa maison, et environ deux cents gentilshommes du voisinage, accompagnaient le char funèbre. Le lendemain, tout le cortège se rendit à Bourges. Il fut reçu par l'abbé et les religieux de Saint-Sulpice, le curé et le clergé de la paroisse Saint-Médard ; le corps resta déposé jusqu'au lundi dans le chœur de l'église de Saint-Sulpice. On se mit

en marche le lundi, à onze heures, pour se rendre à Saint-Étienne. Une foule immense remplissait les rues; depuis la porte de l'Abbaye jusqu'à l'Hôtel-Dieu, des bourgeois armés, — les gardes nationaux du XVIIe siècle, — étaient disposés en haie.

» Douze hommes vêtus de robes et de chaperons de deuil, portant sur la poitrine et sur le dos les armes de La Châtre, à la main des clochettes qu'ils faisaient sonner, ouvraient la marche. Ensuite venaient les confréries de Saint-Claude, de Sainte-Anne et de Notre-Dame-de-Lorette; les capucins, au nombre de vingt-cinq, les quatre ordres mendiants, c'est-à-dire les cordeliers, les carmes, les jacobins et les augustins; les seize paroisses, cent pauvres avec des vêtements de deuil, et cent personnes portant chacune une torche fournie par la ville; puis le prévôt provincial de la maréchaussée, avec ses lieutenants de robe longue et de robe courte, son greffier et ses archers; les chapitres de Notre-Dame de Sales, de Saint-Ursin, du Château, les abbayes de Saint-Ambroix et de Saint-Sulpice; le prévôt du maréchal avec son lieutenant, son greffier et ses archers; des officiers de sa maison et de celle de M. de La Châtre, son fils; les gens de son conseil; enfin, le chapitre de Saint-Étienne. Toutes les torches

étaient garnies de deux écussons, l'un aux armes du maréchal, l'autre aux armes des communautés. En avant du corps, porté par quatre religieux mendiants, on voyait sept gentilshommes chargés *des sept pièces du petit honneur*, c'est-à-dire des éperons, des gantelets, de l'épée, du heaume, de l'écu, de la cotte d'armes et de la lance ; puis les trois chevaux, c'est-à-dire le cheval de bataille, le cheval de secours et le cheval d'honneur, conduits par des valets de pied et suivis chacun par deux pages ; l'écuyer, le trompette, l'enseigne et le guidon, le lieutenant de la compagnie des gens d'armes du maréchal, tenant en ses mains le bâton de l'ordre du Saint-Esprit couvert de velours noir ; deux gentilshommes, portant le manteau et la croix du même ordre et celle de l'ordre de Saint-Michel. Les quatre coins du drap mortuaire avaient été confiés au lieutenant du bailliage et au conservateur des privilèges royaux de l'université, au maire, puis à l'un des échevins. Autour du corps, étaient l'aumônier et les chapelains, et, en avant, un héraut d'armes, vêtu de sa cotte d'armes, de velours tanné, semé de fleurs de lis d'or, sa toque de velours sur la tête et son bâton azuré et fleurdelisé à la main. L'évêque de Nevers, M. du Lys, qui devait officier à la place de l'archevêque de Bourges, alors député aux

états-généraux à Paris, suivait le cortège. Après lui marchaient en bon ordre la compagnie de cent hommes d'armes des ordonnances dont le maréchal était capitaine, et un grand nombre de gentilshommes ; puis le grand deuil, mené par le comte de Marans, René de Beuil, fils unique du comte de Sancerre, et le petit deuil, c'est-à-dire la famille. Enfin, ce long cortège se terminait par les officiers du siège présidial, le corps de ville avec les trente-deux conseillers et les cinquante dizainiers, tous vêtus aux couleurs de la ville, vert et rouge, et la milice bourgeoise, portant l'arquebuse sous le bras, l'extrémité inclinée vers la terre, la hallebarde la pointe en bas, les enseignes pliées et traînantes, les tambours couverts de crêpes. »

L'un des derniers et des principaux révoltés de ces temps troublés fut un Florimond du Puy, seigneur de Vatan, calviniste. Il refusa toujours de se soumettre aux exigences du fisc, prenant sans cesse sous sa protection ceux qui faisaient de la contrebande du sel leur principal métier.

Ayant appris qu'on avait arrêté un faux-saunier dont, sans doute, il était le complice, le seigneur de Vatan, à la tête d'une troupe armée, envahit le château de Bellair, dans la commune d'Arçay, et enleva, en qualité d'otage, l'un des

fils du vicomte de Coulognes, receveur-général des finances et fermier-général des gabelles du Berry. Douze cents hommes d'infanterie, une compagnie de Suisses et six canons furent jugés nécessaires pour mettre le rebelle à la raison. La brèche était ouverte par le canon, la ville prise d'assaut, que le seigneur de Vatan, réfugié dans son château très bien fortifié, refusait encore de se rendre. Malheureusement pour lui, ses soldats l'abandonnèrent en masse et force lui fut de se livrer. Conduit à Paris sous bonne escorte, après un jugement en règle, il ne sortit de la Conciergerie que pour être conduit en place de Grève, où il eut la tête tranchée en sa qualité de gentilhomme. Le châtiment était mérité, ce qui n'empêcha pas les calvinistes de prendre son châtiment pour prétexte à de nouveaux troubles.

Madame Le Charron, comtesse de Guinaumont, a bien voulu nous donner sur les descendants du maréchal de La Châtre, les détails suivants :

La grand'mère de madame la comtesse de Guinaumont, Louise-Élisabeth de La Châtre-Nancey, avait épousé son cousin Jérôme-Louis-Joseph, comte de la Martelière. Elle était sœur du duc de La Châtre, ami particulier de Louis XVIII, son ambassadeur en Angleterre et le premier gentilhomme de sa Chambre.

Le second frère de cette grand'mère, Sylvestre-Louis de La Châtre, fut évêque nommé de Beauvais et évêque d'Imméria.

Les grands-oncles étaient les derniers La Châtre-Nançay et, le duc n'ayant pas laissé de postérité, la mère de madame de Guinaumont recueillit l'héritage des portraits, des papiers et des souvenirs de famille. Elle les possède aujourd'hui.

Claude de La Châtre, baron de La Maisonfort, né en 1536, mort en 1614, et dont je raconte l'histoire comme gouverneur du Berry et ardent ennemi des calvinistes, avait été à seize ans, page du connétable de Montmorency; il avait épousé, en 1564, Jeanne de Chabot de Jarnac, veuve de René d'Anglade, vicomte d'Étoges et nièce d'Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, la belle maîtresse de François Ier. La maréchale de La Châtre hérita de cette tante et lui laissa entre autres, son château d'Égreville en Gâtinais.

C'était une femme altière et superbe que madame de la Châtre, et Henri IV eut maille à partir avec elle. Le maréchal, son mari, en eut sept enfants :

1° Louis, maréchal de France comme son père;

2° Anne, abbesse de Noirmoutiers;

3° Jeanne, qui épousa Robert de Lignerac;

4° Marie, épouse de Charles d'Entragues ;

5° Marguerite, femme Henri de Saint-Nectaire;

6° Françoise, abbesse de Noirmoutiers, après la mort de sa sœur Anne dont le magnifique portrait, peint par Philippe de Champagne, nous est resté;

7° Louise, qui épousa Antoine de la Grange, marquis d'Arquien. Ils eurent un fils : Henry, marquis de la Grange-d'Arquien qui épousa sa cousine Françoise de La Châtre-Breuillebault ; plus une fille, Marie-Casimire de la Grange-d'Arquien devenue reine de Pologne par suite de son mariage avec Jean Sobieski.

Ce fut un arrière-petit-fils de Gabriel de La Châtre-Nancey (six générations), Louis-Charles Edme de La Châtre, comte de Nancey et marquis de La Châtre, qui devint l'amant de Ninon de Lenclos, dont la liaison dura de 1676 à 1706. Il put donc en recevoir beaucoup de billets, outre celui qui est si connu. Le portrait de ce beau marquis de La Châtre appartient à la vicomtesse de Boislinard.

Maintenant, les six branches de cette illustre maison sont éteintes, le comte Édouard de La Châtre-Paray qui avait épousé Sidonie de Montmorency, n'ayant pas eu d'enfants.

VIII

LE PRINCE DE TALLEYRAND EN BERRY

La publication des Mémoires posthumes de M. de Talleyrand, le jugement porté sur ce personnage par l'auteur d'un livre récent et d'une valeur réelle, le *1814* de M. Henry Houssaye, me donnèrent l'idée d'une excursion à Valençay, chef-lieu d'un canton de ce nom, situé aux limites ouest du Berry et aux portes de la Touraine.

C'est là, dans un site de grand aspect, à la lisière de forêts sombres où pullulent les grands fauves, dominant des prairies où coule un ruisseau limpide, le Nahon, que s'élève le château qui servit d'habitation, en ses jours de grandeur et de décadence, au célèbre homme d'État, et qui fut sa retraite préférée lorsqu'après soixante an-

nées d'intrigues, qui firent de lui le plus prodigieux des caméléons politiques, il prit du repos.

En a-t-il goûté les douceurs avec la dignité voulue, cet homme qui, sorti d'une famille aussi noble que celle des rois, fut tour à tour séminariste, évêque assermenté d'Autun, marchand de balles de coton aux Etats-Unis, ministre sous le Directoire, grand chambellan sous Napoléon Ier, ambassadeur de Louis XVIII au congrès de Vienne et, finalement, de nouveau ambassadeur de France en Angleterre sous Louis-Philippe? Le doute est bien permis « à ceux qui s'exerçant, ainsi que dit Montaigne, à contreroller les actions humaines, y trouvent de telles contradictions qu'elles ne semblent pas sortir de la mesme boutique ».

C'est qu'en effet, successivement libre penseur, républicain, impérialiste et royaliste, on le vit pousser à la chute des gouvernements qu'il avait contribué lui-même à élever. Et quand se manifestait son opposition? Lorsqu'il voyait une étoile pâlir ou que sa profonde connaissance des hommes et des choses lui faisait prévoir un changement de fortune. Carnot éprouvait pour lui une répugnance invincible.

« Il amène avec lui tous les vices de l'ancien régime, disait-il de Talleyrand, sans qu'il ait pu

prendre les vertus du nouveau ; il n'a aucun principe arrêté, il en change comme de linge, il en prend selon le vent du jour, philosophe lorsque la philosophie était de mode, républicain maintenant parce qu'il faut l'être aujourd'hui pour devenir quelque chose ; demain, il proclamera la tyrannie si elle lui rapporte du profit. »

Sa nomination de ministre sous le Directoire fut positivement arrachée par La Réveillère au grand patriote qui le jugeait si cruellement ; aussi l'étonnement fut-il général lorsque le *Moniteur* du 17 messidor an V annonça que « le citoyen Talleyrand, dévoué à la République, était nommé ministre des relations extérieures ».

Le caractère de cet homme ne s'est contredit qu'une fois ; en une seule circonstance il oublia ses intérêts personnels pour ne s'occuper que de ceux de la noble nation qu'il représentait au congrès de Vienne. Il y plaça la France en première ligne, toute vaincue, sanglante et humiliée qu'elle était ; il en défendit l'intégrité autant qu'il était humainement possible de le faire. C'est lui qui, après avoir contribué à la restauration des Bourbons de France, fit restaurer les Bourbons de Sicile, lui qui préserva la Saxe d'une éclipse totale, lui, encore, qui conclut avec l'Angleterre et l'Autriche un traité qui mettait

une barrière à l'absorption déjà projetée de la Pologne par le colosse russe.

Que réste-t-il de ces travaux du congrès de Vienne, de cette diplomatie triomphante de M. de Talleyrand? Rien, et pourtant, il n'y a pas trois quarts de siècle d'écoulés. Bourbons de France et Bourbons de Sicile errent de par le monde loin de leur capitale perdue; les Saxons patriotes se demandent si, en réalité, il existe toujours un royaume de Saxe et comment il se fait qu'un ministre français ait mieux gardé l'autonomie de ce royaume qu'ils ne l'ont gardée eux-mêmes. La Pologne n'est plus. Il faut donc reconnaître avec Bossuet que c'est la Providence, ou, si l'on aime mieux, une force inconnue qui dispose à son gré du destin des rois et des empires et qu'ils sont entraînés par un courant immense que l'on ne peut arrêter ni remonter[1].

1. M. Pallain a eu l'heureuse idée de publier la correspondance échangée entre Louis XVIII et son ambassadeur pendant la durée du congrès. Il n'est guère de lecture plus instructive et plus féconde en traits politiques

I

C'est quand

Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte

que M. de Talleyrand se rendit acquéreur de Valençay et par ordre en quelque sorte du premier consul. Le futur empereur exigeait déjà que lorsque son ministre des affaires extérieures aurait à recevoir les envoyés des cours étrangères, il le fît dans une résidence somptueuse. Il souhaitait que les ambassadeurs des vieilles monarchies s'y crussent sinon à Versailles, du moins dans quelque château somptueux qui le leur fît oublier.

C'est donc en 1801, à la suite du traité de

Lunéville, que M. de Talleyrand fit l'achat du château et de la terre de Valençay en Berry. Il paya l'un et l'autre un peu plus de deux millions de francs, somme importante alors, et dont on ne comprendrait pas que M. de Talleyrand, — quoique aîné de famille[1], — fût en possession, si M. Louis Bastide, en citant dans son livre les propos d'un prince allemand, ne nous eût édifié à ce sujet. « Il n'y a pas d'exagération à soutenir, disait ce prince, qu'avec les taxes, les réquisitions, les *cadeaux* spontanément offerts par les membres de l'empire germanique et dévorés par la France, on aurait pu entretenir six armées de cinquante mille hommes et leur faire faire au moins six campagnes. »

M. de Talleyrand devait connaître ou devait avoir entendu parler dans sa famille de la châtellenie de Valençay, et c'est sans doute ce qui motiva le choix qu'il en fit. Je vois en effet dans l'*Histoire du Berry* par Raynal, que le gouvernement de cette province, dont dépendait Valencay, fut confié en 1736 au prince de Talleyrand-Périgord, mort en 1757, et que son fils, Gabriel-Marie de Talleyrand, hérita de cette charge.

La partie des titres de Valençay antérieurs au

1. Il se laissa ordonner prêtre simplement parce qu'il était boiteux. Pas l'ombre de vocation.

xve siècle ayant été brûlée en 1789, il est bien difficile d'affirmer, ainsi qu'on serait tenté de le supposer, que Valençay ait appartenu au comte de Blois. Le plus ancien possesseur dont on rencontre la trace est une femme, Alix de Bourgogne, fille d'Eudes et de Mahaud de Bourbon, dame de Saint-Aignan, Montjoye et Valençay, qui, par son mariage avec Jean de Chalon, premier de ce nom, porta, en 1268, tous ses biens dans la maison de Clermont-Tonnerre. Les descendants d'Alix conservèrent longtemps la châtellenie, mais ils finirent par la vendre au milieu du xve siècle à Robert d'Étampes, chambellan du roi Charles VII. Louis, petit-fils de Robert, en recueillit l'héritage et forma la souche de la branche d'Étampes-Valençay, qui posséda château et terres jusqu'en 1745, après avoir obtenu leur érection en marquisat. Celui-ci appartint ensuite à Louis Chaumont de la Mière et à M. de Villemorien, fermier général, de qui M. Talleyrand l'acheta.

Le château, édifié en pleine Renaissance, sur l'ordre de Robert d'Étampes, par Philibert Delorme, fut agrandi par ses successeurs et plus particulièrement par M. de Villemorien. Ce fut ce dernier qui, à la terre de Valençay, ajouta celle de Luçay le Mâle. Le fils de M. de Villemorien ne porta plus que ce nom de Luçay le Mâle,

lequel, au dire de son père, lui convenait à merveille. M. Henri Rochefort (de Rochefort-Luçay) descendrait de l'un de ces Luçay.

En allant à l'ancienne châtellenie par Châteauroux et Levroux, la route que l'on suit pendant quatre longues heures est d'une grande tristesse. Elle est bordée par des genêts épineux aux fleurs pâles, de fougères aux couleurs de rouille et de quelques bouquets de châtaigniers dont les puissantes racines peuvent seules se plaire dans les interstices des couches granitiques de ce pays désolé. Le souvenir du palais de Versailles, élevé sur un plateau aride vous vient à l'esprit, lorsque, soudainement, on débouche dans une vallée qui donne l'impression agréable d'une oasis dans le désert. Un ruisseau aux eaux bleues, bordé de joncs ou de peupliers, y coule au pied de coteaux d'un aspect plus sévère que joli. Ces hauteurs, qui se prolongent indéfiniment vers l'ouest, sont couvertes de bois sombres ; à l'extrémité sud de la forêt de Gâtines, dans un fond de verdure, là où le feuillage des arbres paraît plus élevé que celui des arbres environnants, se détachent les blanches murailles d'un gigantesque château mauresque aux coupoles arrondies, et qu'une élégante balustrade, en pierre blanche également, enserre comme une ceinture. Tel se présente Valençay.

II

C'est par Orléans, Vierzon et Selles-sur-Cher, aujourd'hui une station de la voie ferrée de Vierzon à Tours, que M. de Talleyrand, en poste, se rendait dans ses terres.

La route par Selles est également d'une grande monotonie, car elle suit pendant deux heures la forêt de Gâtines pour aboutir en face du château, dont une grille de grand style ferme l'accès. Cette grille s'ouvre sur une cour immense, flanquée, à droite, par la salle de spectacle, à gauche, par de grandes écuries et des remises. Une seconde cour, séparée de la première par une belle orangerie, précède l'édifice principal ; un large fossé isole le chef-d'œuvre de Philibert Delorme des jardins aux allées sablées et d'un parc dont

les vastes pelouses, les charmilles, les ormes centenaires, les grottes sombres, les chevreuils et les daims qui y bondissent par centaines, compensent et bien au delà des premiers ennuis du voyage.

Le château, — dans son ensemble seulement, — a la forme assez étrange d'une équerre ; l'une de ses faces se compose d'un donjon de fière composition et de deux corps de bâtiments inégaux. Deux tours aux coupoles blanches et arrondies comme des coupoles d'Orient encadrent donjon et bâtiments. L'une d'elles, la plus massive, unit à la façade principale un long édifice en retour. Une troisième tour, construite par M. de Villemorien, s'élève à l'extrémité occidentale de l'édifice en retour et lui donne un semblant de régularité.

La cour intérieure, à laquelle on arrive par un pont-levis, est d'un aspect original. A droite et à gauche s'étend un long rez-de-chaussée décoré d'élégantes arcades comme l'est la rue de Rivoli, et sur lesquelles s'ouvrent une longue série d'appartements. Une jolie balustrade à jour sépare cette cour d'une terrasse appelée encore aujourd'hui le « jardin de madame la duchesse ». Cette terrasse touche aux appartements occupés jadis par la nièce de M. de Talleyrand, la belle duchesse de Dino.

Il n'y a pas moins de vingt-cinq appartements

de maître. Au rez-de-chaussée se trouve un salon circulaire destiné aux réceptions officielles, la chambre à coucher de M. de Talleyrand immédiatement précédée de la salle à manger, une salle de billard, une petite bibliothèque de livres de choix et un délicieux boudoir ouvrant sur la terrasse. Aux étages supérieurs est la chapelle du château ; tout auprès, une vaste bibliothèque pleine de livres rares ; puis des galeries à l'infini, tapissées d'estampes et de gravures, décorées aussi de bustes en marbre d'après l'antique et de bas-reliefs originaux rapportés de Grèce par M. de Choiseul-Gouffier. Dans un petit cabinet qui avoisine la bibliothèque sont déposés des objets d'art. Aux murs est suspendue la belle collection de l'abbé Morellet, collection à laquelle ce patient chercheur consacra plus de temps qu'à la prière. Elle comprend le portrait gravé des hommes célèbres qui illustrèrent la France à diverses époques, et principalement au XVIIIe siècle. On y trouve aussi un grand nombre de médailles d'or, d'argent et bronze. C'est encore là que se voient vingt-huit portraits en miniature, offerts à M. de Talleyrand par les têtes couronnées avec lesquelles il eut à traiter. Tous les rois alliés qui, en 1814, envahirent la France y figurent. Le plus intéressant et le plus rare de ces médaillons est celui de

Sélim III, mort étranglé en 1808 pour avoir essayé d'introduire en Égypte la civilisation européenne.

Je signale aux visiteurs des toiles de grande valeur : les principales sont : un *Gonzalve de Cordoue*, par le Titien ; une *Fuite en Égypte*, de Zurbaran ; *Philippe de Champaigne*, par lui-même ; diverses peintures du Poussin ; les portraits de *Louis XVIII*, *Charles X* et le *Roi de Saxe*, par Gérard ; un *Napoléon*, de David ; *Talleyrand*, par Prud'hon ; un *Colbert*, par Mignard ; un Lebrun ; le *Philosophe grec*, par Ribot, etc., etc.

Les voyages de M. Talleyrand à Valençay ne deviennent fréquents qu'à la fin du règne de Louis XVIII et de Louis-Philippe. Napoléon Ier, en y internant, de 1808 à 1815, le roi d'Espagne Ferdinand VII, père de la reine Isabelle, et son oncle Antonio, en rendit le séjour difficile au propriétaire. Le château, le parc et la vallée de Nahon sont pleins du souvenir de ces malheureux princes, victimes d'un infâme guet-apens. « Comme l'empereur ne pouvait employer la force contre les derniers Bourbons, dit M. Thiers, en raison de leur faiblesse, il y employa la ruse et les fit fuir d'Espagne en leur faisant peur. Ruse et fourberie. Il lui restait, pour l'absoudre, le bien à faire à l'Espagne et par l'Espagne à la

France. La Providence ne lui réservait même pas ce moyen de se laver d'une perfidie indigne de son caractère. »

Dans les remises du château se trouve encore la voiture massive qui, en quatorze jours, transporta sous bonne escorte de Bayonne en Berry les royaux prisonniers. On assure que le roi Ferdinand, en quittant Valençay après sept années de captivité, dit à son entourage : « Fasse le ciel que je ne regrette jamais les jours paisibles que je viens de passer ici ! » Paisibles, sans doute, car ils s'écoulèrent dans un pays perdu, si bien entouré de forêts, que l'oncle du roi d'Espagne, don Antonio, y passa son temps à inventer des pièges à loups. Heureux, non, si j'en crois une dépêche du préfet de l'Indre au duc de Rovigo dans laquelle il est dit que les plaintes qui lui sont souvent adressées du château de Valençay, soit de la part des captifs, soit des agents placés auprès d'eux, proviennent de ce que le gouverneur et l'intendant se figurent être les maîtres absolus de la personne des princes et de toutes leurs volontés. « Son Excellence, continue ce préfet qui ne paraît pas se douter que Ferdinand VII est un des successeurs du trône de Charles-Quint et de Philippe II, se persuadera facilement, en considérant le caractère des princes

espagnols et leur genre d'éducation, que les tracasseries intérieures, dues à la rivalité d'agents subalternes plus qu'à d'autres circonstances, réveillent en eux des regrets. »

Le préfet croit encore que le point important est d'être bien sûr de leur personne et que, ce but étant atteint, il convient de les rendre heureux le plus possible, de leur persuader qu'on a cette intention, et de convaincre le public qu'ils ne sont pas mécontents. « Leur caractère, dit-il, est pusillanime, inquiet; ils cèdent facilement aux impulsions qu'on leur donne et ne sont pas susceptibles d'une résolution hardie. Cette considération doit plus que toute autre rassurer sur la crainte qu'on pourrait avoir d'une évasion. La situation de Valençay, éloignée de grandes communications, placée au milieu d'un petit nombre d'habitants paisibles, soumis au gouvernement, où l'arrivée d'une personne étrangère serait difficilement cachée, convient parfaitement à la résidence de ces étrangers. » Le préfet termine cette intéressante dépêche en disant qu'il ne doit pas taire à Son Excellence le duc de Rovigo que la réduction de trente-six mille francs qui vient d'être faite sur la somme que le gouvernement alloue aux captifs les a fortement mécontentés.

Les habitants de Valençay exploitèrent si bien

la générosité des princes espagnols qu'ils n'hésitent pas à reconnaître que c'est à cette générosité qu'est due aujourd'hui la richesse de leur petit canton.

Sous Louis XVIII, M. de Talleyrand fit quelques excursions forcées à Valençay.

Louis XVIII détestait son ministre.

Capefigue raconte qu'ayant assisté à un dîner d'apparat à Saint-Cloud, où M. de Talleyrand remplissait son office, il vit celui-ci assis sur un pliant, trempant un maigre biscuit dans un verre de madère, tandis qu'à quelques pas de lui le monarque mangeait d'un très bon appétit de la faisanderie de la chasse. Le roi, de ses yeux moqueurs, regardait de temps à autre son chambellan, lequel, avec une face impassible définie d'une façon rabelaisienne par le maréchal Lannes, continuait plein de déférence à déguster son madère. Le repas terminé, M. de Talleyrand vint reprendre sa place derrière le fauteuil royal avec une démarche si compassée, qu'elle rappela celle de la statue du Commandeur. Un jour, trouvant insupportable plus que d'habitude la figure du diplomate, Louis XVIII lui dit, avec l'intention de se débarrasser de lui :

— A propos, je vous fais mon compliment, vous allez à la campagne ?

— Non, sire, répondit M. de Talleyrand, à moins que Votre Majesté n'aille à Fontainebleau, et, alors, mes fonctions m'obligeraient à la suivre.

Trois fois, à des jours différents, le roi renouvela sa demande.

M. de Talleyrand ne variait pas sa réponse. Le roi, impatienté, finit par lui dire :

— Combien y a-t-il de Paris à Valençay?

— Ma foi, sire, répondit le caustique chambellan, je ne sais pas au juste, mais il doit y avoir le double du chemin de Paris à Gand.

L'ex-royal émigré se le tint pour dit.

III

Après avoir contribué par son opposition dans la presse et au Sénat à la chute de Charles X et à l'avènement de Louis-Philippe, M. de Talleyrand, se retirant de la vie politique militante, prit l'habitude d'habiter l'hiver à Hyères, le printemps à Paris et l'été à Valençay. Sa vie dans cette dernière et somptueuse résidence, était des plus régulières. Son valet de chambre n'entrait jamais chez lui avant onze heures du matin. Après un déjeuner au thé, dont il avait pris l'habitude en Angleterre, il commençait une toilette fort longue, publique en quelque sorte, ainsi que cela se pratiquait chez les gens de qualité sous l'ancien régime. La mise de sa cravate de blanche mousseline légèrement humide et qu'il portait comme

sous le Directoire largement enroulée plusieurs fois autour du cou, était, paraît-il, la plus grande affaire de ses matinées. Quatre heures étaient consacrées à sa toilette, « temps passé à essayer sans doute, dit George Sand dans ses *Lettres d'un voyageur*, à donner quelque apparence de vie à cette face de marbre, que la dissimulation et l'absence d'âme ont pétrifiée plus encore que la vieillesse ».

Chaque jour, à trois heures le prince montait en voiture, seul avec son médecin, et allait se promener dans les allées désertes de la forêt de Gatines. A cinq heures, on lui servait un dîner de diplomate, le plus succulent et le plus savant dîner qui se fit en France. Après ce festin, dont chaque service était solennellement annoncé par les fanfares des piqueurs, les mêmes qui sonnaient la curée les jours de chasse, le prince jouait un instant aux cartes ou s'entretenait d'une façon toujours très intéressante, très piquante, avec sa famille ou ses invités. A huit heures, il sortait une seconde fois en voiture et rentrait après une promenade en forêt à onze heures du soir, pour travailler jusqu'à cinq heures du matin. Des laquais postés à la porte de son cabinet de travail, en gardaient rigoureusement et solennellement l'entrée pendant les heures qu'il passait en promenade.

Je ne crois pas que madame de Talleyrand soit jamais venue à Valençay. Les personnes qui auraient pu me renseigner à ce sujet ne l'y ont jamais vue. L'histoire de son mariage est trop plaisante pour que je ne la rappelle pas.

A son retour d'Amérique, M. de Talleyrand avait été rejoint par une jeune femme qu'il avait intimement connue en exil et avec laquelle il avait recommencé à vivre publiquement, à Paris. Elle se nommait madame Grant et passait pour être aussi belle qu'inintelligente et de plus sans tenue. Bonaparte alors premier consul, exigea que M. de Talleyrand, devenu son ministre des affaires étrangères, l'épousât. Le ministre, quoique fort contrarié, dut céder. Par un bref du vénérable Pie VII, l'ancien évêque d'Autun fut rendu à la vie civile et le mariage célébré, aussi bien à l'église qu'à la municipalité. Ce qui, dans cette union forcée, le mortifia davantage, ce fut d'apprendre qu'il était l'objet des railleries du noble faubourg, lequel ne pardonna jamais au prêtre assermenté et à l'aristocrate transfuge. Les républicains se bornèrent à chuchoter sur son passage ces paroles qui arrivèrent jusqu'à lui :

— Vous savez la nouvelle ?... L'évêque d'Autun a pris femme.

C'est sur elle que M. de Talleyrand se vengea

en lui faisant commettre des bévues tellement énormes, que la nouvelle Agnès, pleine de confusion, s'éloigna un jour du domicile conjugal pour n'y plus revenir. Une de ses plus fortes naïvetés fut celle-ci :

M. de Talleyrand avait invité à dîner un égyptologue, M. Denon, l'un des savants que Bonaparte avait entraîné à sa suite en Égypte.

— C'est, dit le diplomate à sa femme, un voyageur, et, de plus, un auteur, et, pour lui plaire, vous lui parlerez de ses œuvres ; rien ne le flattera jamais autant. Je vous ferai lire la relation de son dernier voyage ; ne manquez pas de lui en faire vos compliments.

Le jour du dîner, la femme du ministre ayant à ses côtés M. Denon, dit aussitôt à celui-ci :

— Ah ! monsieur, je ne pourrai jamais vous dire tout le plaisir que j'ai eu à vous lire.

— Très flatté, madame, répondit M. Denon dans le ravissement.

— Combien vous avez dû souffrir dans cette île déserte... et quelle joie a dû être la vôtre en trouvant enfin ce bon Vendredi !

M. Denon devint rêveur et n'osa plus dire un mot. M. de Talleyrand avait donné à lire à sa femme, avec une malicieuse intention, les *Aventures de Robinson Crusoë*.

Il mourut à Paris en 1838. Louis-Philippe vint le voir dès qu'on lui eût appris que la fin de son ancien ambassadeur était proche. Le malade toujours correct, présenta au roi ceux qui l'entouraient; puis, il dit sans s'émouvoir et comme si cette visite lui était due: « Sire, c'est le plus grand honneur qu'ait reçu ma maison. »

On l'administra, et aussitôt après sa mort, le corps, transporté à Valençay, fut déposé sous l'autel d'une chapelle que le prince avait fait construire et dont l'entretien est confié à des religieuses. Un prêtre a charge de dire là journellement une messe, messe sans doute perpétuelle. Sur le cercueil en marbre noir et dont le couvercle est mobile, sont gravés ces mots en lettres d'or:

TALLEYRAND-PÉRIGORD

Prince-duc de Talleyrand
Duc de Dino

Dans la chapelle se trouve également le tombeau d'une nièce de Stanislas-Auguste, sœur de Joseph Poniatowski, fait maréchal de France à Leipzig. Une longue amitié l'avait lié à la famille du duc défunt.

L'ancienne châtellenie de Valençay comprend

encore aujourd'hui neuf mille hectares de terre et six mille hectares de forêts. Château et terre appartiennent au petit-neveu du prince de Talleyrand. L'heureux héritier a obtenu de Charles X l'autorisation de porter le titre de duc de Valençay.

Le château n'est habité que pendant les trois mois d'automne, à l'époque des grandes chasses auxquelles viennent prendre part les princes allemands alliés des Talleyrand, et c'est alors, mais alors seulement, qu'au son des trompes, aux aboiements des meutes, aux hennissements des chevaux, l'habitation ducale semble sortir de la tristesse qui pèse, avec le souvenir du prince défunt, sur ses dômes et sur les sombres forêts qui l'encadrent.

Un souvenir personnel.

Après avoir fait mon devoir comme simple garde national pendant le siège de Paris, je quittai cette ville pour l'Espagne, le 28 mars 1871, le lendemain même du jour ou M. Thiers donna l'ordre à la garde nationale fidèle à l'ordre, de désarmer, et aux troupes régulières de le rejoindre à Versailles.

Arrivé à une station voisine de Vierzon, je vis un jeune homme à figure germanique, et d'allure militaire, mais vêtu en civil avec une rare élégance, s'approcher du compartiment où j'étais et

s'y installer. Il était suivi de deux laquais en grande livrée, auxquels il donna des ordres en allemand.

A peine le train s'était-il remis en marche, que les yeux du nouveau venu s'arrêtèrent avec une curiosité manifeste sur un bon nombre de journaux de Paris épars, ouverts autour de moi. Dans la crainte de me les voir demander, j'en fis un paquet que je lançais avec empressement par la portière.

Je sus depuis que l'élégant personnage était un Allemand, allié à la famille des Talleyrand, lequel était venu visiter à Valençay les parents français qui s'y trouvaient.

Les éclaireurs de l'armée ennemie qui avaient poussé un *raid* jusqu'à Reuilly, n'y parurent point.

IX

LETTRES
DE
A. BARBÈS A GEORGES SAND

Est-il possible, sans porter atteinte au respect dû aux morts illustres ou à leurs descendants, de livrer à l'imprimerie leurs correspondances intimes, même lorsque celles-ci peuvent ajouter quelques rayons à leurs renommées? Les réponses à cette question sont contradictoires, et c'est sans doute parce que les inconvénients en balancent les avantages, que les tribunaux se basant sur les raisons émises à ce sujet par des hommes compétents, tels que Dumas fils, Sarcey et autres éminents publicistes, ont reconnu le droit aux familles d'en accorder ou d'en défendre la publicité.

Les grands morts, disent les ennemis de la publication de lettres posthumes, ont acquis assez

de gloire de leur vivant, sans qu'il soit bien utile, pour la rendre plus éclatante, de donner en lecture des pages écrites avec l'idée qu'elles ne seraient jamais rendues publiques.

Et, en effet, cette publication peut devenir nuisible lorsqu'on sait combien le dénigrement et l'engouement du public sont variables. Pourquoi nous montrer les grands génies dans leur déshabillé, quand, à n'en pas douter, le déshabillé nuit fatalement au prestige dont notre imagination gratifie volontiers les esprits supérieurs ? Qui donc ignore qu'un héros, quelque célèbre qu'il soit, n'a jamais passé pour tel aux yeux de son valet de chambre? N'est-il pas à craindre aussi que des esprits moroses, jaloux de toutes les gloires, très forts sur le paradoxe, ne trouvent dans des lettres écrites au courant de la plume, des mots, des idées dont ils se serviront pour ternir l'éclat d'un nom qui les offusque ?

On comprenait de pareilles indiscrétions du temps où les lettres du premier Balzac, de madame de Sévigné, de Voltaire et des autres philosophes du siècle dernier, passaient de main en main, comme aujourd'hui on se passe de l'un à l'autre un article intéressant de revue ou de journal. Ces épîtres, fort longues généralement, étaient reproduites en un nombre infini

de copies pour être lues dans les salons littéraires ou politiques de l'époque, dans les ruelles et jusque dans les boudoirs des petites maîtresses, et les beaux esprits de qui elles émanaient, le savaient bien. Plus on les colportait, plus les auteurs en tiraient vanité.

On ne peut affirmer que les correspondances publiées en si grand nombre dans ces dernières années et de nos jours, aient été écrites pour être divulguées et propagées de la sorte. Pour ne parler que des lettres intimes de Flaubert, lettres qui ont eu un si légitime succès, croit-on que cet écrivain, si préoccupé de la correction et de l'harmonie du style, ne protesterait pas contre leur mise en page lorsqu'il retrouverait à côté de passages d'une superbe envolée, des mots d'une trivialité cynique! L'auteur de *Salambô* avait trop le respect de la forme pour n'avoir pas celui du lecteur.

Connaissons-nous mieux Beyle depuis la publication de ses lettres, de son journal, des ébauches sans nombre de ses romans et de ses contes? C'est fort douteux.

Je ne vois que Renan et George Sand qui aient beaucoup gagné à la publication de leurs correspondances intimes. Les lettres de Renan à sa sœur ont d'ineffables douceurs et le font aimer.

A chaque page de celles de George Sand, son génie et son grand cœur se dévoilent. En avait-elle donc besoin? Sans doute, disent ceux qui les ayant lues pour mieux la connaître, apprécient désormais à leur juste valeur, les racontars absurdes, les faiblesses sans nombre dont la malignité de ses ennemis a cherché à ternir une vie de lutte, de sacrifices et de travaux incessants.

Et pourtant, jamais pareille publicité n'aura été plus nécessaire au révolutionnaire Barbès, à cet héroïque agitateur, qui, en dépit du magnifique portrait qu'en a donné Louis Blanc dans son *Histoire de dix ans*, malgré le titre de Bayard de la démocratie que lui décerna Proudhon, et l'éloge qu'en a fait M. Jules Claretie, est resté victime d'ineptes préventions; comme celle de Robespierre, la mémoire de Barbès semble encore entachée de sang, et nous certifions avoir entendu dans les campagnes d'une de nos provinces du centre, appeler par des bergers, du nom de ce dernier, leurs chiens les plus hargneux.

On sait sans doute qu'en juin 1839, Barbès [1], injustement accusé d'avoir tué le lieutenant Drouineau à l'attaque d'un poste que cet officier

1. Né à la Pointe-à-Pître (Guadeloupe), le 18 septembre 1809, mort à La Haye, le 26 juin 1870.

commandait, fut condamné à mort par la Chambre des pairs. M. Franck Carré, dans son réquisitoire, affirma que c'était Barbès qui avait assassiné Drouineau, « Barbès se leva, raconte Louis Blanc, et jamais conviction plus profonde n'apparut sous un plus noble aspect. Le calme de l'accusé, sa haute taille, le rayonnement de son front, la beauté fine et hardie de son visage, son élégance virile, tout révélait l'héroïsme de sa nature. Il s'exprima simplement en peu de mots et toucha jusqu'aux larmes une grande partie de l'Assemblée. « Je ne me lève pas, dit-il, pour répondre à votre accusation; je ne suis disposé à répondre à aucune de vos questions. Si d'autres que moi n'étaient pas intéressés dans l'affaire, je ne prendrais pas la parole. J'en appellerais à vos consciences et vous reconnaîtriez que vous n'êtes pas des juges venant juger des accusés, mais des hommes politiques venant déposer du sort d'ennemis politiques. La journée du 12 mai vous ayant donné un grand nombre de prisonniers, j'ai un devoir à remplir. Je déclare donc que tous ces citoyens, le 12 mai, à trois heures, ignoraient notre projet d'attaquer votre gouvernement. Ils avaient été convoqués par le Comité sans être avertis des motifs de la réunion; ils croyaient n'assister qu'à une revue; c'est lorsqu'ils sont

arrivés sur le terrain où nous avions eu le soin de faire arriver des munitions, où nous savions trouver des armes, que j'ai donné le signal, que je leur ai mis les armes à la main et que je leur ai donné l'ordre de marcher. Ces citoyens ont donc été entraînés, forcés par une violence morale, de suivre cet ordre. Selon moi, ils sont innocents. Je pense que cette déclaration doit avoir quelque valeur auprès de vous, car, pour mon compte, je ne prétends pas en bénéficier. Je déclare que j'étais un des chefs de l'Association; je déclare que c'est moi qui ai préparé le combat, qui ai préparé tous les moyens d'exécution! Je déclare que j'y ai pris part, que je me suis battu contre vos troupes; mais si j'assume la responsabilité pleine et entière de tous les faits généraux, je dois décliner la responsabilité de certains actes que je n'ai ni conseillés ni approuvés. Parmi ces actes, je cite la mort donnée au lieutenant Drouineau, que l'acte d'accusation déclare avoir été commis par moi avec préméditation et guet-apens... Ce n'est pas pour vous que je dis ça; vous n'êtes pas disposés à me croire, car vous êtes mes ennemis, Je le dis pour que mon pays l'entende. C'est là un acte dont je ne suis ni coupable ni capable. Si j'avais tué un militaire, je l'aurais fait dans un combat à armes égales, autant que cela se

peut dans un combat de la rue, avec un partage égal de champ et de soleil. Je n'ai point assassiné. C'est une calomnie dont on veut flétrir un soldat de la cause du peuple. Je n'ai pas tué le lieutenant Drouineau ; voilà ce que j'avais à dire. »

La vérité a des accents irrésistibles. Ce que Barbès venait de dire chacun le pensait. Il avait juré de ne répondre à aucune des questions du président : il tint longtemps sa parole. Pourtant il rompit le silence pour dire, dans un moment où l'interrogatoire le pressait : « Quand l'Indien est vaincu, quand le sort de la guerre le fait tomber au pouvoir de son ennemi, il ne songe pas à se défendre, il n'a pas recours à des paroles vaines, il se résigne et donne sa tête à scalper ».

Le lendemain, le président Pasquier ayant dit que l'accusé avait eu raison de se comparer à un sauvage, « le sauvage impitoyable, s'écria Barbès, n'est pas celui qui donne sa tête à scalper, c'est celui qui scalpe ».

L'attitude pleine de noblesse que l'accusé avait eue devant le procès lui avait attiré des sympathies qui se manifestèrent sans retard. Trois mille étudiants se rendirent au ministère de la Justice et deux mille autres allèrent demander

au garde des sceaux, au nom de la jeunesse de Paris, l'abolition de la peine de mort et pour Barbès une commutation de peine.

M. Jules Claretie raconte que le directeur de la prison étant venu visiter le condamné à mort l'engagea à tenter quelque chose pour sauver sa tête.

— Conservez-vous pour votre cause, lui dit-il.

— Le seul moyen de me conserver en ce moment pour ma cause, répondit Barbès, c'est d'avoir la tête coupée pour elle. Mort, je deviens une puissance, et c'est de ce jour, pour ainsi dire, que mes ennemis commenceront à avoir affaire à moi. Aussi faudrait-il que je fusse bien sot pour leur sauver ce danger-là. Et quant à ces cinq pieds dix pouces de chair qui se promènent à vos côtés, Dieu, soyez-en sûr, n'est jamais du parti des lâches.

Il ne devait pas mourir sur l'échafaud. Sa sœur qui lui fut si saintement dévouée, le duc et la duchesse d'Orléans, supplièrent Louis-Philippe d'être miséricordieux. Il s'y refusait toujours, lorsque Victor Hugo intervint. L'illustre poète, ayant appris que l'exécution de Barbès était irrévocablement décidée, fit remettre au roi, à minuit, la veille du jour où elle était fixée, cette strophe dans laquelle il faisait allusion à la mort

précoce de la princesse Marie et à la naissance du comte de Paris :

> Par votre ange envolée ainsi qu'une colombe,
> Par ce royal enfant, doux et frêle roseau,
> Grâce encore une fois, grâce au nom de la tombe,
> Grâce au nom du berceau.

La peine fut commuée en prison perpétuelle. C'était le commencement de sa réhabilitation. Depuis, la République de 1870 a donné son nom à l'un des plus grands boulevards de la capitale, et s'il n'y a pas sa statue comme tant d'autres, c'est peut-être par crainte que le peuple en contemplant cette noble figure, n'établisse une comparaison désobligeante entre le républicain intègre de 1848 et quelques-uns des républicains tarés de nos jours.

La révolution du 24 février 1848 lui ouvrit les portes de la prison de Nîmes. Aussitôt à Paris il fut nommé gouverneur du palais du Luxembourg, colonel de la douzième légion et président du club de la Révolution. Il s'attacha à contrebalancer l'influence de Blanqui ; élu par les électeurs de l'Aude, membre de l'Assemblée nationale, il alla s'asseoir sur les bancs de la Montagne.

Le 5 mai 1848, il commit la faute de prendre part au mouvement contre la représentation

nationale. Arrêté aussitôt, il fut conduit au donjon de Vincennes. C'est de là qu'il écrivit sa première lettre à George Sand.

I

Donjon de Vincennes, le 28 mai 1848.

« Madame,

» C'est sur un très vilain morceau de papier et avec une bien mauvaise plume que je vous écris. Vous me le pardonnerez en sachant que la République traite assez peu luxueusement les prisonniers, et que loin d'avoir un canif, c'est à peine si depuis quelques jours, j'ai pu remplacer l'instrument naturel de préhension que notre grand-père Adam a mis dans mes doigts, par une fourchette ébréchée quelconque. Du reste, car il faut être juste avec tout le monde, cet état de grande misère commence à s'améliorer, et s'il fût advenu — ce qui, d'après les on-dit, semble n'avoir pas été tout à fait hors du possible — qu'on vous eût ainsi logée dans un donjon, vous vous y trouveriez, dès à présent, presque aussi

bien que votre *Consuelo* dans la tour où vous l'avez fait vivre quelque temps.

» A moi, il me manque ce dont, par une filiation naturelle, vous l'aviez si richement dotée : la muse qui chante si splendidement en vous. Aussi, je ne vous dirai pas que je m'ennuie ; non, je n'ai plus cette *puissance*, mais je songe quelquefois tristement au clair soleil que je ne me suis pas donné le temps de regarder pendant mes pauvres quatre-vingts jours de liberté, et à la patrie dont la radieuse aurore paraît s'être aussi un peu chargée de nuages pour le moment [1]. Vous êtes comprise vous-même dans ces pensées, madame, car en vous voyant si bonne, si chevaleresque, si vaillante et si douce, je n'ai pu m'empêcher de personnifier en vous l'âme et le cœur de notre jeune République. Tout ce qui lui arrive de mal vous affecte ; tous les coups qu'on lui porte vous atteignent, combien donc devez-vous être malheureuse de notre stupide journée du 15 mai !... et elle pouvait être à nous, madame. Un peu moins d'indiscipline parmi le peuple, plus de calme, moins de cris, et nous forcions, comme au 31 mai, l'Assemblée à décréter tout ce que nous aurions voulu. Mais laissons ce propos,

1. Il était détenu dans la prison de Nîmes depuis 1839, lorsque la Révolution de 1848 lui en ouvrit les portes.

car tout ce que je voulais vous dire, c'est de ne pas trop vous tourmenter, madame. Ce triomphe de la bourgeoisie ne peut durer ; comme elle est sans entrailles, elle est sans intelligence aussi. Elle va commettre, même au point de vue de son intérêt, fautes sur fautes. Elle montrera par une dernière épreuve que ce qui est frappé de mort en soi, ne peut donner la vie à rien, et notre chère République, bénie et chantée par votre muse, madame, reprendra sa destinée.

» Sans trop chercher à vous donner bon espoir, en effet, ce n'est pas sans motif que Dieu a fait naître dans ce siècle où l'humanité doit être affranchie la femme de plus de cœur et de génie qui fût jamais.

» Adieu, madame. Je songerai à vous souvent, et je serai trop heureux si vous voulez toujours continuer à comprendre parmi ceux à qui vous donnez le précieux nom de frère et d'ami

» A. BARBÈS.

» *P.-S.* — Bonjour bien cordial à Borie et au petit Maurice. Si je ne les croyais partis avec vous l'un et l'autre, je leur dirais de prendre un permis pour me voir, car depuis quatre ou cinq jours on en donne. Et adieu encore ! au revoir ! »

II

Donjon de Vincennes, le 18 décembre 1848.

« Je reçois à la fois aujourd'hui vos deux lettres, madame et bien chère amie. C'est cette fatale bataille de juin qui est la cause de cette longue interruption dans notre correspondance. Le brave Landolphe qui me servait d'intermédiaire avec le dehors, a été pris, et depuis, soit paresse d'esprit, soit affaissement d'âme, j'ai laissé passer le temps, attendant chaque jour de retrouver une nouvelle occasion de vous écrire. Quels remercîments ne vous dois-je pas d'avoir songé à moi, et de venir m'arracher à ce que vous avez la bonté d'appeler mon stoïcisme, mais qui n'est en réalité, je le crains fort, que de la torpeur ! Votre grande, votre chère parole a sur moi la puissance et le charme de la voix de la patrie elle-même, et vos deux bien-aimées lettres d'aujourd'hui, déjà lues et relues bien des fois, vont aller rejoindre, comme un préservatif de tout découragement, sur mon cœur, celle que j'ai reçue avant les journées de

juin, et que j'ai toujours gardée, malgré la crainte des perquisitions.

» Vous daignez vous intéresser à mon état, mais c'est vous, noble amie, qui avez été bien plus à plaindre de voir, de toucher de vos mains toutes les fureurs de la réaction. Ici, l'épaisseur de mes murailles me préservait du moins d'entendre les cris de haine de ce pauvre peuple égaré contre nous. Mais vous, vous avez été obligée d'avaler goutte à goutte tout le fiel dont on a voulu abreuver notre sainte cause. Vous avez été injuriée, menacée comme on menaçait et injuriait l'égalité et la fraternité, et, ce ne sera pas la moindre tache de notre époque que d'avoir si étrangement perverti le caractère français que vous, une femme, avez eu à craindre pour votre vie!

» A la suite de cette nouvelle douleur qui, à la suite de tant d'autres, a transpercé votre grande âme, je conçois la nécessité d'oublier un peu le présent en faisant des projets, et combien je vous suis reconnaissant d'avoir bien voulu me donner une place dans ce cher, dans ce si beau château en Espagne dont vous me parlez! Vivre quelque temps près de vous, voir, montrés par vous, les sites que j'ai tant admirés dans vos livres, vous faire me raconter comment telle idée, telle grande pensée vous est venue, et surtout savourer

bien souvent, sans rien dire, ce parfum de magnanimité comme des poésies qui sont de vous, ah! ce serait plus de bonheur que je n'en ai jamais espéré sur cette terre! Mais le Bonaparte nous accordera-t-il de réaliser ce rêve d'or? Je ne parle pas de ma mise en liberté : de façon ou d'autre, je crois que je serai bientôt hors de prison. Mais si la forme républicaine elle-même était attaquée, si cet héritier d'un nom avait l'audace de vouloir rétablir l'empire, ne serait-il pas de notre devoir de lutter contre lui *quand même?* C'est ce côté de la question qui me préoccupe surtout en ce moment, et pour éviter ce danger, j'avoue, que représentant du peuple, je n'aurais jamais consenti à aucun prix à laisser nommer le président de la République par le peuple. Puisqu'on ne pouvait faire triompher le principe, qui était de n'avoir pas de président d'aucune espèce, mieux valait, — c'était même moins s'écarter du principe d'unité du pouvoir, — le faire élire par l'Assemblée. Mais tous ceux qui, dans les diverses nuances politiques, ambitionnaient cette présidence pour eux-mêmes, se sont trouvés d'accord pour jouer le coup de dé de M. de Lamartine, et maintenant, Dieu seul sait ce qui adviendra de notre France. Pour commencer, la plus grande division s'est introduite, comme vous le remarquez, dans

le sein de notre propre parti. Démocrates, socialistes et socialistes-démocrates sont plus occupés de se détruire les uns les autres, que de défendre la République contre l'ennemi commun, et à l'exception de vous, madame, je ne connais guère personne parmi nous tous qui, à cette heure, songe vraiment aux intérêts du peuple.

» Avec votre lettre, j'ai reçu le livre de Borie; j'ai déjà lu l'introduction, qui nous convie, avec grande éloquence, à quitter la sphère un peu romanesque du pur idéal, et à descendre dans le champ du réalisable et du possible.

» J'aurais été bien aise de voir le porteur de votre message lui-même, par la double raison qu'il m'aurait donné des nouvelles détaillées de votre santé, et qu'il est, m'a-t-on dit, le frère de votre ami Victor Borie. S'il est encore à Paris lors de la première visite de mon cousin, je le ferai prier de prendre un permis pour venir dans mon donjon. Mais, en tout état de cause, madame, voici l'adresse où vous pourrez dorénavant m'envoyer vos lettres : M. Berthomieu, rue des Beaux-Arts, 9.

» Dites, s'il vous plaît, à Maurice, que je l'embrasse. Souhaitez le bonjour à Borie, et croyez à l'affection profonde de votre tout dévoué frère et ami,

» A. BARBÈS. »

Barbès et ses coaccusés furent transférés du donjon de Vincennes à la prison de Bourges. Ils passèrent en jugement devant la Haute-Cour de cette ville sous l'inculpation de complot tendant au renversement de la République.

Voici une lettre intéressante écrite en attendant son jugement :

III

Prison de Bourges, le 11 mars 1849.

« Madame et bien chère amie,

» Nous sommes trois dans une chambre, parlant continuellement comme des pies, et, par conséquent, dans les plus mauvaises conditions possibles pour engager une conversation par écrit avec personne; ce ne sera donc qu'un billet que je vous ferai parvenir aujourd'hui pour vous remercier du bon souvenir que vous m'avez envoyé par notre ami Dufraisne, et vous demander, en même temps, si vous n'avez pas reçu en décembre une lettre de moi en réponse aux deux de vous qui me sont arrivées sous le même pli par les soins du frère de Borie. Comme nous avons joué de beaucoup de malheur dans notre corres-

pondance, j'ai peur que cette lettre ne soit égarée, et que vous n'ayez cru, de ma part, à une négligence ou à une indifférence qui est tout le contraire précisément des sentiments que mon cœur vous porte.

» Je n'espère point pouvoir aller vous serrer les mains après la fin de ce procès. Même devant le jury ordinaire, j'aurais eu peu de chances d'acquittement, à moins de présenter une de ces défenses qui ne me vont pas, parce qu'elles sont à la fois une lâcheté et une hypocrisie. Mais devant la Haute-Cour, il est certain que je dois être condamné, puisque je ne me défends pas et que toutes les paroles que j'ai dites sont de nature à aigrir encore contre moi les maîtres de ma liberté. Je ne crois pas avoir mal fait cependant. En politique, un procès n'est qu'un dernier fait de guerre par lequel le parti vainqueur vient écraser les vaincus, et le mieux est de garder du moins sa dignité intacte. Malheureusement, le prestige du danger manque au bout, de sorte que, cela joint à la manière avocassière dont certains des accusés mènent les débats, donne au procès l'aspect d'une affaire correctionnelle.

» Ma sœur est ici et j'aurais été bien heureux de pouvoir vous la présenter. Vous l'aimeriez, car elle possède un de ces nobles cœurs que le

vôtre comprendrait si bien. Si c'est possible, je l'engagerais bien à aller passer une journée avec vous à Nohant, mais peut-être ses nécessités d'affaires ou, pour mieux dire, la difficulté de couper son voyage pour faire cette visite, l'obligeront-elles de s'en priver.

» Je vous serre la main et vous prie de me comprendre toujours parmi vos plus dévoués amis.

» A. BARBÈS.

» Merci du petit volume qui restera pour moi comme le plus cher souvenir du procès. »

Selon son habitude, Barbès ne se défendit pas; s'il prit plusieurs fois la parole, ce fut sur quelques faits généraux du procès.

Le 2 avril 1849, il fut condamné à la détention perpétuelle et dirigé sur Doullens. Ce sera de cette sombre et froide prison que, pendant quelques années, seront datées ses lettres.

IV

Prison de Doullens, le 14 octobre 1849.

« Chère et bien bonne amie.

» Votre lettre augmente encore mes remords. Depuis mon arrivée ici, j'ai songé chaque jour à

vous écrire, et constamment, grâce à l'engourdissement d'esprit dans lequel je tombe de plus en plus, j'ai manqué au désir et à la volonté de mon cœur. Vous, trop indulgente, vous aimez mieux attribuer mon silence à des empêchements de communication avec le dehors que de m'accuser moi-même de négligence. Mais à toute faute il faut une expiation, et la mienne doit être de ne pas accepter votre pardon sans avouer mes torts.

» Ma paresse est donc cause que je ne vous ai pas encore remerciée de la bonne lettre que vous m'avez adressée à Bourges, et pourtant, que de bien elle m'a fait dans le moment même que je l'ai reçue. J'étais à me dire que le seul moyen de justifier devant la souveraineté du peuple ma conduite et mes actes du 15 mai, était de les mettre sous la protection d'une autre souveraineté plus légitime et plus vraie tant que le peuple n'aura pas une plus claire conscience de ce qu'il doit vouloir : celle du but. Or, en vous voyant songer de votre côté à invoquer en ma faveur mon obéissance à cette souveraineté-là, je n'ai plus hésité à me servir de ce moyen de défense et, comme vous le comprenez, j'ai gagné ma cause, puisqu'il ne s'agissait point pour moi d'obtenir un acquittement matériel, mais de montrer que je ne m'étais pas comporté en fou, ainsi que le pré-

tendaient quelques personnes, et que je ne m'étais pas mis en insurrection contre mes propres principes. Vous, en aucun cas, ne m'auriez jugé ainsi. Je le sais bien, car si j'ai un reproche à vous faire, c'est d'avoir beaucoup trop de bienveillance pour moi. Mais d'autres appellent niaiserie et manque d'intelligence ce que vous nommez intelligence et bonté d'âme, et peut-être, pour être bien juste, faut-il pour tous les actes de ma vie prendre un terme moyen entre ces deux jugements.

» Je ne vous dirai rien de mon existence ici; elle est semblable à celle que je suis habitué à mener depuis longtemps, et n'a même plus le pouvoir d'éveiller de l'ennui dans mon cœur. Je suis, comme on le dit du calorique en physique ou en chimie, passé vis-à-vis de moi-même à *l'état latent*. La plupart du temps, je ne sais pas si je veille; cependant, au point de vue de la santé, je vais moins mal qu'avant la Révolution. Est-ce pour quelque avantage futur ? En ne regardant qu'à la surface des choses, on pourrait croire qu'il vaudrait autant, au lieu de guérir, descendre rapidement la pente au delà de laquelle on ne voit plus toutes les iniquités de ce bas monde. Mais dans le fond, je ne pense pas qu'il soit donné à personne d'enrayer longtemps l'hu-

manité dans sa marche. Quoi que fassent nos stupides reconstructeurs d'oppression, ils ne réussissent qu'à creuser plus profondément l'abîme dans lequel ils doivent s'engloutir. Cependant notre parti compte dans son sein tant d'éléments impurs, il y a un si grand nombre d'individus qui ne l'ont embrassé que comme une chance de faire là mieux leurs affaires qu'ailleurs, que je ne jurerais pas que le règne de ces autres coquins, les honnêtes et les modérés, ne puisse durer autant que nous, et pour ne pas être surpris par l'événement, j'ai pris, en fait de patience, une longue haleine comme font les plongeurs avant de descendre dans la mer. Cette patience, du reste, m'est plus aisée qu'à vous, car les moins malheureux aujourd'hui sont ceux qui, de derrière les barreaux de leurs prisons, ne peuvent voir tous les crimes et toutes les hontes qui se commettent au nom de la France.

» Cette lettre vous parviendra par la même voie que j'ai reçu la vôtre. Je l'envoie à Paris, à madame Le Barbier, avec prière de mettre sur l'enveloppe l'adresse de sa maison. Martin Bernard vous a déjà demandé votre amitié pour cette noble et digne fille de Merlin de Thionville. Je vous ferai de mon côté la même prière. C'est un grand et généreux cœur avec lequel vous sympa-

thiserez bien vite, et notre soi-disant République en les frappant impose à tous les vrais républicains le devoir de lui montrer qu'il y a encore sur cette terre de la récompense et de la vénération pour tous les actes héroïques de nos pères.

» J'ai mille amitiés à vous transmettre de la part de notre brave camarade Albert[1]. C'est par sa femme que nous viennent les seules nouvelles que nous ayons du monde, car pour mon compte je n'ai eu aucune visite depuis que je suis ici, et je n'ai pas besoin de vous dire que celles que reçoivent certaines autres personnes ne me servent à rien du tout. Aussi, pendant les deux derniers mois, madame Albert ayant été privée de son permis, nous nous sommes trouvés à peu près aussi ignorants de tout ce qui se faisait en France que si nous avions été déportés à Sinamary ou dans les Indes comme, dit-on, il a été question de le faire.

» Bonjour pour moi à Maurice et à Borie, et recevez une cordiale poignée de main de votre tout dévoué,

» A. BARBÈS.

1. Albert, ouvrier, membre du gouvernement provisoire de 1848.

V

Prison de Doullens, le 5 août 1850.

« Bonne et bien chère amie,

» Ma lettre du 29 février s'est croisée avec la vôtre du 22, et depuis je ne vous ai pas écrit ! Me le pardonnez-vous ? Pour moi, je m'en veux d'autant plus d'être tombé dans un tel excès de paresse que vous me disiez avoir besoin de consolation et d'amitié. Vous étiez malade, vous souffriez non de vos maux, car vous vous êtes toujours oubliée vous-même, mais de ceux dont il a plu à Dieu d'éprouver notre chère patrie et vous me demandiez de sympathiser avec vous dans cette affliction. Je l'ai fait bien souvent du fond de ma prison, chère et bien-aimée amie, si vous voulez me permettre ce terme qui seul exprime l'attachement que je vous porte ; mais cela ne suffit pas et j'aurais dû vous dire que mon cœur, que mon âme, comprenaient bien toutes vos souffrances et qu'entre toutes les raisons qui me font désirer que notre sainte cause triomphe, la plus vive, la plus ardente a trait à vous.

» N'eussé-je pas, en effet, aimé la République et la démocratie avant de vous connaître que vous me les auriez fait aimer du jour où je vous ai vue les entourer d'un si vaillant amour. Vous, dont j'avais deviné par instinct la grandeur de caractère, vous êtes la plus noble femme que le cher pays de France — que j'aime toujours à me représenter comme le plus grand pays du monde — ait portée, et vous deviez naturellement vous vouer à la plus sainte des causes. Vous l'avez fait, en offrant en don à notre parti, plus qu'on ne peut nous prendre, à nous hommes, car c'est droit au cœur même, c'est dans votre réputation que les méchants vous frappent, pauvres femmes, quand vous voulez lutter contre eux. Vous n'avez reculé devant aucun martyre, quoique sachant que votre gloire elle-même allait servir, pour ainsi dire, de poteau où l'on chercherait à accrocher votre nom pour la postérité. Aussi, vous auriez bien le droit de vous attrister et de vous plaindre de ce que tant de sacrifices n'aient rien changé jusqu'à présent au sort du peuple ; mais vous ne songez pas à vous, et si votre âme gémit, c'est uniquement parce que vous voyez ce peuple toujours courber le dos et souffrir. Ah ! vous valez mieux que nous, vous êtes des milliers de fois au-dessus de notre nature, et vous ne me parlez pas de

votre résignation !... Elle m'est aisée à moi qui n'ai que cela à donner à ma cause, mais vous ! Oh ! que si je savais écrire, j'entreprendrai de faire comprendre à tous vos détracteurs, à ceux qui vous ont enfoncé tant d'épines et de clous dans la chair, qu'ils devraient tomber à genoux et prier Dieu de vous conserver pour que vous puissiez un jour intercéder pour eux. Telle sera votre tâche, chère amie, et vous seule, vous, au nom de toutes les femmes dont vous résumez le génie et la bonté, vous pourrez peut-être réussir à désarmer la bourgeoisie triomphante. Certains hommes ne voudront pas, je le sais, vous écouter. Mais ceux-là n'ont rien d'humain et ils n'auront sans doute pas le pouvoir ; la France n'en est pas réduite à confier ses destins à leur ignominie! Mais le peuple, ce peuple bon, brave, généreux, chevaleresque, qui ne fait le mal que lorsqu'on l'égare, vous écoutera parce que vous lui parlerez le langage qui plaît à son cœur. Cependant nous aurions besoin de voir plusieurs de nos amis, songer d'avance à ne pas laisser tomber la victoire dans des mains indignes. L'union de Louis Blanc et de Ledru serait seule toute-puissante pour prévenir un pareil malheur ; ils sont loyaux de cœur et d'âme tous les deux : bons, généreux, dévoués et avec un semblable fond commun, il

leur serait aisé de s'entendre, malgré quelques différences de principes. Chère, si vous pouviez amener cette union, vous rendriez un grand service à notre parti ; vous vous y êtes déjà employée, j'en suis sûr, mais ne vous découragez pas. L'effet du premier numéro du *Proscrit* a été mauvais, je le crains, pour Ledru. Les socialistes ne le trouvent pas assez socialiste, la Montagne et la Presse sont naturellement très mécontentes de lui parce qu'il leur a dit leurs vérités. On va chercher à mettre Louis Blanc en demeure de lui répondre. Il vous faudrait essayer de leur faire comprendre à l'un et à l'autre qu'ils ne doivent pas céder à ces suggestions. Mes idées sont absolument celles de Louis Blanc ; jamais homme ne m'a paru formuler aussi bien que lui ce que je pense de l'organisation de la démocratie, mais je crois qu'en ce moment Louis Blanc seul serait regardé comme trop avancé par la majorité de la nation et que, d'un autre côté, il ne serait pas non plus assez fort avec ses seuls éléments à lui pour tenir tête à la coterie d'intrigants qui désire le renverser au moins autant que Ledru lui-même. Priez-les donc, suppliez-les de profiter de la faute dernièrement commise pour s'unir de nouveau au lieu d'achever de se diviser ; ils vous écouteront, j'en ai l'espérance, chère amie, car qui mieux

que vous peut personnifier à leurs yeux la voix même de la patrie et l'amour intelligent et dévoué de votre cause ?

» Je vous ai peu parlé de moi jusqu'ici dans cette lettre, chère bonne amie, quoique vous m'ayez recommandé de vous en parler beaucoup ; mais je tenais à vous dire d'abord combien je vous aime malgré tous mes torts de négligence et à déposer aussi dans votre âme, mes désirs et mes craintes de patriote. Ma vie, d'ailleurs, est toujours pareille à celle que je vous ai déjà décrite.

» Un mot pour la résumer :

» Je vieillis en me desséchant comme un arbre qui ne portera jamais de fruit, mais sans trop m'ennuyer et en gardant mon attachement entier pour notre cause et pour quelques amis parmi lesquels vous tenez la première place.

» Adieu, dites à Maurice que je l'embrasse et permettez-moi de vous serrer bien affectueusement, bien cordialement la main, cette main qui a écrit tant de chefs-d'œuvre et que je m'émerveille quelquefois d'avoir osé prendre dans la mienne.

» Votre tout dévoué,

» A. BARBÈS. »

« Cette lettre vous parviendra par les soins

d'un de mes amis nommé Pichon, originaire de votre département, et qui connaît aussi Aucante. C'est lui, d'après ce qu'il m'apprend, qui vous a envoyé ce portrait de Vincennes dont vous me parlez.

» Tout à vous de cœur encore une fois. »

VI

Prison de Doullens, le 15 septembre 1850.

« Bonne et bien chère amie,

» Vous avez eu, en effet, ma lettre trop tard pour pouvoir intervenir entre nos amis avant la publication de leur second article, mais vous n'en avez pas moins fait ce que je désirais. Prévenu par vous, Louis Blanc s'efforcera, j'en suis sûr, de ne pas laisser dégénérer la querelle en dispute. Sa polémique est toujours pleine de courtoisie même avec ses ennemis les plus acharnés; il conviendra donc aisément qu'ici plus que jamais il doit retenir tous les coups que la défense légitime de ses principes n'exige pas. C'est ce qu'il a déjà fait, du reste, dans le numéro d'août de sa revue. Comme vous l'avez vu sans doute, il a réduit en

poudre avec une invincible puissance de logique toutes les propositions erronées de ses adversaires. Mais il n'a blessé, il n'a froissé aucun amour-propre, et votre prière va réussir à le maintenir toujours dans ces limites. Vous avez tort de croire que nous ne voyons en vous qu'une femme. Pour mon compte, j'y vois tellement autre chose qu'il s'en est fallu de très peu que votre nom n'ait figuré parmi ceux de *mon Gouvernement du 15 mai.* Sans le bruit de la foule qui m'ahurissait, je l'aurais porté à coup sûr sur ma liste, car je l'avais dans mon cœur et dans ma tête. Vous en auriez été fâchée peut-être! Mais pourquoi cependant ? Il est temps que l'on s'habitue à aller chercher le dévouement et le génie même sous l'enveloppe d'une femme lorsqu'ils y sont. Puisque l'affaire a mal tourné, j'aurais eu du moins l'occasion de dire quelques mots pour soutenir cette thèse au procès, et puis c'eût été un ineffable bonheur pour moi de pouvoir rendre un hommage public à vos qualités!

» Vous souffrez toujours énormément, je le vois, des misères physiques et morales de notre pays. Votre grande âme s'en révolte, chère amie, vous avez bien raison! Moi, je donnerais de bon cœur beaucoup de mes joies, si j'en avais, pour que vous vous chagriniez moins ; si je l'osais, je

vous admonesterais même un peu sur ce sujet. Mais que feraient, n'est-ce pas, mes conseils? Autant vaudrait dire à la fleur de ne pas souffrir lorsqu'un vent d'orage la tourmente. Cependant ce vent se calmera. L'état actuel des choses ne saurait durer. Oh ! que je voudrais donc que, l'œil tourné vers un meilleur avenir, vous puissiez comprimer les angoisses de votre cœur en ce moment!

» Les permis de visite doivent être demandés au ministre de l'intérieur. Après avoir pris des renseignements sur la personne qui demande, on en accorde la plupart du temps. Mais vous, chère amie, sur l'opinion de qui on n'aura plus de renseignements à prendre, je doute fort qu'on vous permette de me voir. Ce bonheur serait trop grand pour moi. De plus, il va s'élever au premier jour un nouvel obstacle à votre projet. Vous savez que nous devons être transférés à Belle-Isle. Sans doute dans cette nouvelle prison, le régime sera le même qu'ici. Mais la défiance contre nous sera bien plus grande et vos occupations vous empêcheront de venir aussi loin.

» Je vous remercie des détails que vous me donnez sur votre existence à Nohant. C'est un lieu vers lequel se tournent bien souvent mes pensées, car malgré ma paresse, je vous porte, croyez-le bien, une affection que ni le temps ni

l'espace ne sauraient affaiblir. Votre bonté, la noble simplicité de vos manières, vous ont conquis mon cœur tout entier dès le premier jour où je vous ai vue, et, à ce propos, je veux vous apprendre un fait assez remarquable.

» C'est à l'entremise du même homme que je dois d'avoir contracté les deux plus grands attachements de ma vie : c'est en effet, Étienne Arago qui m'a présenté à vous, et c'est aussi lui qui m'avait fait faire connaissance avec notre bon, notre bien-aimé Godefroy Cavaignac, ce noble cœur et cette vaste intelligence dont le manque s'est si cruellement fait sentir à notre pauvre révolution de Février.

» Mon calme et ma patience ne sont pas un mérite à mes yeux ; ils prouvent seulement qu'il y a longtemps que je suis en prison. Vous le savez, comme l'a dit le vieil Homère : « Du jour où un homme perd sa liberté, Jupiter lui enlève la moitié de son âme ».

» J'ai subi cette mutilation il y a déjà bien des années, et, à la longue, la plaie s'est cicatrisée assez bien pour que je ne songe plus à m'en plaindre. Mais je n'en suis pas moins privé d'une partie de mon être, et plutôt digne de pitié que d'éloges. Ne me mettez donc pas trop haut dans votre estime, chère et noble amie. La seule qua-

lité qui m'est restée, c'est ma tendance à admirer et à aimer tout ce qui est grand et bon, et voilà pourquoi je me suis pris d'un si vif attachement pour vous. Que Dieu vous bénisse de n'avoir pas dédaigné cette affection, et de vouloir bien me compter pour quelque chose dans votre vie !

C'est toujours par l'intermédiaire de notre excellent Pichon que je vous fais parvenir cette lettre. Madame Le Barbier de Tinan, aux bons soins de qui j'avais précédemment recours, était partie de Paris plusieurs jours avant l'expédition de ma dernière. Elle devait vous écrire avant son départ. Si elle ne l'a pas fait, ne lui en veuillez pas, car la faute en est à moi qui lui avais promis une dernière lettre pour vous, et, grâce à ma paresse, je ne l'ai pas envoyée.

» Adieu ; mes bonnes amitiés, je vous prie, à Maurice que j'aime beaucoup et parce qu'il est votre fils et qu'il me fait l'effet, tout de suite, d'être un aimable et spirituel garçon. Je vais écrire quelques lignes à Aucante dont j'ai reçu une charmante lettre. Bonjour pour moi à Borie, la première fois que vous lui écrirez, et pour vous, permettez-moi de vous serrer la main et de vous renouveler l'assurance de mon profond attachement.

» A. BARBÈS. »

VII

Prison de Doullens, le 24 octobre 1850.

« Chère et noble amie,

» Mon âme s'élance vers vous en ce moment de douleur extrême. On m'a excepté du tranfèrement des prisonniers de Doullens à Belle-Isle. Je ne croyais pas mériter une telle indignité !... J'étais plus heureux le jour où je fus condamné à mort !

» Comme à ma sœur, comme à mon frère, comme à nos plus dévoués amis, je vous demande aide et secours.

» Votre plume est toute-puissante. Employez-la, je vous prie, pour effacer cette tache à mon honneur et me faire conduire à Belle-Isle. Je n'aurai ni trêve ni repos que je n'y aie rejoint mes camarades.

» Laissez-moi presser de mes lèvres humiliées votre main qui me sauvera.

» Plus que jamais à vous,

» A. BARBÈS. »

VIII

Prison de Doullens, le 1er novembre 1850.

« Chère et noble amie,

» Voici la paix rentrée dans mon âme. J'ai appris ce matin que le ministre allait donner l'ordre de me faire partir. Votre bonne lettre est arrivée peu après pour achever de compléter ma joie.

» Comme toujours, vous vous êtes comportée avec moi comme la meilleure, la plus dévouée des amies. Vos nobles paroles étaient de nature à me réconcilier avec ma position, si quelque chose pouvait amener cette réconciliation. Mais croyez-bien qu'il est heureux que j'aille à Belle-Isle. Mon devoir est de partager le sort des autres prisonniers, et alors qu'on manque à un devoir même par une cause indépendante de sa volonté, l'expiation vient toujours après.

» J'ai reçu des nouvelles d'Albert depuis son arrivée à Belle-Isle. « Nous avons, me dit-il, de » grandes cours avec immense préau pour nous » promener. Mais nous sommes entassés dans des

» *chambres à huit*. On a aussi supprimé le vin. » Que dites-vous de la générosité de la réaction? Ne pas même accorder un petit cachot à ce tout-puissant prolétaire aux pieds duquel les plus insolents de ses chefs ont rampé après Février! Albert est un beau caractère qui ne s'irrite pas de toutes ces indignités. Mais que de colères vont s'amasser dans le cœur de bien d'autres!

» Pour mon compte, un petit réduit particulier est une affaire de première nécessité. Je donnerais volontiers pour cela tous les autres agréments de la vie. Mais le devoir m'appelait là-bas. Je savais que je serais matériellement plus mal lorsque j'ai demandé à y aller, et je n'ai qu'à me féliciter du succès de mes réclamations.

» La petite lettre ou j'implorais votre secours est passée par le greffe. Je n'ai donc pu vous accuser réception des lettres de L. B.; de Landolfe, d'Aucante et de votre cher billet, arrivés ici précisément le dernier jour qu'Albert y a demeuré. J'étais *seul*, lorsque je vous ai écrit de l'*ancien quartier de Bourges*. Depuis, j'ai été obligé de me laisser transférer dans l'*ex cours de Versailles* où j'ai retrouvé Guinard. C'est par ses soins que Pichon m'a fait tenir votre lettre et par elles aussi que je vous réponds bien vite aujourd'hui, car il se peut que je parte ce soir

même, et, quoiqu'on me dise que je séjournerai peut-être à Paris, j'ai peur de n'avoir plus la possibilité de vous écrire avant mon arrivée à Belle-Isle.

» J'écris un mot à Aucante. Dites à Maurice que je l'embrasse, et vous, permettez-moi de mettre mon âme à vos pieds pour vous remercier de toutes vos bontés et de ce précieux attachement que je regarde comme le plus grand des biens que Dieu m'ait accordés sur cette terre.

» A vous encore une fois de cœur et d'âme.

» A. BARBÈS. »

IX

Prison de Belle-Isle, le 27 mars 1851.

« Chère et noble amie,

» Je ne vous ai pas écrit depuis Doullens. Ne m'en veuillez pas de ce long silence. Mon âme vous porte toujours la même affection. Mon esprit pense à vous autant qu'il lui est permis de penser, mais je vis dans un élément antipathique à ma nature, et où je ne puis rien faire, pas même écrire un simple billet.

» Vous avez entendu parler de l'horrible promiscuité à laquelle nous sommes condamnés. Je vous en avais dit un mot moi-même avant de quitter Doullens, et tout ce que l'on peut supposer reste au-dessous de la réalité. J'ai cru devenir fou les premiers jours, et maintenant je sens l'idiotisme me gagner. Comme je préférerais le régime de Mazas s'il ne s'agissait que de moi seul ! Entre les étroites murailles de ses cellules on peut du moins s'occuper de ses amis, bien songer, réfléchir... Mais ne nous laissons pas aller aux regrets de cet Eldorado, et que je vous dise bien vite pourquoi je vous écris après être resté si longtemps sans vous avoir donné de mes nouvelles.

» Le jeune homme qui vous remettra cette lettre est le frère d'un de mes meilleurs amis de tous les temps, de Martin Bernard que vous connaissez et que vous aimez aussi. J'ai vu qu'il désirait passionnément vous être présenté. Faute de pouvoir le faire de vive-voix, j'ai pensé que vous voudriez bien l'accueillir sur ma recommandation écrite. Il est timide, il va vous contempler comme une divinité devant laquelle il n'osera peut-être parler. Je n'ai pas besoin de vous prier d'être bonne pour lui. Vous l'êtes pour tout le monde. Faites-lui comprendre seulement qu'il ne

vous sera pas importun en revenant vous voir. L'excellent jeune homme mérite d'autant plus de pouvoir jouir quelquefois du bienfait de votre conversation, que, hélas! il est malade et plus malade à ce que j'ai appris qu'il ne le croit ou ne veut l'avouer.

» Avez-vous des nouvelles de Louis Blanc? Il a été impudemment attaqué par cet individu pour qui vous connaissez mes sentiments. J'ai été sur le point d'écrire quelques mots pour dire au public ce que je pensais de cette attaque. Mais j'ai compris, en réfléchissant, que ce drôle ayant été assez habile pour faire croire à beaucoup de gens que mes affirmations sur son passé étaient dictées par une haine personnelle, mon intervention dans cette affaire pouvait nuire plutôt que servir à Louis Blanc. Je me suis donc borné à écrire à notre ami de Londres[1] quelques lignes toutes privées qui partiront en même temps que cette lettre. Elle lui apprend que la venimeuse petite bête a fait semblant un jour de vouloir vider avec moi, devant l'Assemblée générale des détenus, sa vieille affaire de révélation. Mais lorsque j'ai voulu convoquer cette assemblée, il a eu recours à un moyen dilatoire pour n'y pas venir et s'est

[1] Louis Blanc, en exil.

laissé condamner, en quelque sorte, par défaut. Son moyen a été d'organiser par ses amis et partisans un tumulte qui a éclaté aussitôt que, après avoir exposé les motifs de la réunion, j'ai voulu aborder le fond de la question. Comme d'habitude, il a pour adhérents dans la prison tous ceux dont la moralité est un peu suspecte, ou qui, par ambition ou par bonté, se groupent autour de quiconque veut les employer. Il y a longtemps que le parti républicain aurait dû chasser de ses rangs ce traître qui le déshonore. Quant à lui répondre, je crois pourtant que Louis Blanc aurait tort de le faire. Ce serait jouer le jeu de ce drôle qui veut que l'on s'occupe de lui quand même. Son plan est l'œuvre d'un *Tom Pouce* qui, se sentant enfermé dans un endroit où l'on ne peut pas le voir, grossit sa voix et fait beaucoup de bruit pour qu'on le prenne pour un hercule.

» J'ai appris le succès de *Claudie*, et j'ai réussi à lire la pièce. C'est bien beau même comme lecture. Mais hélas! n'est-il pas affreux de penser qu'il peut m'arriver de ne pas toujours prendre connaissance de ce que vous donnez au public!

Dites à Maurice et Aucante que je les embrasse, et si Aucante était à Paris, il se lierait, j'en suis sûr, avec mon recommandé Henry Bernard,

pour qui je lui avais donné dans le temps une lettre.

» Je ne vous renouvelle pas mes assurances d'inaltérable affection et de dévouement, mais je voudrais être en état de vous en donner la preuve.

» A vous de cœur et de pensée,

» A. BARBÈS. »

X

Prison de Belle-Isle, le 14 janvier 1853.

« Chère et noble amie,

» Le malheur m'a rendu un peu superstitieux, et en me réveillant hier matin, c'est aujourd'hui le 13, la journée ne se passera pas sans qu'il ne m'arrive quelque chose de fâcheux. Au lieu d'un malheur que j'attendais, c'est votre lettre qui est arrivée.

» Que Dieu vous récompense de cette bonne action, chère amie. Pour moi, je ne saurais vous dire le plaisir que j'ai éprouvé.

» Si je suis resté si longtemps sans vous écrire, c'est qu'il me répugnait de vous exposer à faire passer vos lettres, par les formalités du greffe. Je

suis fait, pour mon compte, à ce désagrément, mais je ressens encore une sorte de honte à y assujettir mes amis. Bénie soyez-vous d'avoir fait ce que je n'osais vous demander!

» Je connais, en effet, vos chagrins et j'ai songé à vous lorsque le 2 décembre 1851[1], nous avons appris ici que Paris était vaincu. Notre pauvre France ne reçoit pas un coup qu'il ne me semble le voir entrer dans votre cœur. Misérable génération que nous sommes! Quand cesserons-nous de rouler de ruine en ruine? J'ai conservé ma foi, mais comme vous je suis bien triste, et aux craintes que j'avais dans le temps pour notre cause, s'ajoutent celles que j'ai aujourd'hui pour la patrie, pour le pays lui-même; comment finira tout ce qui s'élève en cet instant? J'ai vu dans mon enfance l'Anglais et le Russe à Paris et je désirerais bien mourir avant que de pareils jours se renouvellent.

» Ma santé se maintient assez bonne, malgré ces inquiétudes; j'ai depuis assez longtemps une cellule à moi seul où l'ancien directeur m'a conduit de force, après un petit incident qui m'avait fait mettre au cachot. Je suis devenu comme la *mère* de votre noble Albert. A force de souffrir,

1. Date du coup d'État de Louis Bonaparte.

mon corps a fini par tuer la souffrance, et je supporterais aujourd'hui des fatigues et des peines qui m'auraient accablé lorsque je me portais bien, ma voix seulement ne veut pas revenir.

» Et vous, mon amie, vous travaillez toujours énormément. Aucante me dit que vous travaillez plus que jamais. Nous sommes ici si loin du monde que nous n'apprenons que longtemps après les choses qu'il nous conviendrait le mieux de savoir. J'ai relu cependant ces jours-ci — et Dieu sait avec quelle satisfaction, la *Petite Fadette* que vous m'avez fait l'honneur de me dédier et dont vraisemblablement je ne vous ai pas encore remerciée.

» J'embrasserais bien volontiers votre petite fille, car j'aime beaucoup les enfants et celle-ci m'est déjà particulièrement chère puisqu'elle vous aide à détourner quelquefois la tête des vilaines choses que font les grandes personnes. Caressez-la, je vous prie, en mon nom. Plus heureuse que vous peut-être, elle n'aura pas à assister aux cruelles déceptions qui ont été notre partage !

» Je suis à peu près sans nouvelles de nos amis de Londres. L'excellent Henry Bernard, qui me parlait quelquefois de son frère Martin, se meurt à cette heure à Toulouse où sa maladie de poitrine la conduit. Il ne passera pas cet hiver, et sa perte

va être un grand chagrin pour mon pauvre compagnon du Mont Saint-Michel et du Luxembourg.

» Adieu; dites à Maurice que je l'embrasse du meilleur et du profond de mon âme, et recevez un cordial serrement de main de votre dévoué et reconnaissant.

» A. BARBÈS. »

XI

Prison de Belle-Isle, le 1er janvier 1854.

« Madame et chère amie,

» Vous recevez sans doute en ce moment les vœux que de nombreuses bouches adressent au ciel pour votre bonheur. Permettez-moi de venir, du fond de ma prison, joindre ma voix à celles de vos amis.

» Puisse l'année que nous commençons vous être meilleure que celles qui l'ont précédée! Puissiez-vous ne pas vous laisser aller à ces tristesses contre lesquelles j'essaie quelquefois de lutter et qui vous font presque prendre en dégoût toute correspondance avec votre vieux prisonnier.

» Ma lettre du mois de décembre vous a peut-

être trouvée, comme je le craignais, au milieu des couches d'Amélie. Je ne vous cacherai donc pas que j'attends avec une certaine anxiété des nouvelles de ce grave événement. Amélie a toujours été ma favorite. J'aimais, lorsqu'elle était petite, son caractère très sérieux, ses grands yeux où l'on voyait une si grande force de réflexion se peindre. J'aimais surtout l'affection qu'elle me portait, et, quoiqu'elle soit mère aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de me la représenter sous les traits que je lui ai connus, et c'est même cette disposition à lui parler comme à une enfant qui fait que je ne lui écris point. J'ai peur de la blesser en la traitant comme avant son mariage, et je ne puis me dispenser de la traiter ainsi. Je veux cependant ne pas laisser passer le 1er janvier sans lui envoyer quelques lignes.

» Quant à Maurice, vous trouverez ci-joint un mot pour lui. Maurice est un vaillant garçon qui m'aime, parce que vous lui dites de m'aimer, comme il aime certain conventionnel dont vous l'entretenez. Faites-lui bien apprendre l'histoire de la Révolution, et demandez-lui, après lui avoir montré tous ces hauts faits, un peu de pitié pour les hommes de nos jours qui n'ont su que se faire mettre en prison. C'est à cette pitié seulement que je prétends, son cœur ne me la refusera

pas, parce qu'il est encore très jeune, mais un temps viendra où se sentant plus brave et plus fort, il nous traitera avec moins de respect.

» — C'était un très triste individu, dira-t-il de moi; il a vécu sous les verrous comme un hibou dans une cage. Ce n'est pas en agissant ainsi que l'on sert sa cause. La patrie n'est pas une sainte pour laquelle il suffit de prier comme jadis les moines dans leurs couvents. »

» Je n'ai pas reçu d'autres lettres d'Henry. Que devient ce pauvre jeune homme? Pas de nouvelles non plus de Martin Bernard, mais d'assez mauvaises de mon neveu qui est à l'infirmerie depuis quelques jours. Ma sœur est inquiète de cette maladie qui, je l'espère pourtant, ne sera pas grand'chose.

» Vous ne manquerez pas, je vous prie, de me recommander au bon souvenir de Raynaud si vous lui écrivez. Je ne vous demande pas des nouvelles de mes autres amis qui paraissent m'oublier.

» Adieu, faites mes bonnes amitiés à Amélie qui ne recevra ma lettre qu'après vous, à madame Albert et à madame de Tinan.

» Je vous serre la main, et vous prie de conserver toujours un peu d'affection pour votre frère et ami.

» A. BARBÈS. »

XII

Prison de Belle-Isle, le 15 mai 1854.

« Madame et chère amie,

» J'en suis quitte cette fois encore pour la peur, mais vous pouvez dire que vous m'avez causé de terribles inquiétudes. Chaque jour, depuis l'instant où j'ai supposé que vous deviez avoir reçu ma lettre, a été pour moi un véritable *crescendo* de chagrin pour moi, en voyant que vous ne me répondiez point. Aussi, parmi les prières que vous faites adresser à Dieu pour votre petit Maurice, je vous prie de ne pas manquer de lui faire répéter celle-ci : « O mon Dieu, faites que je ne laisse jamais mes amis sans nouvelles, et donnez à maman la force d'écrire pour rassurer les siens. » Ce devoir-là, je vous assure, est tout aussi important que les autres que vous lui prescrivez.

» Le mal de mon beau-frère n'a pas été aussi grave que l'avait dit Armand. Ce n'est pas une attaque d'apoplexie qu'il a eue. L'enfant, m'écrit-on, a nommé improprement de ce nom une défaillance provenant d'une autre cause ; mais

ma belle-sœur qui soignait ma chère Augusta est morte. C'était la sœur aînée de mon beau-frère, et cette perte l'a cruellement affectée. On l'a conduite à la campagne pour la distraire un peu de son chagrin.

» Je croyais vous avoir déjà parlé de la maladie d'Albert; c'est de la poitrine qu'il souffre, et, chose étrange, car la conformation apparente n'indique rien de pareil, il paraît qu'il est réellement phtisique. Sa femme est partie, il y a trois ou quatre jours, pour aller le rejoindre. J'espère qu'on ne lui fera pas trop attendre la permission de le voir dans sa nouvelle prison.

» *Ceux* que je fréquente le plus sont toujours les mêmes, dont je vous ai déjà dit les noms; les cinq autres habitent mon corridor : Gambon, Maigne, Daniel-Lamarière, Commissaire et Hibrint qui a remplacé dans une de nos cellules Vauthier; puis dans le corridor où était Albert, Fayolle, Monbel et Batillat. Deux de ceux avec lesquels j'ai été longtemps en bonnes relations ont mal tourné. L'un a fini par demander purement et simplement sa grâce; et l'autre qui avait été transféré à Paris, a demandé à aller servir en Orient. Celui-ci a commis, si je ne me trompe pas sur son caractère, plutôt une erreur de jugement qu'un acte d'égoïsme réfléchi. Il s'est figuré que nous allions

avoir la guerre avec l'Europe entière, qu'il s'agissait des destinées de la civilisation, etc., et sa tête ayant pris feu, comme il a été officier de marine avant la Révolution, il s'est persuadé qu'il ne pouvait pas se dispenser d'aller tirer quelques coups de canon aux Russes. Je vous aurais compté depuis longtemps tous ces petits événements, si je n'avais cru au mutisme absolu que vous gardiez sur ma situation, que tout ce qui pouvait arriver ici n'avait plus pour vous de l'intérêt.

» Vous me demandez maintenant si je m'intéresse à la guerre de Turquie. Beaucoup ! Et je ne vous cache pas que je fais des vœux ardents pour que les Russes soient battus par nos petits soldats. Il me tarde de les voir en ligne, et je crois qu'ils marcheront vaillamment. D'eux à nous, il peut y avoir un compte à régler, mais contre l'étranger mon cœur est avec eux, je pense que vous êtes de cet avis. La France, en dépit de tout, est toujours la première et la plus avancée des nations, celle qui contient les plus grands ferments d'égalité, et la plus capable de dévoûment. Or, désirer qu'une pareille nation ait le dessous dans le grand combat qui va se livrer, c'est désirer que l'humanité recule, que le progrès soit retardé de plusieurs siècles. D'ailleurs, je me souviens d'avoir vu, dans mon enfance, le

Russe et l'Anglais à Paris, et je vous assure que ce n'était pas un beau spectacle. Je n'oublierai jamais que deux ou trois ans après, lorsque je voyais passer des soldats dans les rues de Carcassonne, je demandais avec effroi : « Êtes-vous sûr que ce soit des Français ? » Question affreuse, madame, car elle voulait dire que l'âme et le corps de la patrie avaient été violés et que nous n'étions pas tous morts pour l'empêcher, ah ! j'espère bien qu'il n'en sera pas ainsi cette fois, ou c'est alors que j'aurais à regretter de n'avoir pas été tué le 12 mai.

» Il n'y a pas seize ans de cette journée. Nous venons seulement d'en voir revenir le quinzième anniversaire. Depuis lors, vous le savez, sauf quatre-vingts jours, j'ai été captif. Mais est-ce que vous croyez sérieusement que je compte sur quelque rémunération dans l'histoire ? L'histoire a raison de ne pas s'occuper de pareilles vétilles, et je lui en voudrais si elle en parlait. A quoi ai-je été bon depuis que je suis sous les verroux ? Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? Tout ce que j'ai ambitionné, et à quoi peut-être j'avais droit, c'était de trouver quelque bonne et douce affection qui se dévouât à moi, et qui pansât les plaies de mon existence sacrifiée.

» Mais cette récompense elle-même risque fort

de me manquer. Je serai vieux, bien vieux, lorsque je sortirai de prison, et les vieux, comme les malades et les absents, ne sont guère propres à inspirer de l'affection.

» Avez-vous lu un livre de Quinet publié en 1845, et portant pour titre : *De l'Ultramontanisme?* Il y parle de votre père. « J'étais un jour, aurait dit celui-ci, au lit de mort d'un des deux représentants du peuple envoyés pour défendre la ligne de Wissembourg; voici ce que me dit l'un d'eux dans un moment où l'on n'exagère pas sa pensée, et je ne l'oublierai de ma vie : C'est nous qui mettions le feu aux batteries. On s'étonnait de notre calme; nous n'avions à cela aucun mérite : Nous savions fort bien que les boulets ne nous pouvaient rien. »

» Je crois que vous seriez de force à avoir un pareil courage. Quinet, vous le savez, est en Belgique. Il doit vous donner sans doute de ses nouvelles, comme Reynaud dont vous ne me parlez plus guère.

» Êtes-vous bien sûre qu'il n'y ait pas quelque chose de vrai dans mon rêve sur madame Lucy? Il me semble qu'elle est devenue bien indifférente à mon sort depuis deux ou trois ans.

» Adieu, faites mes bonnes amitiés chez vous, et dites à Maurice et à Amélie que je les em-

brasse. Embrassez aussi pour moi le nouveau petit Maurice.

» Votre dévoué frère et ami,

» A. BARBÈS »

XIII

Prison de Belle-Isle, le 30 mai 1854.

« Madame et chère amie,

» J'étais si sûr de la peine que cette cruelle nouvelle allait vous causer que ne pensant pas que vous le saviez, je n'ai pas osé directement vous l'apprendre. J'ai reçu hier la lettre de Martin; et il doit avoir en ce moment la mienne.

» Comme je le disais à Amélie, je m'étais laissé aller à croire à la guérison du pauvre malade, de sorte que j'ai été frappé par l'annonce de sa mort comme par un coup inattendu. J'ai écrit à Martin sous cette impression, et ma lettre n'est guère faite pour le consoler. Je compte sur la vôtre pour lui remettre un peu le cœur. Les lignes que vous m'adressez à moi-même m'ont de nouveau arraché des larmes, mais leur lecture ne m'en a pas moins fortifié.

» Henry était une de mes plus chères affections; il n'avait guère plus de seize ans, lorsque dans un des premiers mois de notre séjour au Mont-Saint-Michel, Martin Bernard me lut une de ses lettres. Ces pages respiraient un si grand amour fraternel, tant de dévoûment et de naïf et poétique enthousiasme, que je pris de suite une haute idée de l'enfant qui les avait écrites. Je priai Martin de me communiquer désormais tout ce qu'il en recevrait; et à partir de ce moment jusqu'au jour de mon départ pour Nîmes, les lettres du *jeune frère*, en qui nous disions que nous nous sentions revivre, ont été toujours une fête pour nos deux cœurs. Nous faisions des projets pour son avenir! Nous espérions qu'il serait plus heureux que nous! Pauvre Henry! C'était nous, au contraire, qui devions un jour apprendre sa mort de martyr, sans pouvoir lui serrer une dernière fois la main! ah! devant une pareille destinée, on a bien besoin de croire à une autre existence, et à un monde meilleur! Pour mon compte, il me semble impossible que de tant de courage, d'intelligence, de vertu, il ne reste rien! Rien qu'un souvenir et une amère douleur dans les cœurs de quelques-uns de ceux qui l'ont connu!

» Le sort de Martin est, en effet, bien triste.

Vous savez qu'il a perdu sa mère et sa sœur pendant notre captivité d'avant février. Le voici privé maintenant d'Henry, et n'ayant peut-être même pas le temps de le pleurer, car d'un côté, il lui faut travailler pour vivre, et de l'autre les dures exigences de la politique sont là. Le cri que votre âme a poussé : « Venez près de nous ! » était bien naturel, mais hélas ! qui est-ce qui tient compte des souffrances et des affections privées dans notre époque de désolation ?

» Pour vous-même, je crains que tous ces malheurs de vos amis ne détruisent votre faible reste de santé. Vous étiez couchée lorsque vous m'avez écrit. Vous dites que vous n'êtes pourtant pas malade. Mais sais-je si vous ne me cachez pas une partie de la vérité pour ne pas me chagriner ? Ma sœur me disait dernièrement que les tourments font vivre. Il serait bien nécessaire pour vous comme pour elle, que ce dicton fût vrai. Pauvres femmes que vous êtes ! Je ne vous connais à l'une et à l'autre pas un seul jour de répit. Après une affection ou une crainte, il vous en vient continuellement une autre, et ainsi toujours sans que la mesure soit jamais comble ! Je ne m'étonne pas que vous désiriez la mort, mais vous n'avez pas le droit de le vouloir pour vos enfants, pour vos amis. Mourir, dans de certains

cas, c'est de l'égoïsme, et vous ne pouvez pas être égoïste!

» Je crois avoir oublié de répondre, dans ma dernière lettre, à votre interrogation sur Guinard. Il m'a écrit une fois seulement depuis la mort de sa fille. Mais j'ai eu quelques autres fois de ses nouvelles par un autre prisonnier d'ici avec qui il est en correspondance plus habituelle. Voici fort longtemps que ce prisonnier-là, lui-même, n'a eu mot de son écriture. On le dit parti pour les Pyrénées avec son fils atteint aussi de la poitrine. Cet enfant a été porté dans les flancs d'une mère déjà consumée par ce mal, et j'avoue que j'ai bien peur que Guinard ne soit encore condamné à le perdre. Quel coup affreux pour lui! Je ne sais s'il y résistera.

» Parmi les malheurs qui nous sont arrivés dans le mois de mai, j'ai rappelé, l'autre jour, la mort de Godefroy Cavaignac. Vous ne l'avez pas oublié non plus. C'est le 5 mai 1845 qu'il nous a quittés. A l'heure à peu près où il expirait, je rêvais de lui. Ce rêve même m'avait tellement frappé, que j'ai commencé une lettre pour lui le lendemain; aussi, j'ai toujours pensé que son âme était venue me faire une visite avant de monter au ciel. C'est le 12 mai que j'ai appris sa mort. Je le croyais rétabli d'après ce qu'avaient

rapporté les journaux, exactement comme je croyais, pendant ces derniers jours, Henry en bonne voie d'amélioration d'après ce que me disait sa lettre. Pauvre enfant! Je suis sûr maintenant qu'il m'écrivait cela pour me rassurer, mais qu'il n'avait pas lui-même la même espérance de guérison. Je voudrais avoir son portrait. Savez-vous s'il en existe quelques-uns? Informez-vous-en, je vous prie, auprès de Martin. Je désirerais aussi avoir de ses cheveux, mais sans doute personne n'en possède, car la terre d'Égypte a tout englouti.

» Adieu, embrassez pour moi mon bon ami Maurice, et faites mes amitiés à Amélie et à toute votre famille.

» Je vous serre les mains de cœur, votre frère et vieil ami dévoué.

» A. BARBÈS. »

XIV

Prison de Belle-Isle, le 12 juin 1854.

« Madame et chère amie,

» Vous avez bien raison : rien ne pourra consoler Martin. A son âge, de pareilles blessures ne

se cicatrisent pas, mais vos paroles auront dû lui donner ce qu'elles m'ont donné à moi-même, un peu de calme dans la douleur. Vous avez tant souffert que vous trouvez aisément ce qu'il faut dire aux affligés. Vous n'avez qu'à laisser penser tout haut votre cœur! Je suis fâché seulement de vous voir, lorsqu'il s'agit de vous-même, vous servir du mot de désespoir et de *tombe sans avenir*.

» Pourquoi vous complaire dans ces pensées cruelles? Une mauvaise philosophie de votre époque les a mises dans beaucoup de bouches. Mais vous êtes trop supérieure pour sacrifier à cette mode. Dans le fond, je suis sûr que vous croyez à Dieu, vous le prouvez par vos actes de chaque jour. Qu'importe que nous, pauvres êtres finis, nous ne puissions pas toujours nous rendre compte des desseins de ce grand Être? Est-ce que nous pouvons même voir clair dans la pensée des créatures les plus semblables à nous? On ne peut se séparer de quelqu'un pendant six mois, pendant un jour, sans avoir besoin de faire un *acte de foi* pour croire à ce que vous dit cette personne; et plusieurs d'entre nous sont certainement condamnés à mourir sans avoir pu découvrir des secrets dont ils paieraient volontiers de leur vie la connaissance; n'accusons donc pas d'ailleurs Dieu de laisser d'habitude persécuter

les bons et triompher les méchants. Ceux que nous nommons les bons ont quelquefois bien des mauvaises choses dans le cœur que nous ne voyons pas et que lui distingue. Là, où il ne faudrait que de la charité et du désintéressement, ne voyez-vous point souvent poindre la haine, l'argent, l'ambition? et Dieu, puisque nous parlons de lui, a sujet d'être d'autant plus sévère que nous mêlons à des choses saintes des alliages impurs.

» Ma sœur n'est pas heureuse, non plus, soyez-en sûre. Chacun a ses tribulations ici-bas, et tel qui ne se plaint pas souffre souvent beaucoup.

» Vous vous trompez sur G...; l'épine dont vous parlez, on la lui a enfoncée dans le corps, mais il n'a rien fait pour s'attirer ce malheur. Vous ne lisez pas les journaux, sans cela vous auriez vu une lettre qui vous aurait complètement édifiée sur ce sujet.

» Pour revenir à notre pauvre Martin, c'est, en effet, après février que sa sœur est morte. Une confusion de date vient de ce que j'étais déjà en prison lorsque ce malheur est arrivé; et la vie que je mène a si peu de relief et de saillie que je ne suis pas toujours assuré que tel événement dont je me souviens, ait eu lieu dans une année plutôt que dans une autre. Je ne dirai pas que

c'est un signe de décadence, mais cela n'en vaut guère mieux; par contre, mes sentiments ne vieillissent pas, et ce n'est pas ce qu'il y a de moins cruel dans ma position. Ainsi je deviens vieux sous beaucoup de rapports, en restant jeune et quelquefois enfant sous d'autres. Pour vous donner une idée de cet état moral, je vais vous raconter un petit fait que je n'oserais peut-être pas dire à d'autres. Vous savez que j'aime beaucoup la chasse; en 1838, je me suis payé comme chasseur, la seule fantaisie un peu onéreuse que je crois m'être permise de ma vie : j'ai acheté un fusil, une assez belle arme, qui m'a coûté cinq cents francs. Ce fusil dont je me suis servi très peu et que je soignais suivant l'expression vulgaire, comme la prunelle de mes yeux, ne l'employant que contre un certain gibier et lorsqu'il faisait beau, le frottant et l'huilant après chaque sortie, le tenant toujours dans son fourreau, etc, etc.; est resté à Fourtois, lorsque je suis parti en 1839. J'ai défendu de le prêter à personne et d'y toucher. Eh bien! A la seule pensée que l'on peut avoir enfreint mes ordres, je me mets en colère comme si je le voyais manier sous mes yeux par un rustre prêt à l'abîmer. A quoi me sert-il cependant que ce fusil existe ou non, qu'on le gâte ou qu'on me le conserve intact? A rien sans doute,

mais j'y tiens comme si c'était hier même que je l'aie emporté de chez l'armurier. Faiblesse d'âme! n'est-ce pas? Heureusement que je suppose que mon frère le comprend et qu'aucune main profane ne se pose sur ce qui n'était destiné qu'à mon usage.

» Je ne réponds pas aujourd'hui à notre amie de Nohant. Je vais écrire à Amélie dont vous ne m'avez pas donné la nouvelle adresse. Je ferais donc comme pour ma dernière lettre. J'aime beaucoup la vivacité de caractère du plus grand des Maurice. Mais il faudrait pourtant le discipliner? Quels sont ses goûts? Continue-t-il de montrer la même aptitude pour le travail? Vous savez que vous devez en faire un grand homme, mais les grands hommes doivent commencer par apprendre à obéir pour savoir ensuite commander.

» La dictature vaut mieux que l'anarchie.

» J'ai reçu une lettre d'Étienne Arago à qui j'avais écrit à l'occasion de la mort de son frère. Il a refusé l'offre qu'on lui a faite d'aller fermer les yeux au mourant, et celui-ci a parfaitement compris ce sentiment. J'espère que vous serez contente de celui-là.

» Adieu, embrassez pour moi mes deux Maurice, et soignez, soignez bien votre santé. Vous

savez que vous êtes la force de plusieurs de vos amis. Conservez-vous pour eux.

» Votre dévoué frère et ami.

» A. BARBÈS. »

XV

Belle Isle.

« Chère et noble amie,

» Chaque mot qui me vient de vous est une nouvelle force que Dieu m'envoie. Si je ne vous écris pas moi-même plus souvent, c'est que je crains de commettre en quelque sorte une profanation, en vous faisant descendre aux misérables entretiens auxquels mes lettres sont forcément réduites. Pardonnez-moi donc mon silence. Il ne provient pas, soyez-en sûre, d'un refroidissement de mon affection qui reste inaltérable comme mon culte pour une idée à laquelle vous savez que je suis voué.

» La fermeté dont vous me parlez ne mérite aucun éloge. Il est des choses que l'on fait comme on respire. Que deviendrais-je si je faiblissais dans mon opinion? En laissant même de côté

ma propre estime, privé de celle de mes amis et de la vôtre à laquelle je tiens autant qu'à la vie, je n'aurais qu'à aller me pendre comme Judas.

» Je n'ai, comme d'habitude, guère de nouvelles à vous donner de ma personne. Pour me distraire, je fume énormément, encore plus qu'un de mes amis de votre connaissance, le vieux Jacques, mais je n'en pense peut-être pas autant que lui. Cependant, depuis quelques jours, je laisse errer mon imagination à travers la question d'Orient, et en qualité de ci-devant chauvin — il y en a qui prétendent que je le suis toujours un peu — je fais des vœux ardents pour que les Français battent les Russes. J'aurais bien désiré que nous n'eussions pas la guerre. Celle que nous avons là-bas est arrivée à point pour arracher les esprits à d'autres préoccupations, mais puisque nous l'avons, mieux vaudrait pour la mission que notre cher pays est toujours chargé de remplir dans le monde, voir nos petits soldats aller à Saint-Pétersbourg que de nous retrouver à la merci des Cosaques.

» J'ai reçu une lettre d'Étienne Arago à qui j'avais adressé quelques lignes. Il me dit qu'il aurait pu rentrer en France — sans demande — pour recevoir les derniers adieux de son frère, mais qu'il ne l'a pas voulu pour ne pas manquer

à un autre devoir. « Le mourant, ajoute-t-il, a compris cette conduite et l'a approuvée par de nobles paroles. Voilà tout ce que je connais de nos proscrits. La mort les frappe dans leur affection avant de leur creuser à eux-mêmes six pieds de tombe dans la terre étrangère.

» Ici, j'ai craint plusieurs fois pour la vie d'Albert. On s'est décidé à le transférer à Tours; mais comme au lieu de le mettre à l'hôpital, on le tient dans un très mauvais endroit, la prison cellulaire du département, je ne suis pas du tout rassuré sur sa santé. Son seul avantage est de recevoir la visite de sa femme dans sa chambre.

» Comme ma propre vie me paraîtrait à moi aussi désolée si je ne me rattachais à l'espérance d'un autre monde où je pourrai revoir tous ceux dont je suis déjà séparé sur cette terre! Je me dis que là peut-être il me sera donné d'habiter plus près de vous.

» Adieu, et avec mes remerciements pour vos chères paroles, permettez-moi d'ajouter au nom des deux amies qui me les ont envoyées un nouveau remercîment pour le bonheur que vous leur avez causé en accédant à leur demande. Elles me disent que l'enfant mis sous votre patronage va bien, et elles attribuent toutes les vaillantes dispositions qu'il montre à l'efficacité de votre protection.

» Faites, je vous prie, mes bonnes amitiés à Maurice.

» A. BARBÈS. »

On a lu dans une précédente lettre les vœux ardents que le prisonnier de Belle-Isle faisait pour le triomphe des armées françaises en Crimée. Cette lettre fut mise sous les yeux de Napoléon III; l'empereur ne voulut pas que le patriote qui l'avait écrite fût détenu une minute de plus dans les prisons de l'État.

Il fallut employer la force en quelque sorte pour obtenir que Barbès sortît de son cachot.

Aussitôt à Paris, sans perdre une minute, il fit publier la lettre qu'on va lire.

A Monsieur le Directeur du Moniteur Officiel.

« Monsieur,

» J'arrive à Paris et vous prie d'insérer bien vite cette note dans votre journal.

» Un ordre dont je n'examine pas les motifs, car je n'ai pas l'habitude de dénigrer les sentiments de mes ennemis, a été donné, le 5 de ce mois (octobre 1854) au directeur de la prison de Belle-Isle.

» Au premier énoncé de cette nouvelle, j'ai frémis d'une indicible douleur de vaincu, et j'ai refusé tant que j'ai pu, pendant deux jours, de quitter ma prison. Je viens ici maintenant pour parler de plus près et mieux me faire entendre. Qu'importe à qui n'a pas droit sur moi que j'aime ou non mon pays? Oui, la lettre qu'on a lue est de moi, et la grandeur de la France a été depuis que j'ai une pensée ma religion. Mais encore un coup, qu'importe à qui vit hors de ma foi et de ma loi que mon cœur ait des sentiments? Décembre n'est-il pas et pour toujours un combat indiqué entre celui qui l'a fait et moi? A part, donc ma dignité personnelle blessée, mon devoir de loyal ennemi est de déclarer à tous et à chacun ici que je repousse de toutes mes forces la mesure prise à mon endroit.

» Je vais passer à Paris deux jours afin que l'on ait le temps de me remettre en prison, et ce délai passé, vendredi soir, je cours moi-même chercher l'exil.

» A. BARBÈS ».

Paris, 4 octobre 1854.

Dix heures du matin. Hôtel du Prince Albert, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Honoré.

On le laissa en liberté malgré sa protestation

indignée. A l'heure indiquée par lui, Barbès quitta la France pour ne plus la revoir. Elle perdait en lui, l'un des plus nobles, des plus dévoués de ses enfants.

Barbès se rendit d'abord à Bruxelles, puis en Espagne. Trop voisin de l'empire, il fut obligé de quitter Barcelone en 1856, pour aller en Portugal. De là, il vint en Hollande, se fixa à La Haye, et c'est de cette terre d'exil que désormais, ses lettres seront datées. Il y vécut en proie à de grandes souffrances physiques contractées dans les cachots du Mont-Saint-Michel et de Doullens.

Perclus, il déclina en 1869, l'honneur de représenter au Palais-Bourbon la troisième circonscription de Paris. « C'est au moment même, écrivait-il à ses électeurs, où tous mes amis m'appellent que je ne puis quitter ma chambre. C'est désolant, c'est cruel, et mon cœur bat de je ne sais combien de pulsations à la minute quand je songe aux malheurs qui menacent la Patrie! »

Quelques mois plus tard, dans les premiers jours de 1870, il s'éteignit sans pouvoir acclamer l'avènement d'une nouvelle République; mais du moins, il lui fut épargné la cruelle douleur de voir encore cette France, qui lui était si chère, envahie par l'étranger.

XVI

La Haye, le 22 octobre 1854.

« Chère et noble amie,

» Serez-vous assez bonne pour me pardonner mon silence ? Mon cœur a été avec vous pendant tous ces jours de trouble, mais je n'avais véritablement pas un endroit pour vous écrire un seul mot. C'est à peine si ma sœur sait en ce moment où je suis, et moi-même, exhumé de ma prison comme un cadavre qui s'étonne du jour, je me demande souvent si je vis ou si je rêve.

» J'ai prié en passant à Bruxelles, Fleury de vous dire un mot de moi. Oui ! Quoi qu'il arrive, je n'aurai jamais la lâcheté de renier la plus vive de mes convictions ; j'ai été patriote dès mon berceau. Enfant, je me suis trouvé mal en apprenant la défaite de Waterloo, et tant qu'on ne me démontrera pas qu'il est un pays plus avancé que la France, un pays de meilleur cœur et de plus grand dévouement, malgré les fautes

qu'on peut lui reprocher, je désirerais que son drapeau triomphe, par quelques mains que ce drapeau soit tenu.

» Dans le cas actuel surtout, je gage que nous ne devons pas vouloir que ceux qui nous ont battu soient battus par les Russes. Être les vaincus des vaincus, quel *honneur* pour des républicains! C'est à nous, à nous seuls à régler nos comptes avec ceux qui ont fait le Deux Décembre. Si nous n'en sommes pas capables, ayons du moins l'intelligence de comprendre que ce ne sont pas des défaites qui redonneront à notre malheureux pays la République qu'il n'a pas su garder.

» Je suis bien heureux au milieu de mes anxiétés, de savoir que vous partagez mon opinion. Vous êtes pour moi une des plus saintes voix de la Patrie, et lorsque vous me dites que j'ai bien fait, je puis me rire de l'avis de beaucoup d'autres. Je vois pourtant que vous auriez préféré une plus grande résignation à mon destin. *Je n'aurais pas dû quitter la France.* Il n'est pas certain que vous ayez tort. J'ai agi comme il n'arrive que trop souvent dans les moments de surprise, en songeant plutôt à mes intérêts propres qu'à ceux de la cause. J'ai la conscience droite, l'esprit sain, mais le caractère n'est pas toujours à la hauteur. Je vais cependant m'efforcer de ne pas me laisser

aigrir par les circonstances environnantes. En somme, comme je l'ai dit quelquefois, je n'ai de haine contre personne. Je resterai doux, parce que je crois que ce n'est qu'en nous montrant meilleurs que les autres, que nous pouvons reconquérir la République ; pas de cris, pas de violence dans les mots. Soyons énergiques et résolus dans l'action, si le jour de l'action se lève pour nous. Mais n'ayons pas continuellement recours à l'injure!

» Il me semble que la France est un peu lasse de tout cela.

» Vous savez qu'on m'a chassé de Belgique. J'ai obtenu l'autorisation de rester une semaine ici, mais il paraît qu'on ne voudra pas m'accorder de demeure à Maëstricht. Je ne me soucie guère pourtant d'aller tout de suite en Angleterre. La langue, le climat, tout m'y est contraire, et de plus, j'aurais besoin de me recueillir un peu, avant de me trouver dans de nouvelles agitations. C'est le séjour de Nohant qui m'eût été bon. Mais, hélas ! cet Éden s'éloigne de plus en plus de moi.

» Proscrit par Bonaparte, j'aurais pu essayer de rentrer en France à mes risques et périls ; exilé par ma propre volonté, je me sers à moi-même de geôlier et je ne puis me permettre aucune infraction à mon arrêt.

» Je désire que ma lettre parte ce soir. Je vous

quitte donc malgré tout mon désir de continuer à causer avec vous. Remerciez bien Maurice de l'élan qui l'a porté vers moi en lisant le *Moniteur*. Que cela fait du bien au cœur de savoir qu'il y a de braves gens qui vous aiment dans toutes les positions possibles! Moi, je me méprisais presque dans ces premiers moments. Je me demandais si je n'avais pas démérité de mon pays et de ma cause pour que l'on prît envers moi une pareille mesure.

» Adieu, permettez-moi de vous serrer la main et croyez à mon inaltérable affection.

» A. BARBÈS.

» Le meilleur moyen pour m'écrire, c'est d'adresser jusqu'à fixation contraire de domicile, chez M. Collard, Bruxelles, 42, rue de la Madeleine.»

XVII

La Haye, le 2 novembre 1854.

« Chère et noble amie,

» Je n'avais pas examiné ma résolution sous l'aspect que vous me décrivez. A ce point de vue encore, il est possible que vous ayez raison, quoi-

qu'il y ait à objecter peut-être, qu'en croyant m'humilier dans l'intérêt des autres condamnés, je n'aurais fait que céder au désir de m'accorder à moi-même du repos et du bien-être. Dans certains cas, on aurait besoin d'un directeur de conscience, car il est bien difficile de distinguer entre le moi et le non-moi.

» Pour tout ce que vous me dites ensuite, d'une manière générale sur la charité, ne craignez pas que je vous trouve trop *femme*. Ce que vous exprimez si bien, je l'ai plus d'une fois pensé. Je l'ai même dit à quelques-uns de mes amis; mais voilà : il y a parmi nous des fourbes qui ne demandent qu'un mot d'indulgence pour s'autoriser à faire des lâchetés ; et en se montrant compatissant pour les *faibles*, pour ceux qui sont véritablement rappelés par la misère de leur famille, on craint d'en faciliter la défection et de démoraliser le parti.

» Vous, vous avez très bien fait d'agir comme vous me le racontez, et plût à Dieu que nous eussions davantage parmi nous cet élément *femme* dont vous me parlez ! C'est parce qu'il nous manque et que nous avons été exclusivement jusqu'ici un parti d'*hommes* que nous sommes si durs. Nous affectons d'avoir de la *force*, même lorsque nous n'en possédons point, et en agissant

ainsi, au lieu d'ajouter, comme nous le devrions, une mansuétude de plus à celle du christianisme, nous remontons à l'impitoyabilité des païens.

» Pour moi, qui bien loin d'avoir l'héroïsme que vous me prêtez, ne suis qu'un pauvre bon garçon, le cœur me saigne et je suis triste, bien triste fort souvent pour que je ne voie pas toujours clair dans notre conduite. Honneur à vous qui, en étant si grande, restez si bonne ! Vous méritez de plus en plus l'amour et l'admiration de tout ce qui aime et qui pense.

» C'est je crois, les « Mémoires de ma vie de prison » que vous me conseillez de faire. Sans parler de mon inaptitude à écrire, vous ne sauriez vous imaginer combien je trouve tous ces souvenirs monotones. J'avais l'âme habituellement ailleurs quand j'étais sous les verrous. Je rêvais des champs, de mon enfance... Que dire donc maintenant de ces années écoulées dans le vide? Si j'étais près de vous, vous m'inspireriez, vous feriez sortir de mon cerveau beaucoup de choses qui y sont peut-être à l'état latent. Mais réduit à moi-même, je végéterai comme je l'ai fait jusqu'ici dans le vague. Je fais des romans pour mon compte. Seulement, je ne sais pas les écrire.

» Je ne veux pas croire que nous soyons destinés à ne pas nous revoir. Il me semble que

cela ne peut être, quoique je ne sois pas de ceux qui pensent que ce qui existe en France va finir. L'homme de l'Élysée est, à mon avis, beaucoup plus fort qu'on ne le suppose. On a voulu le faire passer pour un imbécile. J'ai l'idée que malheureusement pour nous, il est tout autre chose. C'est une raison de plus pour le combattre. Mais pour triompher, nous aurions besoin qu'il surgît dans notre parti quelque grand homme, et ces grands hommes-là ne naissent pas souvent.

» Je suis toujours prêt à quitter La Haye, et j'y reste. J'attends maintenant une lettre d'Étienne Arago pour savoir si je puis aller en Suisse, car le climat de la Hollande ne me convient pas. D'autre part, j'attends aussi Martin Bernard. Quel malheur que votre voyage à Paris n'ait pas lieu plus tôt ! Je vous aurais vue, et cela m'aurait donné du courage pour tout ce temps d'exil.

» Adieu, toutes mes bonnes amitiés à Maurice, et gardez-moi toujours une petite place dans votre âme. Si vous saviez combien j'y tiens !

» Je vous écrirais aussitôt que j'aurais pris pied quelque part. Ne m'épargnez pas vos conseils ; ils seront toujours les bienvenus. Je désirerais tant faire ce qui vous paraît juste et raisonnable !

» A vous toujours d'âme et de cœur,

» A. BARBÈS. »

XVIII

La Haye, le 11 novembre 1854.

« Chère et noble amie,

» Me voici encore pour un mois à La Haye. Je viens de quitter une chambre d'hôtel qui me coûtait très cher, et de prendre un petit logement dont vous trouverez l'adresse sur mon mot pour Émile Aucante.

» Cette résolution m'a été inspirée par le désir de ne pas manquer la visite de Martin qui doit s'acheminer en ce moment vers la Hollande pour retourner à Londres, et par mon antipathie contre tout déplacement. Décidément, je ne suis plus bon qu'à faire un prisonnier. Les affaires les plus simples de la vie ordinaire m'embarrassent.

» Oh ! combien j'aurais besoin du bon séjour que vous m'offrez à Nohant pour me retremper à l'air que vous respirez, et ne songer qu'à vous écouter !

» Dans mon isolement, car il n'y a ici d'autre proscrit que Charras, je suis très peu au courant

de nos affaires de politique et de guerre. On reçoit peu de journaux français en Hollande, si ce n'est peut-être dans un cercle où il faut être présenté, et où je n'ai pas envie d'aller. Je vois cependant par l'*Indépendance* que le siège de Sébastopol menace de mal finir. Quel effet cela va-t-il produire sur l'opinion? J'ai bien peur que cela n'aboutisse qu'à de nouvelles et plus grandes levées d'hommes et d'argent.

» Quoique mal disposée pour vous, cette *Indépendance* constate le succès de *Flaminio*. Êtes-vous revenue à Nohant ? Écrivez-moi ou faites-moi écrire par Aucante.

» Votre dévoué ami,

» A. BARBÈS. »

XIX

La Haye, le 23 décembre 1854.

« C'est vous qui êtes plus que bonne, chère et noble amie, de me donner des conseils. Si vous saviez combien je vous en suis reconnaissant, et comme je serais heureux de vous avoir pour *ma*

conscience de tous les instants. Vous êtes bien grande aux yeux du monde, mais vous l'êtes encore plus dans mon cœur en pratiquant et en préconisant ces petites vertus que vous décrivez si bien.

» Je dis à Aucante de ne pas craindre de me parler beaucoup de Nohant. Le paradis de Jean Reynaud auquel je crois, peut être plus haut, mais je vous assure qu'il ne se revêt pas dans mon imagination de couleurs plus brillantes que le cher lieu que vous habitez.

» Il est trois choses que j'ai placées sur le même piédestal dans mon cœur, vous, la République et la France. La République ! il n'est pas certain que je la revoie. Je voudrais du moins ne pas quitter cette terre sans vous voir !

» Vous me croyez heureux ! Il est certain que je devrais l'être d'après votre définition. Mais j'ai remarqué que ce que l'on suppose des satisfactions de la conscience n'est pas toujours vrai. Mon plus précieux bien est de savoir que quelquefois votre pensée vient vers moi.

» Quel beau livre que celui que vous m'annoncez ! Vous le ferez, parce que vous avez votre destinée qui est de nous rendre tous un peu moins mauvais que nous ne sommes. L'autre Bonaparte a dit quelque part dans les commentaires sur les

grands généraux, que, chose rare, Turenne était devenu de plus en plus audacieux en avançant en âge. Vous, vous devenez de plus en plus croyante, bonne, douce, charitable, à mesure que les succès s'accumulent aussi sur votre tête. Il faut que votre nature soit bien supérieure à celle de notre pauvre humanité pour que la haine et la calomnie ne vous aient pas aigrie, et que vous aperceviez de plus en plus Dieu à l'horizon.

» J'aime bien votre Maurice, et je suis content de lui savoir les généreux instincts que vous me dites. Son cœur est vaillant comme le vôtre, car je me souviens de vous avoir entendu dire que vous ne saviez ce que c'était que la peur et que le bruit du danger vous attirait. Il vaut mieux qu'il ne soit pas parti, car si vous ne tremblez pas pour vous, vous vous effrayez pour les autres, et vous auriez trop souffert de son absence.

» Adieu, vous voyez que j'use de la permission que vous m'avez donnée de vous écrire. Ne m'oubliez pas toutes les fois que vos occupations vous en laisseront le temps. C'est en terminant mes lettres pour vous que j'apprécie et que j'ai toujours envie d'employer la vieille formule espagnole : Madame, aux pieds royaux de votre majesté !

» Votre dévoué,

» A. BARBÈS. »

XX

La Haye, le 18 juillet 1861.

« Chère et noble amie.

» Vous devez bien savoir que de vous, rien, mais rien absolument ne peut me blesser. Je ne rentre pas en France à cause de ma déclaration, et pour pousser jusqu'au bout l'ironie du sort qui me sépare d'une patrie que j'ai peut-être le tort de trop aimer.

» Ne rentrant pas, je devrais du moins, disent mes amis, changer de climat. Mais je vous avoue que précisément parce que je vis dans ce pays tout à fait en solitaire, n'échangeant pas quelquefois un mot par jour, si ce n'est avec les enfants de la maison que j'habite, je crains d'aller ailleurs où j'aurais d'autres habitudes à prendre. De plus, je ne suis pas très sûr qu'un changement de climat fasse rien à ma maladie. Certains symptômes de ces jours-ci me démontrent que c'est mon estomac qui est dans un très mauvais état, par ressentiment peut-être de la médication Leroy dans laquelle je me suis jeté dans le temps pour

essayer de me délivrer de mon affection du larynx.

» Mes froids aux pieds, mes troubles de cerveau viennent de cette gastrite. C'est ennuyeux, mais vous savez qu'avec les gastrites on vit longtemps. J'espère que mes congestions de tête vont passer, maintenant que j'en connais la cause. J'ignorais, lorsque j'ai écrit à Pichon, si je ne devais pas les attribuer à une menace d'apoplexie. Et c'est cela qui m'étonnait et m'a fait appeler un médecin parce que je n'avais jamais songé à l'apoplexie pour ma fin.

» Voilà un long monologue de malade, et je ne vous ai pas encore dit combien j'ai été heureux d'avoir reçu de vos chères nouvelles.

L'autre soir, j'étais furieux en entendant Ristori dans la pièce qu'on lui fait dire en français, débiter, à propos de Jeanne d'Arc qui va quitter son village, des regrets sur sa virginité qu'elle est destinée à garder, sur son sein qui n'allaitera pas d'enfant. Je me suis dit que Schiller, s'il avait mis ces réminiscences de la fille de Jepté dans son drame, était — qu'il me pardonne cette épithète, — un imbécile ! et j'en ai de plus en plus conclu qu'il fallait être Française et vous pour faire parler comme elle pensait celle qui a sauvé la France et dont les plus illustres hommes ne sont pas dignes de baiser les pieds.

» Vous me pardonnerez ces divagations, n'est-ce pas ? Je voulais seulement vous dire qu'un de mes plus grands chagrins était de ne pas avoir de vos nouvelles. Comme vous me rendez heureux de m'assurer que je suis toujours pour vous quelqu'un, que vous m'avez gardé votre affection !

» J'ai voulu bien des fois vous écrire. Je l'aurais dû en apprenant que vous étiez malade, mais je tombe souvent dans le manque de toute énergie. Êtes-vous du moins bien guérie maintenant ? Ne vous êtes-vous pas remise trop tôt au travail ?

» J'ai lu votre dernier livre, *Valvèdre*. Je ne sais si je me trompe, mais je le trouve un de vos meilleurs. A une époque où je ne vous avais jamais vue, j'écrivais au cher Godefroy Cavaignac — bien peu de temps, hélas ! avant sa mort : — « Je viens de lire *Consuelo*. Quel bonheur ! George Sand réhabilite le devoir, la vertu pour la femme. Il ne lui manquait plus que cela pour être au-dessus de tout ce que je concevais comme idéal. »

» Que de chefs-d'œuvre vous avez faits depuis cette époque !

» Pichon aura le soin de me faire parvenir ce que vous m'avez donné. Je l'ai laissé chez lui pendant longtemps à cause des difficultés de l'envoi, et surtout parce que j'avais lu toutes ces pages de votre vie à mesure qu'elles paraissaient. J'ai

vu le bien que vous dites de moi, trop de bien ! Et j'ai vu aussi le mal que je ne sais plus quel critique de la *Revue des Deux Mondes* disait de vous à cause de ce bien dit de moi. Je vous prierais de lui pardonner cela, si je ne savais que les jaloux et les méchants ne peuvent qu'être toujours prêts à éditer contre vous des injures, mais qu'elles n'émeuvent pas votre bonté.

» Parlez de moi à Maurice dans votre prochaine lettre. Je me souviens de la tendresse avec laquelle vous m'avez dit une fois : « C'est un bon fils ! » Je l'ai aimé dès ce moment sans l'avoir vu. Un tel mot dit par vous contient tant de choses. Puisse-t-il lui être accordé de rendre toujours sa grande mère heureuse !

» Ne vous inquiétez pas de ma santé. Je suis moins malade que ne le suppose Pichon, et votre bonne lettre me rend bien heureux.

» A. BARBÈS. »

XXI

La Haye, 28 novembre 1861.

« Pardonnez-moi mon long silence. Lorsque j'ai reçu votre lettre mon frère venait d'arriver.

» En apprenant — et comme je ne l'aurais pas

voulu — que j'étais malade, il s'était jeté dans un wagon, sans considérer son propre état. Il était très mal, lorsqu'il est entré dans ma chambre, et j'ai craint pendant plusieurs jours qu'il ne fût venu ici pour y mourir.

» C'est moi qui aurais été la cause de sa mort !

» Mon émotion en le voyant, le bouleversement de tout ce que j'avais désiré et combiné m'ont occasionné, quelques heures après son arrivée, une crise dont je ne suis sorti qu'avec une grande diminution de forces.

» Je ne pouvais vous écrire dans cet état. J'ai été obligé d'attendre que je fusse un peu remis et que mon frère fût parti. Car il vient de s'en aller, l'âme désolée, mais comprenant que je faisais bien dans mon sens de ne pas rentrer en ce moment.

» Ne croyez pas qu'il y ait le moindre fanatisme dans ma détermination. Non ! Je me dis seulement que je ne dois pas prendre, sous le coup de ma maladie, une résolution que je n'avais pas prise lorsque j'étais en possession plus complète de mes facultés.

» C'est à cause de cette défiance que je n'obéis pas à vos injonctions. Vous ne sauriez croire combien je suis malheureux de ne pouvoir vous écrire : « Votre voix a parlé : je pars ! »

» Mais dans toute cette triste affaire de ma maladie, j'ai dû m'armer d'une sorte de férocité, et quel mauvais homme féroce je suis ! Je pleure lorsque je suis seul de ne pouvoir donner satisfaction à ceux qui m'aiment, à ma sœur, à mon frère, à vous. Ah ! combien j'avais raison de chercher à cacher mon mal à toutes les affections ! Je me revois rétabli en vous épargnant la douleur de savoir que j'étais malade.

» Je ne vous écris pas plus longuement pour ne pas mettre mon mauvais organisme en révolution. Je vais un peu mieux, mais à condition de grands ménagements. Écrire, paraît-il, est une très mauvaise chose lorsque le cœur a tantôt trop, tantôt pas assez de sang dans les veines.

» Ne me retirez pas votre tant aimée affection, malade ou bien portant, une de mes meilleures pensées sera pour vous jusqu'à la mort.

» A. BARBÈS. »

XXII

La Haye, 10 juillet 1865.

« Chère et excellente amie,

» Nadar vient de m'envoyer votre portrait. Je lui avais demandé ce cadeau. Mais mes étrennes

ont été encore plus belles que je ne l'espérais. Notre ami vous a raconté mon désir, et c'est vous-même qui me donnez votre image !

» Elle est placée, depuis hier soir, en face du canapé sur lequel je passe la plus grande partie de mon temps. Je ne puis faire un mouvement sans vous voir. Je ne pensais pas vous trouver aussi peu changée. La puissance du génie, le travail vous conservent toujours jeune. Mais ce que j'aime surtout, c'est que votre physionomie exprime de plus en plus la bonté. Comme j'ai osé quelquefois vous le dire, vous avez en vous l'âme de la France. Elle rayonne à travers votre beau regard. Les faibles et les humbles peuvent s'approcher de vous. Vous leur donnerez votre vie, s'ils la demandent.

» J'ai resté bien longtemps sans vous écrire. A peu près immobile dans ma maladie, j'avais pourtant bien regagné vers la santé à l'époque de la visite de Nadar. Il est parti enchanté de mes progrès, et je croyais aussi n'aller qu'en m'améliorant ; mais depuis deux ou trois mois, je suis considérablement retombé.

» Je me relèverai sans doute encore : aussi ne vous chagrinez pas de moi.

» Que je vous écrive ou non et dans quelque état que je sois, vous n'en douterez jamais, n'est-ce pas? Mon affection pour vous bat aussi fort dans

toute mon âme. Mon existence s'est écoulée bien triste, sans que j'aperçoive guère de jours heureux. Un de mes seuls bonheurs certainement est de vous avoir vue un peu et de vous inspirer quelque amitié. Au moment de rendre mon dernier souffle, vous pouvez être sûre que je penserai à vous, car j'y ai pensé toujours, dans des heures que je croyais bien, en effet, devoir être mes dernières.

» Je parle de vous avec exaltation, avec ardeur, comme je parle de la France que j'aime plus que jamais depuis que je ne respire plus son atmosphère. Nadar vous a peut-être dit cette furie patriotique. Plusieurs s'en vont en me traitant sans doute de chauvin. Chauvin soit. La trinité que j'adore, c'est la France, Jeanne d'Arc et vous.

» Je ne vous demande pas si vous êtes heureuse. Vous vous dévouez à tout ce qui souffre, et vous produisez sans cesse de nouveaux chefs-d'œuvre. Vous accomplissez ainsi votre mission en immolant votre propre moi. Cependant, vous aviez un éclair de joie en m'annonçant le mariage de Maurice. Vous étiez toute à votre amour de mère. Je vous répondis alors quelques lignes, et j'expédiai à Maurice un numéro du journal hollandais contenant une traduction de *Six mille lieues à toute vapeur*.

» J'espère que les deux choses sont arrivées à Nohant.

» Faites, je vous prie, mes amitiés et mes souhaits de bonne année à cet excellent Maurice. Qu'il ait toujours du bonheur, pour en donner quelque peu à sa mère.

» A vous de cœur, chère et excellente amie, et merci encore de votre bien-aimé cadeau.

» A. BARBÈS. »

XXIII

La Haye, 26 décembre 1866.

« Chère et illustre amie,

» Ma santé ne se rétablit pas. Si je vais mieux un jour, c'est pour me retrouver plus mal le lendemain.

» Le choléra, qui a tué par ici beaucoup de monde, m'a épargné. Est-ce un bien ? Ma vie ne me paraît se prolonger que pour me faire souffrir et descendre de plus en plus au-dessous du niveau commun des autres hommes.

» Mais je ne veux pas vous attrister; vous

portez aussi votre croix, plus lourde que la mienne! L'envie, la haine ne se sont pas fait faute de vous infliger les infortunes du génie. Comme notre chère France, tous vous jalousent, parce que vous êtes plus grande que tous!

» La dernière fois que vous m'avez écrit, vous veniez pourtant d'avoir une joie. Vous m'annonciez la naissance d'Aurore. Je vous ai dit bien vite les vœux que je faisais pour cette chère enfant et pour vous. J'espère qu'elle se porte toujours bien et se développe à votre gré. Embrassez-la, je vous prie, de la part d'un vieux bonhomme qui est de ses amis et voudrait bien la faire sauter sur ses genoux. Hélas! je n'ai guère caressé que des enfants qui m'étaient à peu près étrangers!

» L'année qui nous quitte a été grosse de grands événements. Voici la Prusse maîtresse de l'Allemagne. Certes, je ne désirais pas le triomphe de l'Autriche : cet empire antédiluvien souille l'air de notre époque comme quelque mégalosaure qui survivrait, et il a été plaisant de le voir inventer dans M. Benedeck un nouveau Mack pour se faire battre à outrance.

» Mais il n'est pas bon, je crois, que les gens du pays du manifeste de Brunswick restent aussi puissants à côté de notre France, qui ne croit pas.

Les gallophobes héritiers des soldats de Blücher ont adressé déjà des menaces à Paris. Je souhaite, moi, qu'on leur donne bientôt une leçon de modestie. Leur roi mystagogue de droit divin prend la population avec la même formule qu'il a saisi sa couronne sur l'autel pour la poser sur sa tête. Tout ceci est du gothique et un attentat contre les principes de la Révolution.

» Il faut que la Révolution arme, si elle ne veut se trouver un jour en danger. Je ne suis pas fâché que notre pays se soit contenu jusqu'ici. J'ai craint un moment que notre impétuosité gauloise ne nous précipitât dans quelque nouveau Crécy. Puisqu'on n'était pas prêt, il était nécessaire d'attendre. Et puis, la question d'Italie empêchait. Tuer les Prussiens quand les Autrichiens étaient encore en campagne, c'était, autant dire, lancer les zouaves contre l'Italie et les contraindre à défaire Solférino.

» Mais, à cette heure, il n'y a plus que la Prusse en face. Enfin, il me tarde que nous ayons remplacé nos vieux engins par des fusils plus rapides, et que notre armée reçoive son extension.

» Malheureusement, on ne hâte aucune de ces deux choses, et la seconde risque de se trouver battue par bien des oppositions qui, en voulant

faire échec à l'homme qui commande, ne verront pas qu'elles peuvent faire, cette fois, échec à la France.

» Vouloir la paix, c'est bien! Mais ce n'est pas le cas d'amollir nos nerfs et de vanter la fabrication du coton, lorsque l'ennemi tire à la cible et envoie étudier nos frontières.

» D'autre part, voilà les Anglo-Saxons d'Amérique bientôt en possession de la moitié de la planète. Dans vingt-cinq ans, ils seront cent millions, et dans cent ans, trois cents millions d'hommes. Que deviendra, devant une pareille agglomération, notre pauvre petite France, que l'on refuse d'étendre même jusqu'au Rhin?

» Je crois peu, ou plutôt pas du tout, à ce que l'on nomme les races. Mais l'éducation donne à chaque peuple de certaines innéités. Or, l'Anglo-Saxon d'Amérique est comme celui d'Angleterre, un *aristocrate*. Il importe peu qu'il s'intitule républicain et qu'il vienne d'abolir l'esclavage. Nos braves Français s'enthousiasment de cela, sans se rappeler que leurs pères avaient décrété la chose comme un principe, il y a quatre-vingts ans, et que le *Yankee* ne s'en est enfin avisé que comme d'un plus invincible *Monitor* à lancer. Mais affranchi du nègre ou non, ce *Yankee* n'en est pas moins, comme son frère et son père l'Anglais,

un être que sa tradition a habitué à ne songer qu'à soi. Les barons du moyen âge ne bâtissaient pas toujours leurs châteaux sur des hauteurs abruptes et des pics. Un large espace d'eau, une île au milieu d'un marais leur paraissaient tout aussi montagneux pour l'établissement de leur repaire. De là, ils pouvaient également braver tout le monde et ne pratiquer envers l'humanité d'autre solidarité que celle de se nourrir de son sang.

» C'est une insolidarité de cette espèce qui a constitué le caractère anglais et constitué aussi le caractère américain. Les sept lieues de détroit du premier, les dix-huit cents lieues de mer du second, en leur assurant l'impunité d'une forteresse inattaquable, ont fait croire qu'ils étaient des sortes de dieux qui n'avaient qu'à s'adorer eux-mêmes. « Foin des autres peuples. Ce sont des pygmées en comparaison de nous, et, d'ailleurs, s'ils ne sont pas contents, nous avons appris à boxer, nos poings sont solides, nous taperons dessus. »

» Et, chose triste! l'humanité s'incline devant cette force du poing, et y incarne toute espèce de perfections. Il est vrai que nous avons bien commencé par adorer les crocodiles et les boas!

» Mais il n'est pas gai de voir que l'avenir

appartient à cette aristocratie : le monde aux Anglais! Voilà ce qui vient m'arracher souvent en sursaut à mes congestions, et je me demande avec terreur — c'est peut-être une faiblesse actuelle qui me rend plus accessible à ces noires pensées — s'il est vrai, comme le croient tous les batraciens, que la nation de Charlemagne, des croisades, de Jeanne d'Arc et de la Révolution, soit destinée à périr et à laisser l'univers à l'égoïsme?

» Vous voyez, bien chère et illustre amie, que je ne crains pas d'abuser de votre bonté. D'ordinaire, seul et somnolent, il m'arrive de passer des journées sans parler; d'ailleurs, parce que tout ce qui m'intéresse, intéresse très peu les autres ici.

» Intempérant comme ceux qui mènent un régime trop sévère, je viens sans honte vous dire encore une de mes rêveries. Je nourris depuis bien longtemps la pensée de vous demander de faire un livre sur Jeanne d'Arc. La France manque d'une épopée. C'est celle-là qu'il lui faudrait! Le style de *Lelia* et de *Jacques* célébrant la sublimité de la vierge de Vaucouleurs qui, dans son cœur de prolétaire, retrouva le mot de patrie, et mourut pour nous plus sûrement que Régulus n'est mort pour Rome, et Jésus pour son idéal.

» Vous la vengeriez des blasphèmes de Voltaire. Car savez-vous? de par la scélératesse de cette œuvre maudite, on injurie encore dans nos campagnes les filles de conduite équivoque, en les appelant : Pucelle d'Orléans! J'ai entendu cette malédiction dans ma jeunesse.

» Pauvre infortunée héroïne, de qui les fils de ceux qu'elle a sauvés viennent apporter un fagot!

» Outre son amour pour la France, il ressort de sa mission qu'elle était socialiste. Voyez : les rois d'Angleterre depuis Édouard III réclamaient la France comme une propriété leur appartenant de *par le ventre* ou le droit de leur mère. Sur ce prétendu droit d'Édouard, on venait d'en greffer un second, celui d'Henri VI, provenant encore d'une femme.

» Jeanne s'écria : « Non! la royauté n'est pas une propriété. C'est une fonction, et c'est un Français seul qui peut remplir *cette fonction en France*, moyennant qu'il soit sacré, c'est-à-dire, dans sa naïve croyance, *qu'il soit élu.* »

» L'Anglais, propriétaire incarné, a des reines et des pairesses. La France, toujours socialiste en germe — en puissance, comme disent les mathématiciens, — n'a jamais admis ce genre de fief. Jeanne niait alors le droit d'hériter *quand même* du trône, comme elle nierait aujourd'hui le

droit absolu de posséder terres, maisons et capitaux. Et pourtant, elle concluait contre son sexe, elle rejetait le « droit du ventre », selon le mot un peu cru de nos anciens jurisconsultes.

» Mais vous, aussi, bien chère et noble amie, vous ne demandiez pas, en 1848, le droit de suffrage pour les femmes. Par un dévouement pareil, et trouvant dans votre génie ce qu'elle avait trouvé dans son instinct, vous concluiez également contre votre sexe : « A chacun sa fonction. disiez-vous, et nous sommes tous égaux en remplissant chacun la nôtre suivant nos aptitudes. »

» Mais je m'oublie en vous disant quelques-unes des grandeurs qui éclatent dans la vie de Jeanne. Il vous suffit de jeter un coup d'œil de votre grande âme dans la sienne pour voir infiniment mieux que moi tout ce qu'il y avait en elle.

» Que j'ajoute seulement que les chanter en ce moment, c'est rendre un service à la France qui a besoin qu'on lui parle d'épée et de vaillance. Les plumitifs d'une certaine espèce la tuent, cette France bien-aimée; ils lui servent une philanthropie de paix quand même, comme Louis-Philippe d'agréable mémoire, cet Anglais mis par nos bourgeois aux Tuileries pour faire fraterniser à grand renfort de platitudes Paris avec Albion !

» A propos de cette Albion, savez-vous que vous n'y êtes pas aimée — c'est une de vos gloires — et qu'on vous y brûlerait volontiers, parce que vous avez porté un costume d'homme! « Sorcière, hérétique, schismatique! » Voilà ce que ces pleutres vous crieraient, comme ils l'ont crié à l'autre! Toutes les *ladies* et les *misses* qui insultaient notre héroïne ne sont pas mortes.

» Mais il faut décidément que je vous quitte. Pardonnez-moi ma débauche de paroles. Tout à l'heure, probablement, j'aurai besoin de mettre du chloroforme sur ma poitrine. Je voulais seulement vous souhaiter une bonne année. Souhaitez-la aussi pour moi à Maurice et embrassez Aurore pour votre vieil ami de La Haye.

» A. BARBÈS. »

XXIV

La Haye, 24 janvier 1867.

« Chère et illustre amie,

» Mon misérable organisme reste très tourmenté et je suis obligé de guetter les moments de répit pour écrire.

» Je vous croyais bien portante, je vois, malheureusement, qu'il n'en est pas ainsi. Malgré sa vaillance, votre âme a, en effet, subi de trop rudes, de trop fréquents assauts pour que votre santé ne s'en ressente pas.

» L'anémie! c'est, je crois, la débilitation générale de toutes les fonctions. Mon médecin m'a dit que les préparations de fer sont indiquées contre cet état; je pense qu'elles vont vous être conseillées. Moi, j'ai pris aussi bien souvent du fer dans mes plus mauvaises périodes, et toutes les fois que mon estomac a pu le supporter, il m'a fait du bien. Je recommence à en prendre ces jours-ci.

» Nous sommes identiquement de la même religion. J'ai renoncé également à toute idée de propagande pour ma foi. Je me borne à croire pour moi-même. Mais autant et plus que jamais, je me sens la certitude que tout ne finit pas avec ce phénomène que l'on nomme la mort.

» Lorsque l'univers entier progresse sans limites et toujours, ne serait-il pas étrange que, par exception, l'homme, lui, au bout de quelques années, replonge dans le néant! Vous êtes George Sand, et parce qu'un de ces matins un insecte vous aura mordu au pied, tout ce que vous avez accumulé de génie, de connaissances, d'héroïques

sentiments, d'amour et de tendresse, périrait! Le plus grand chimiste ne réussira pas à me démontrer cela, et me le démontra-t-il, que je ne le croirai pas davantage.

» Puisque je ne vous ai pas vue assez souvent ici-bas, je veux vous revoir là-haut, et je vous reverrais plus grande encore, plus radieuse, plus sublime, dans quelque chose qui sera aussi une autre France.

» Vous ne vous trompez pas : je suis *chauvin*, très chauvin, et je m'en fais gloire. Ne pas aimer la patrie, c'est pis que de ne pas aimer sa mère.

» Pour moi, d'ailleurs, né dans une de nos petites Frances d'outre-mer, dès mon premier balbutiement, les deux noms n'en ont formé qu'un : la *Mère-Patrie!* Je supposais que c'était une personne, et c'en était bien une, en effet!

» Puis, j'ai vu les deux invasions : les Anglais célébrer — en 1814, — la prise de Paris dans mon île, tandis que ma mère sanglotait et que mon père, marchant avec agitation, prononçait des paroles de colère, et l'année suivante, ces éternels Anglais et les Prussiens, entrés dans Paris même, le pistolet tendu et la mèche de leurs canons allumées, après avoir tué les fiers grenadiers et les grands cuirassiers pour lesquels

mon cœur d'enfant s'était épris de passion. Ils défendaient la patrie, et vieux, bien près de la tombe, je les aime toujours!

» Longtemps après, en voyant passer des soldats, je demandais si ces soldats étaient *Français*. Souvenir affreux que d'avoir été forcé de faire cette question en France! Puissent nos fils n'avoir jamais à en attrister leurs pères!

» Je suis donc chauvin par ces raisons-là et par celle aussi que je trouve l'héroïsme militaire, une noble chose. Quoi qu'en disent les plumitifs de notre époque qui aiment mieux chanter la gloire de l'argent; Achille coupant en deux l'armée troyenne, en jetant une moitié dans la Scamandre, faisant sauver l'autre comme un troupeau de moutons effrayés dans Ilion, puis se précipitant sur Hector qui lui a tué son ami, Achille restera une sublime figure.

» Que nous ayons la paix universelle, soit! Plus besoin alors d'Achille. Mais tant qu'il y aura des Anglais trafiquant de toutes les haines contre ce qui n'est pas leur commerce, et des Prussiens rêvant de conquêtes, je ne comprends pas pourquoi la France égalitaire voudrait se mutiler de son énergie guerrière.

» Je n'ai rien lu de plus que vous sur Jeanne d'Arc; c'est Henri Martin qui m'a paru avoir le

mieux senti son inspiration et sa grandeur. Elle est dans la *nature*, soyez-en certaine; elle attribuait son patriotisme *à des voix*, à cause du temps d'ignorance où elle vivait, comme vous auriez attribué la création de *Lélia* et d'*Indiana* à une *muse* si vous étiez née quelques siècles plus tôt. Dans votre étonnement de vous trouver un génie que peut-être vous ne vous supposiez pas, vous vous seriez dit : « Non ! ce n'est pas moi qui écris cela ! C'est quelque chose ou quelqu'un en dehors de moi ! »

» Du reste, dans un poème tel que vous seule avez la puissance de le faire, il vous serait aisé de débarrasser l'histoire de tout ce qui est merveilleux et indigne de l'héroïne et de la France. Henri Martin a déjà, à peu près, accompli cette élimination, et il a grandi Jeanne de tout ce qu'il a enlevé à la légende. Votre épopée compléterait ce travail. Mais vous feriez, *vous*, un de ces livres qui restent pour toujours. Par vous, Jeanne serait connue jusque dans nos plus petits hameaux, les abominations de la guerre de Cent Ans aussi, et tout le monde réapprendrait à redevenir bon Français.

» J'ai lu *Monsieur Sylvestre* et le *Dernier Amour*, et j'ai admiré ces deux livres comme j'admire toutes les évolutions de votre génie. Dans *Monsieur*

Sylvestre, vous avez montré la grandeur du détachement de la richesse, et dans le *Dernier Amour* vous avez achevé cette démonstration au milieu des orages de la passion, de la douleur et des angoisses de ce qu'on nomme la honte dans le monde où avait vécu le vieux homme. C'était une réhabilitation bonne à faire dans cette époque où tout gravite vers l'argent!

» J'ai vu avec plaisir que Flaubert est de votre religion. Il a fait un bien beau livre, *Madame Bovary*. Figurez-vous que lorsque j'ai demandé ces deux volumes, je croyais entamer quelque abomination. Les journaux en avaient dit tant de mal! Mais de quelle belle chose les journaux ne font-ils pas les zoïles?

» Lorsque j'eus fini ma lecture, je me suis déclaré que rarement j'avais lu œuvre aussi morale, et capable autant d'effrayer les mauvais penchants. Si j'avais une jeune femme, c'est le premier livre que je lui donnerais à lire. Je ne crois pas que la plus étourdie s'aventurât à être adultère, en voyant que cela mène à vendre son corps à un drôle qui trouve la marchandise trop chère, et à finir par se saturer d'arsenic.

» Voici encore une lettre bien longue; mais avec vous, je ne sais pas m'arrêter, et je bavarde comme une vieille cloche fêlée.

» Je suis bien content de ce que vous me dites de la situation de Maurice, de sa femme, et de la petite Aurore. Il est juste que vous ayez au moins de la satisfaction de ce côté. Qu'ils vous soignent bien. Votre santé va rester une des plus constantes préoccupations de votre vieil ami,

» A BARBÈS. »

XXV

La Haye, le 8 avril 1867.

« Chère et illustre amie,

» J'attendrais trop, si je ne vous écrivais que lorsque je me trouverais dans un état passable.

» Le retour du froid n'a pas arrangé mon organisme. Je continue à prendre rhume sur rhume. Mais je dois me résigner à cela, et aller ainsi jusqu'au bout.

» Vous, heureusement, ma chère amie, vous avez reconquis — en partie du moins — votre santé. Cette bonne nouvelle m'a donné une joie... de la nature de celle qui me viendrait en apprenant une victoire de la France.

» Mais ce bonheur-ci ne semble pas près de luire encore dans mon ciel. Je m'attends plutôt à quelque reculade. Les parleurs de l'opposition assermentée prêchent je ne sais quoi, et la sainte adoration des intérêts matériels.

» Le maître des Tuileries, d'autre part, fait chanter un hymne qui conclut à le laisser gouverner, et à trouver bien tout ce qui se fait dans monde.

» Ce n'est pas le moyen de remonter le cœur du pays à la hauteur de ses destinées. Aussi, nous sommes insultés même par cette bribe de Luxenbourg. C'est la vieille devise des Teutons et des Goths que reprennent Bismarck et les siens : « Marchez au Midi ! »

» Et nous, nous agissons comme les Romains dégénérés de l'empire, qui se faisaient chrétiens, sophistes et baladins, lorsqu'il aurait fallu se ceindre de fer, et tirer l'épée de Marius.

» C'est bien le barbare qui menace de se précipiter sur nous! Pauvre chère France! Et nous avons été assez bêtes, depuis madame de Staël, pour vanter les œuvres d'au delà du Rhin, la philosophie des Germains, leur science, leur histoire, et jusqu'à leur *Nibelungen* informes, mis à côté et au-dessus de la poésie d'Homère.

» Je ne crois pas cependant que tout soit perdu.

En courant bien vite au Rhin avec ce que l'on a de soldats sous la main, on pourrait donner aux fusils à aiguilles une leçon de valeur française dont ils se souviendraient; s'arrêter ensuite au fleuve, et, chaque fois qu'ils voudraient le passer, en faire des carnages sur les bords.

» Mais le temps des audaces semble avoir passé pour l'homme qui nous tient sous sa loi. Il se laissera amuser, jouer, bafouer et prévenir par Bismarck. Et les Huns sont par derrière les Prussiens, se préparant à se joindre à leur invasion.

» Tous contre la France! Ils se réuniront tous pour égorger le peuple de l'égalité. Depuis 92, c'est leur principe.

» Vous trouverez peut-être, chère et illustre amie, que je délire. Je ne comprends pas bien moi-même comment j'ose ainsi ouvrir mon âme devant vous.

» Ma seule excuse est que je vous sais aussi bonne que grande, et que vous êtes pour moi comme l'image de la divinité de la patrie absente.

» Mes amitiés à Maurice, et deux baisers pour moi à Aurore.

» Je vous serre les mains.

» A. BARBÈS. »

XVI

La Haye, le 20 juillet 1867.

« Chère et noble amie,

» Vous avez pensé à moi le 12 mai ! Je vous réponds bien tard. Ma santé a, encore, été mauvaise dans ces derniers temps. Mais ne vous inquiétez pas. J'espère me remettre ces jours-ci, et l'été se décide enfin à nous visiter.

» Vous avez certainement raison. Nos ennemis les plus dangereux ne sont pas tous au delà du Rhin. L'esprit prêtre, la faction orléaniste ! notre cher pays est cruellement rongé par ces deux lèpres. A propos d'orléanistes, je m'indigne en voyant une foule d'écrivains faire l'éloge du règne de ces gens-là, et déblatérer ensuite contre la France. Vanité, manque d'esprit de suite, mauvaises mœurs, etc., il paraît que nous sommes affligés de tous les vices ! Nous manquons surtout de logique, depuis sans doute que le roi Louis-Philippe et les siens ne sont plus là pour rectifier nos idées d'après la formule anglo-saxonne.

» Vous ne sauriez croire combien ces diatribes

nous nuisent à l'extérieur. La France a joué un tel rôle dans le monde que tout ce qui n'est pas Français est jaloux d'elle. Or, nous voir nous-mêmes nous insulter, proclamer notre infériorité, notre impuissance, et nous donner des coups de pieds au bas des reins c'est un bonheur que l'étranger aime naturellement à savourer. Il ne croit pas heureusement tout le mal que nous disons de nous, mais il feint de le croire et se rengorge.

» Que de crimes commis contre le saint nom de la France pour se donner l'air d'avoir de l'esprit! Et comme il est bon, noble et illustre amie, que par-dessus toutes ces impiétés et ces folies, votre génie soit là pour tenir toujours le bien-aimé drapeau de la patrie. Les blasphèmes des autres passeront, mais, vous, vous resterez.

» Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai vu avec beaucoup de peine la session finie, sans qu'il ait été rien fait pour la réorganisation militaire. Mon chauvinisme me porte à ranimer des idées qui ne sont pas de ma compétence. Ainsi, je me demande souvent si au lieu de mettre la France en caserne, il ne vaudrait par mieux se contenter d'une petite armée à la condition d'apprendre à tous les soldats de bien tirer.

» Vous savez que dans des guerres de l'empire,

on ne compte qu'une balle sur mille qui ait porté. On ne tire pas mieux aujourd'hui. En envoyant chaque jour les soldats à la cible et en faisant tirer à chacun six à douze coups par séance, ne pourrait-on pas au bout de quelques mois avoir des hommes sûrs de toucher leur but. Il me semble que ce n'est pas impossible. Nos Français sont bien adroits. Et si ma donnée se rencontrait vraie, une armée de deux cent mille hommes pourrait nous suffire, il me semble. De ces deux cent mille hommes on serait sûr — en comptant au plus haut la défalcation — d'en avoir cent mille à poster contre l'ennemi au moment d'une entrée en campagne. Or, avec cent mille hommes tirant d'une manière exacte, un général, à moins d'être un Bénédeck ou un Mélas, se soucierait peu, je m'imagine, d'avoir à faire à des masses innombrables. Il ferait partout où il le faudrait des trouées telles que la débandade et l'effroi mettraient bien vite toute la force de son côté.

» Dans ma rêverie donc, je voudrais qu'on employât beaucoup de poudre en temps de paix pour avoir à n'en consommer que très peu en temps de guerre; qu'on fît de chaque soldat un artiste en tir, au lieu d'une machine à passer des revues, qu'on s'adressât, en un mot, à l'intelligence de nos Français pour leur assurer la supé-

riorité sur toutes ces races anglo-saxonnes qui se gonflent et croissent de plus en plus aujourd'hui.

» Un train en état de transporter d'un coup les cent mille hommes devrait être une des armées de la nouvelle organisation, et il y aurait à s'efforcer de rendre l'artillerie bien plus légère qu'elle ne l'est, et de lui faire perfectionner aussi son tir.

» Voilà ma rêverie. Elle ne vaut pas celle de votre grand-père, le maréchal de Saxe. Les militaires de profession riraient de moi s'ils m'entendaient parler de tir, d'exercice, mais vous, chère et illustre amie, je sais que vous ne vous moquerez pas de moi, que vous direz seulement qu'il peut n'y pas voir clair, mais qu'il aime toujours bien la France !

» Je vous serre les mains de tout mon cœur.

» Votre vieil ami malade.

» A. BARBÈS. »

XVII

La Haye, le 30 août 1867.

« Pauvre noble amie,

» C'est en effet une partie de votre âme qui

vient de vous être arrachée. Je connaissais cet excellent Rollinat par ce que vous en avez dit dans vos livres. Je comprends combien après un pareil coup vous devez être brisée et malheureuse.

» Oui, la mort est un terrible phénomène — non pas peut-être pour celui qu'elle transforme — mais pour ceux qui aiment et survivent ! Le moyen, en embrassant pour la dernière fois un front glacé, de se dire : Ce que tu fais, nature, est toujours bien fait, » et de ne pas crier, et de ne pas maudire?

» Les religions écrites, quand on y croyait, pouvaient consoler un peu. Le prêtre était là pour faire entendre une parole acceptée comme émanant de Dieu même ; il commandait à la douleur, il lui ordonnait de ne pas aller trop loin, sous peine de rébellion ou d'impiété.

» Nous, notre foi intime seule nous soutient aussi, nous aurions besoin d'être plus fort et plus grands que nos pères pour être toujours à la hauteur de nos devoirs. Si nous faiblissons parfois, Dieu, qui juge de nos cœurs, nous pardonnera. Mais il est sûr qu'en voyant un ami nous quitter, quelque espérance que nous ayons que la souffrance seule vient de finir pour lui, nous ne pouvons nous empêcher de nous

troubler et ne songer qu'à l'affection que nous perdons.

» Vous, chère et illustre amie, vous êtes cruellement frappée en ce moment. Votre chair et vos os frémissent en ce moment, mais il est consolant de vous entendre dire que vous ne doutez pas. Si vous souffrez, c'est que le vieux compagnon de votre passage sur cette terre vous manque. Mais vous savez que sa vie n'a pas cessé, et qu'il progresse dans quelque autre sphère du monde, où il vous garde tout son attachement, et où vous le reverrez.

» J'ignorais la mort de ce cher et brave Rollinat, sans cela j'aurais pris de moi-même l'initiative de vous écrire. Vous me comparez à lui. Plaise à Dieu que je le vaille! Tout ce que je puis affirmer, c'est que, s'il vous aimait bien, je vous aime beaucoup aussi. Seulement, moins heureux que lui, je vous aurai peu vue en ce monde. La France et vous! singulière destinée; j'habite à l'étranger comme un émigré, et à peine vous ai-je connue, qu'un tourbillon m'a jeté loin de vous.

« 48 pouvait être sauvé si nous avions suivi vos conseils. C'est de plus d'amour dont nous aurions tous eu besoin. La France est un pays aimant, et qui sait? ce que l'on a nommé la

réaction, nous aurait aimés si nous avions su jamais menacer et montrer que nous aimions bien.

» Ces temps sont passés, et vous me voyez aujourd'hui tout occupé à désirer que l'on batte les Prussiens. Désir d'impuissant! Je suis moins militaire et moins militant que vous ne croyez. Mais j'enrage — dans mes rêves — en voyant notre pays, « la terre d'honneur de l'Occident », comme disait Jean Reynaud, supporter les injures et laisser grossir des projets qu'il faudrait immédiatement aller châtier et briser avec l'épée.

» César ne m'est pas toujours sympathique, mais j'aime bien sa réponse aux Helvètes lui rappelant des succès de hasard sur les légions romaines et sa conduite après. *Cesar gladio dedit.* J'écris les mots latins, parce que dans ce cas, le français n'a pas autant d'énergie.

» Avez-vous lu la brochure du général Trochu sur ou contre l'organisation de l'armée? Celui-ci, en qualité d'orléaniste, ne trouve rien de mieux à dire pour commencer, si ce n'est que nos soldats sont nerveux, c'est-à-dire incapables de bien endurer le feu, et il exhume de son charnier, la carcasse pourrie de Bugeaud pour lui faire vanter l'infanterie anglaise et professer que

nous sommes heureux qu'il n'y ait pas beaucoup de cette infanterie dans le monde.

» Toujours les anglo-saxons dans l'Empyrée et les pauvres Français la tête en bas!

» Mais je m'arrête pour que ma lettre parte. Ma santé reste dans le même état. Puisse la vôtre ne pas recevoir de contre-coup de la douleur qui vous rend si triste.

» A vous de tout mon cœur.

» A. BARBÈS. »

XVIII

La Haye, le 3 octobre 1867.

« Chère illustre amie,

» J'ai écrit hier soir à Flaubert, aussitôt après avoir reçu votre lettre.

» En me relisant, j'ai trouvé mon petit écrit bien prolixe, mais je n'avais pas le temps de me corriger. L'heure du départ de la poste commandait.

» J'espère que votre ami me pardonnera en faveur de ma bonne intention de lui dire bien vite ce qu'il désirait et surtout au nom de notre religion commune à votre endroit.

» Je vous renvoie sa lettre.

» Votre voyage en Normandie vous a-t-il fait du bien? Hélas! je n'ose guère y compter. On emporte partout le chagrin avec soi, et votre âme a été si désolée tout récemment par la perte du cher et bon Rollinat.

» Vivez, malgré toute votre affliction ; conservez-vous pour la France et pour nous !

» Je lis votre *Cadio*. Est-ce qu'on vous poursuit pour cela? Une phrase de l'*Indépendance* de ce matin le donne presque à entendre. Il est du moins question d'un procès fait au *Nain jaune* et au *Soleil* pour avoir reproduit cette œuvre.

» Où en sommes-nous si l'on ne veut même pas laisser parler de la Révolution avec la haute impartialité qui a créé vos personnages? Sont-ce les chouans, les vrais brigands qu'il s'agit de défendre? Avec de pareilles sympathies il ne sera pas possible, en effet, de battre les Prussiens.

» Je pense que vous n'avez pas été surprise de ne pas voir mon nom parmi les adhérents d'un Congrès de la Paix. Il m'a semblé que la France ne pouvait qu'affadir son âme en se plongeant dans un cosmopolitisme incohérent. Mazzini lui-même ne nous souhaite que de ravoir la liberté, tout en demandant pour les autres nations l'achè-

vement de toute espèce d'unités. Notre unité, à nous, n'est pas non plus tout à fait faite. Il nous faut comme territoire, les frontières du Rhin et la Belgique. « Que tout ce qui fut la Gaule redevienne la France » disait le grand Richelieu comme parole suprême, et puis, il nous faut surtout cette unité morale que la liberté seule ne donne pas et qui porte le nom d'autorité. La France à mon avis a le droit de commander à l'Europe, parce que c'est elle seule qui porte le drapeau de la Révolution, le drapeau de la sainte Fraternité pour les petits, de l'Égalité et du Progrès pour tous.

» Je termine, car je suis encore un peu fatigué de mon écriture d'hier soir. Je vais cependant moins mal depuis quelques semaines, mais voici l'hiver, gare aux catarrhes !

» Je vous serre les mains de cœur, chère et noble amie.

» Toutes nos amitiés à Maurice.

» A. BARBÈS. »

XIX

La Haye, le 17 octobre 1867.

« Chère et illustre amie,

» Ces froids précoces m'ont encore maltraité; j'ai été plus souffrant ces jours-ci. Mais enfin, voici la lettre de Flaubert qui vous appartient. Je suis bien heureux de l'affection qu'il m'accorde. C'est à vous que je dois cet ami ! Je ne cesserai de communier avec lui dans notre religion pour vous.

» Quant à son opinion sur moi, il m'estime beaucoup plus que je ne le mérite. Je n'ai été qu'un homme de bonne volonté — manquant de la plupart des qualités dont j'aurais eu besoin — et venu dans un mauvais temps.

» Vous allez être étonnée peut-être de me voir glorifier *la joie*, mais c'est en effet précisément la gaieté qui me paraît manquer à notre époque.

» Depuis que je me connais, il y a eu constamment dans l'air quelque chose de triste et de sombre, le contraire de ce qu'il faut pour agir et réussir. D'où est venue à notre France cette désertion de son ancien caractère? Rousseau, peut

être Chateaubriand et les importations des littératures étrangères peuvent nous avoir poussés à broyer du noir. Mais, pensée qui m'est venue : ne serait-ce pas le christianisme lui-même qui, au moment où il va périr, nous joue le tour étrange de nous faire suicider avec lui?

» Le spiritualisme exagéré et le matérialisme se touchent de plus près qu'on ne pense. Beaucoup de nous sont athées en herbe, qui concluent en fait comme les trappistes, puisqu'ils vont répétant sur tous les tons le fameux : « Frères, il faut mourir ! »

» Vous, chère et illustre amie, vous avez réagi autant que vous l'avez pu, contre cet entraînement vers le néant. Vous nous avez dit d'aimer, de croire ; et même, lorsque vous souffriez le plus, vous vous êtes efforcée de nous montrer que le monde était beau, que nous ne devions pas le dédaigner, ni le maudire.

» Mais le courant était ailleurs ! En vain, vous nous donniez le *Champi*, *Consuelo*, *Claudie* et tant d'autres chefs-d'œuvre. Sur nos scènes, râlaient des poitrinaires, et leurs frères, les héros du plus grand nombre de nos romans indiquaient aussi du doigt la fosse où, après avoir créé quelque passion frénétique, ils aspiraient à s'abîmer.

» Comment un peuple agirait-il quand il cultive pour se récréer un pareil idéal !

» C'est d'un héros vraiment gai, fort et vaillant, dont notre chère France aurait besoin pour retrouver son but d'activité. Celui-là, assuré comme un vieux Gaulois que la mort n'est qu'un événement après lequel nous montons plus haut et nous nous sentons agrandis, aurait le cœur à l'action, et raillerait les mangeurs d'alarmes, les terrorisés, les graves à la façon de M. Prudhomme, tous ceux qu'on nomme aujourd'hui les pessimistes. Il prouverait par des arguments de fait, que cette race de gens ne compte ici-bas que pour l'inertie et l'ennui.

» Notre France du passé a eu, une fois, le bonheur de posséder un chef à peu près doué de ce tempérament. Le joyeux Henri IV la guérit de la sombre faveur de la Ligue et de l'autre non moins sombre hallucination protestante, deux maladies de provenance exotique. *Son Paris vaut bien une messe* renvoyait admirablement les deux partis dos à dos, et à cause de cette parole vraiment française, on peut certes lui pardonner toutes ces flèches de vert-galant. Grâce à la gaieté qu'il remit dans nos veines, on battit pendant longtemps tout ce qui s'opposait au développement de la France. Gaieté, c'est croyance en

l'avenir et en soi, c'est état actif, supériorité, *a priori*, bonne conscience et désir du bien.

» Mais nous sommes si loin aujourd'hui d'avoir cette idée-là, nous sommes si bien tombés dans le culte du triste et du sombre sous prétexte de gravité, que, comme exemple, on s'est avisé de donner, en outrage, le nom de *badin gai* à celui qui gouverne depuis le 2 Décembre. Il ne serait pas ce qu'il est, s'il méritait ces deux épithètes, c'est précisément parce qu'il est morose, sombre et tragique qu'il empire chaque jour notre situation et nous fait graviter avec lui vers des abîmes.

» Pardonnez-moi encore une fois, chère et noble amie, mon long bavardage. J'adore votre bonté.

» Sur ce que vous me dites dans votre lettre, je vois comme vous, qu'il faut laisser les athées libres de nier Dieu, si cela leur convient, et se garder de vouloir imposer une religion quelconque à personne. C'est une affaire de chacun avec sa conscience et son esprit. Le malheur seulement, c'est que souvent les athées sont disposés eux-mêmes à être intolérants, et pas certains de ne pas ambitionner des bûchers pour ceux qui ne croient pas à leur dogme.

» Restons meilleurs et plus doux qu'eux, et laissons-les parler, nous injurier, tant qu'ils n'entreprendront pas de frapper.

» Le pouvoir du prêtre de Rome me paraît, en effet, en une fort mauvaise passe. Je ne sais pourtant s'il tombera complètement, de cette fois. Sans parler de ses attaches et engagements cléricaux, Bonaparte voudrait bien ne permettre à personne de trôner dans la ville du Capitole, ville que les Italiens, même les plus avancés, regardent comme le lieu fatidique qui a le droit de commander au monde, et qui donne l'empire. Cependant, renvoyer des troupes en Italie, c'est grave, et cela pourrait faire sauter toute la machine; souhaitons qu'il commette cette sottise, mais ne l'espérons pas trop.

» Est-ce que Garibaldi veut mettre à Rome une autre religion à la place de celle qui y est? Je n'ai pas entendu parler de cela. Si c'est le protestantisme, comme l'ont rêvé quelques-uns de nos amis, rétrograder sans s'en douter, voilà qui serait du propre et arrangerait bien la raison! A tartuferie et observantisme, tartuferie et embêtement et demi! Mais Garibaldi est, je crois, Déiste, et peu préoccupé dans le fond de la manière de prier. Son unique pensée est d'aller à Rome comme il reviendrait à Nice, s'il pouvait pour compléter son Italie et la refaire la *première nation du monde*, la nation du Capitole.

» Pour être juste, qu'il aille à Rome, je le lui

souhaite, mais qu'il ne touche pas à Nice, et qu'il aime un peu plus la France, qui tout compté n'a pas fait du mal à son pays, même sous les mains de Bonaparte.

» Faites, je vous prie, noble amie, mes remerciements à Flaubert de sa bonne lettre.

» Je vous serre la main de cœur.

» A. BARBÈS. »

XXX

La Haye, le 28 décembre 1867.

« Chère et illustre amie.

» Cette fin d'année n'a pas été bonne pour ma santé. J'ai eu il y a trois mois, une terrible crise de palpitation et d'étouffement qui a duré toute une nuit. J'étais seul, je n'avais pas fait venir mon médecin, et je désespérais d'arriver jusqu'au jour, chose que je désirais beaucoup pour pouvoir redire devant témoins que je mourais dans ma foi démocratique et religieuse et que j'entendais être enterré sans cérémonie d'aucun culte.

» Cette crise passée, ma maladie a repris sa

marche, aggravée d'un redoublement à prendre des rhumes. Je ne vis que dans des rhumes qui n'éclatent pas toujours d'une manière complète, mais qui sont encore désagréables à l'état latent, parce qu'ils me tiennent dans une torpeur et une défaillance douloureuses. C'est à peine — souvent — si je puis lire mon journal, et comprendre ce qu'il dit.

» Si cet état de mon pauvre individu n'est pas gai, je ne m'égaye pas non plus en voyant le misérable sort de la France. J'avais espéré jusqu'au dernier moment, que par un simple calcul d'intérêt personnel, on reculerait devant un nouvel envoi de soldats à Rome, et que, surtout on ne leur donnerait pas l'ordre de tirer sur les Italiens.

» Un massacre qui ne peut servir qu'aux *blancs* a été fait. Blanc en Italie, Philippiste envers la Prusse, Décembriste en France ! Voilà trois abominations dont une seule devrait suffire pour soulever l'univers. La France laissera-t-elle longtemps compromettre et avilir ainsi ses destinées ? J'espère sans cesse que non. Mais en attendant, que de malheurs et de hontes sur notre cher pays !

» Pour détourner mes yeux de ce tableau effrayant, je pense à vous, chère et noble amie,

et à ceux que j'aime, et c'est vers vous que se dirigent mes premiers souhaits pour l'année qui va commencer.

» Puissiez-vous la passer sans trop de chagrins.

» Faites, je vous prie, mes amitiés à Maurice et à sa femme. Embrassez la petite Aurore pour moi et souhaitez mon bonjour à Flaubert.

» A. BARBÈS. »

XXXI

La Haye, le 21 mars 1868.

« Chère et noble amie,

» Merci bien des fois de votre empressement à m'écrire. Vous me donnez d'excellentes nouvelles, vous revenez à la santé et vous retrouvez Aurore en compagnie d'une jolie petite sœur.

» Celle-ci aussi sera bien douée et heureuse si les dieux le permettent. Il faut dire maintenant à Maurice qu'il ne peut se dispenser de nous donner un garçon.

» J'ai eu souvent la pensée de vous écrire à Cannes en faisant passer ma lettre par Nohant, mais j'ai été presque constamment encore plus mal que de coutume tout cet hiver. Mon rhume

du mois de janvier a grandi sans cesse et ma torpeur aussi.

» Le climat de cette Hollande n'est pas très bon pour moi, c'est certain. Vous me demandiez dernièrement avec anxiété pourquoi je ne vais pas ailleurs. Hélas ! moi aussi, je m'adresse souvent cette question, et la seule réponse vraie que j'y puisse faire, c'est que je crains — peut-être plus que la souffrance et la mort — le déplacement et l'inconnu, car rien ne me retient ici, rien absolument que l'habitude d'y être. Les Hollandais sont peu liants ; je ne connais guère plus de personnes que le jour de mon arrivée ; mais je suis, paraît-il, de la nature des pierres et des arbres : je reste là où on me plante ou plutôt où je tombe. Je me figure aussi qu'à faire tant que de mourir hors de France, je dois à ce pays-ci de lui laisser mes os, puisque j'y ai passé tant d'années. Ce n'est pas que je crois lui faire un présent de quelque valeur, je n'ai pas cette vanité, mais enfin, suivant le dicton, chacun donne ce qu'il a.

» Notre chère France ne va pas mieux, je crois, que lors de vos dernières lettres, aussi je n'aborde pas cette fois ce sujet d'appréhension et de tristesse.

» Faites, je vous prie, mes amitiés à Maurice

et à l'heureuse mère des deux enfants, à qui je souhaite toute sorte de prospérité. Aurore doit, me semble-t-il, savoir déjà très bien parler. Je lis en ce moment *Mademoiselle Merquem*. Jamais votre style n'a été plus poétique et plus beau. Ce livre, si je me trompe, sera classé dans les plus hauts rangs de vos œuvres.

» Je vous serre la main de cœur.

» A. BARBÈS ».

XXXII

La Haye, le 30 décembre 1868.

« Chère et illustre amie,

» Mes pensées sont toujours avec vous ! Mais je cède à l'habitude de venir vous dire qu'elles y seront plus particulièrement le 1er janvier.

» Après mes vœux pour la France, c'est vers vous que s'élèvera mon âme.

» J'ai vu que vous aviez eu un nouveau bonheur de famille. Aurore a un petit frère. J'ai eu moi aussi, quelques joies cette année. J'ai revu mon frère, et puis ma sœur, et tout son cher monde. Malheureusement, ma santé ne se rétablit pas ; je continue à livrer ma bataille — triste

combat — contre toute espèce d'incommodités. Mais c'est ainsi ! et je dois me résigner. Ne pouvoir, ni vivre, véritablement, ni mourir, tel est mon destin.

« De notre chère France, il m'arrive naturellement comme à tout le monde, de meilleures nouvelles. On n'annonce de toute part un réveil, mais ce réveil — puisque c'est le mot en vigueur — est-il bien profond ? Est-il certain ?

» N'ayant jamais désespéré de mon pays, je n'en désespère pas davantage en ce moment, voilà tout ce que je puis dire. Mais je compte peu sur les élections pour changer ou modifier ce qui existe. Elles feront prêter seulement quelques serments à des hommes qui ne devraient pas passer sous ces fourches caudines. Et je ne crois pas aux dates fatidiques, à celle de 1869, pas plus qu'aux autres.

» En attendant, la Prusse digère tranquillement l'énorme repas qu'elle a fait il y a deux ans. Je me soucie peu de ce qu'elle a absorbé, mais ce que je lui pardonne pas, ce sont ses insolences contre la France, et ses intentions.

» La guerre est une très vilaine et très peu fraternelle chose, j'en conviens. Mais nos hommes d'État verront que pour avoir la paix, il ne suffit pas de laisser le boa en repos, lorsqu'il est repu.

Quand le reptile sentira son estomac libre et ses orbes complètement dispos, il s'élancera de lui-même sur une nouvelle proie.

» Puissions-nous ne pas nous trouver alors désarmés du cœur, encore plus que de bras, être en état de répondre autrement que par de la fraternité à des gens qui ne sont pas du tout nos frères.

» Vous voyez que je reste toujours militaire et belliqueux... en idée. Rêve de malade ! Plus on est faible et impuissant, et plus on est porté à aimer, à admirer les beaux coups d'épée, et à se constituer une patrie triomphale.

» Je vous souhaite, chère et noble amie, une bonne année. Embrassez, je vous prie, pour moi, Aurore et son frère, et faites nos amitiés à Maurice et à sa jeune femme.

» A. BARBÈS ».

XXXIII

La Haye, le 1er janvier 1870.

« Chère et illustre amie,

» Je commence 1870 par quelques mots pour vous.

» 1869 m'a été très mauvais; j'ai passé la plus grande partie de l'année dans ma chambre, à me débattre contre ma maladie qui n'a fait qu'empirer. Vous ne vous attendiez pas à cela, car les journaux ont prononcé quelquefois mon nom, comme si je rentrais dans la vie. Fausse apparence! J'ai figuré dans l'*insermentation* sans avoir été consulté et uniquement parce que l'on savait que j'approuvais le système.

» La généralité du parti n'en a pas voulu, mais quoique battu, je reste persuadé que l'on a laissé échapper une magnifique occasion de relever, dans notre cher pays, les sentiments d'honneur et de dignité.

» Du reste je ne veux pas vous parler politique car ma tête est terriblement obscure en ce moment et les événements ne sont pas de nature à éclaircir mes idées. Tout ce qui me semble évident, c'est que l'empire tombe comme un corps en dissolution, et que nous sommes à la veille d'une de ces grandes crises dont peu d'hommes, certainement, comprendront bien l'immensité...

» Puisse notre bien-aimée France avoir en elle-même, à cette heure, tout ce qu'il faut pour suffire à sa tâche.

» J'espère que vous vous êtes toujours bien portée depuis vos dernières nouvelles en date d'un

an. Où en êtes-vous avec votre anémie? Le travail, l'énergie de la pensée vous soutiennent, et puis, avec une petite famille autour de vous, votre cœur est satisfait.

» Je vous souhaite de conserver encore longtemps tous ces bonheurs. Quant à moi, je me sens souvent bien bas, et je n'aspire guère qu'à la mort. Mais vous savez que jusqu'à mon dernier souffle, je ne cesserai de penser à vous aimer, comme la République et la France.

» Mes amitiés à Maurice, à sa femme, et une caresse de votre main à Aurore et à sa petite sœur,

» Votre

» A. BARBÈS. »

Quand on aura lu ces lettres, lettres vibrantes d'un si pur amour pour la France, et si prophétiques, hélas! on est heureux de penser que Barbès mourut avant la fatale déclaration de guerre de 1870. Il ne revit point les jours d'invasion qui avaient attristé ses yeux d'enfant.

Comment à la suite d'une vie passée presque entièrement en captivité, qu'il termina loin des siens, malade et en exil, a-t-il prévu si clairement des désastres que nous, qui vivions en France,

n'avions même pas soupçonnés ? C'est que sa pensée était toujours tendue vers la mère-patrie, et que sa vigilance filiale lui dévoilait des périls qui restaient cachés à des hommes politiques tout aussi patriotes sans doute que lui, mais dont les cœurs étaient assurément moins aimants, plus légers, et osons le dire, moins nobles que le sien.

FIN

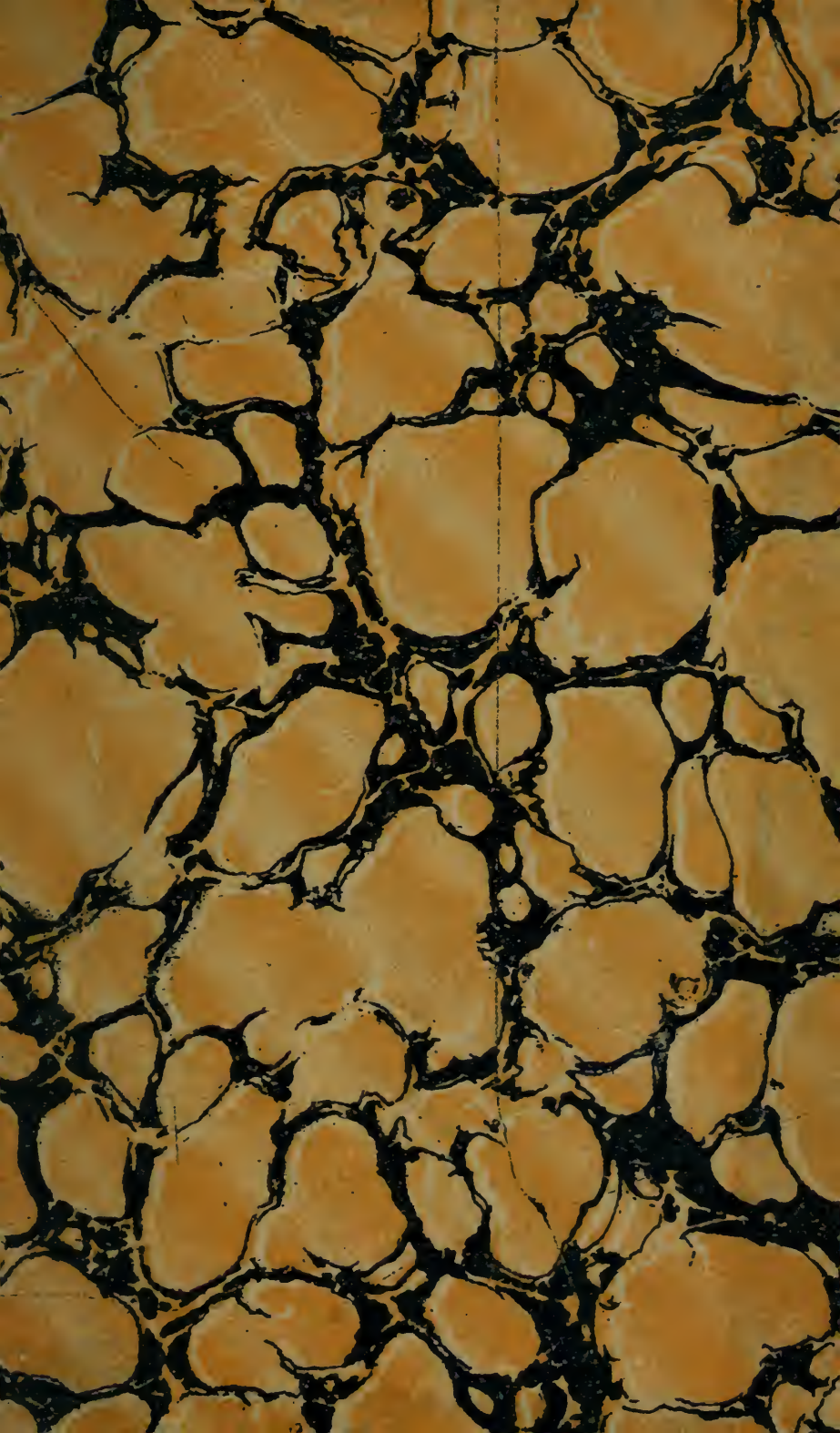
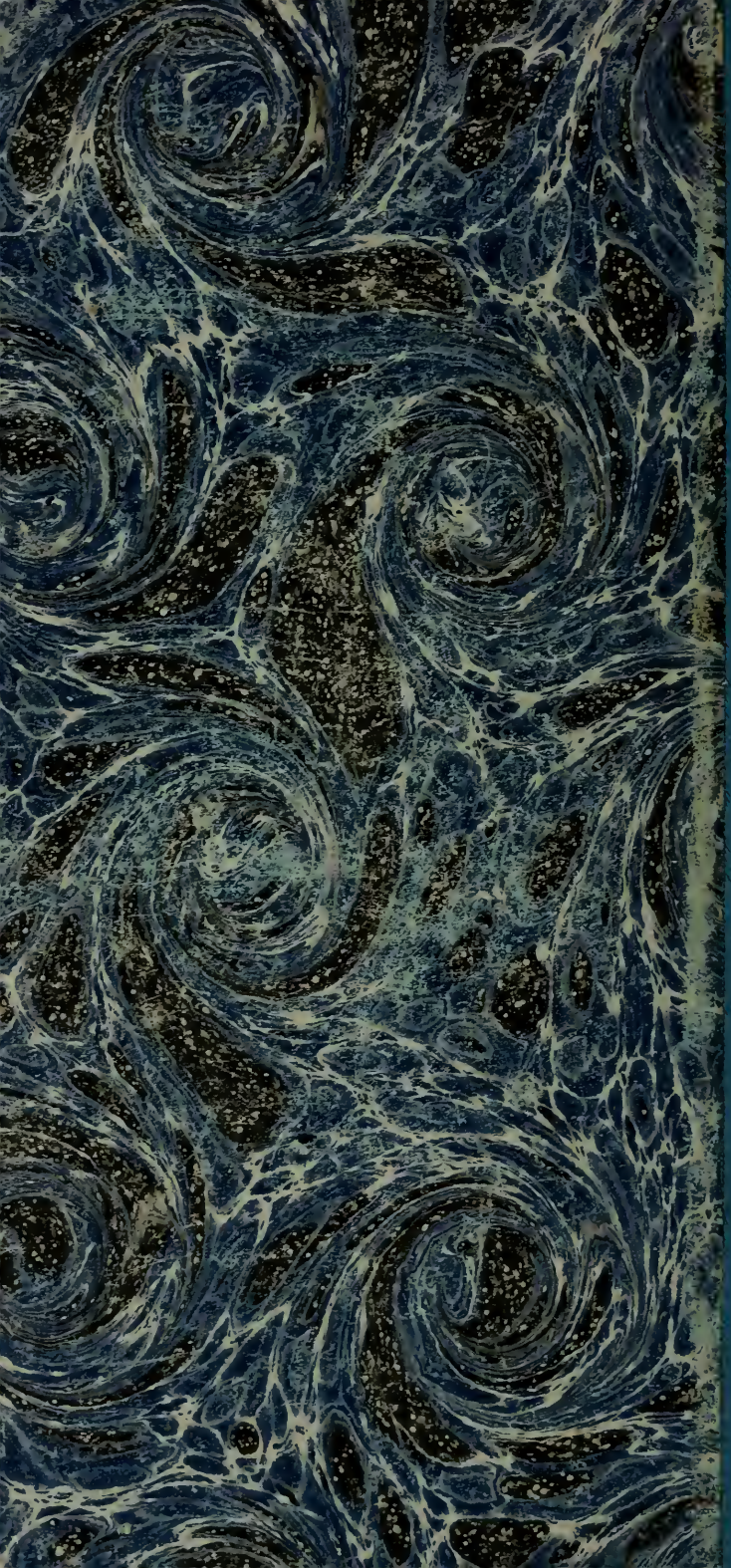
TABLE

I. — GEORGE SAND A NOHANT. 1
II. — AUX CHAMPS BERRICHONS 83
III. — DU GUESCLIN A SAINTE SÉVÈRE 97
IV. — AGNÈS SOREL A MEHUN-SUR-YÈVRE 121
V. — LA FEMME DE CÉSAR BORGIA AU CHATEAU DE LA MOTTE-FEUILLY 141
VI. — SAINT-AMAND-MONTROND : LES PRINCES DE CONDÉ EN BERRY. 167
VII. — CALVIN EN BERRY : LA BASILIQUE DE SAINT-ÉTIENNE. 179
VIII. — LE PRINCE DE TALLEYRAND EN BERRY. 197
IX. — LETTRES DE BARBÈS A GEORGE SAND 223

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 23792-12-96. — (Encre Lorilleux).

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format grand in-18 à 3 fr. 50 le volume.

	vol
HENRI ALLAIS	
Histoires pénales.....	1
G. D'ANNUNZIO	
Les Vierges aux Rochers.	1
TH. BENTZON	
Les Américaines chez elles	1
BRADA	
Lettres d'une amoureuse..	1
JEAN CRUPPI	
La Cour d'assises.	1
AUGUSTIN FILON	
Babel..	1
MARY FLORAN	
Orgueil vaincu.	1
ANATOLE FRANCE	
Le Mannequin d'osier.....	1
PHILIPPE GILLE	
Ceux qu'on lit.....	1
GYP	
La Fée surprise	1
JEAN HESS	
L'Ame Nègre.....	1
HENRI LAVEDAN	
Sire.	1
A. LE BRAZ	vol.
Pâques d'Islande..... ...	1
HUGUES LE ROUX	
Les Amants byzantins....	1
PIERRE LOTI	
Figures et Choses qui passaient.	1
LÉON MIRAL	
L'Éternelle faiblesse	1
RICHARD O'MONROY	
Dix minutes d'arrêt.	1
POL NEVEUX	
Golo.....	1
PIERRE DE NOLHAC	
Marie-Antoinette dauphine	1
JEAN PSICHARI	
Le Rêve de Yannuri.....	1
Mme EDGAR QUINET	
De Paris à Édimbourg....	1
RIQUET	
L'Age du Muscle.	1
LÉON DE TINSEAU	
Dans la brume.....	1

Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 3, rue Auber.